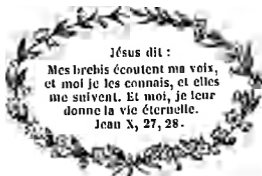


LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



DOUZIÈME ANNÉE

1872

VEVEY

J.-A. RECORDON, ÉDITEUR

Vevey. — Imprimerie Alph. Recordon.



L'ENFANT SAMUEL.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

DOUZIÈME ANNÉE.

Anne et son premier-né.

Quelle touchante parole que celle qui est rapportée dans le premier livre de Samuel, chap. I, verset 28, en parlant du premier-né d'Anne : « Et il se prosterna là devant l'Éternel. » Là, devant le tabernacle, tandis que la fumée du sacrifice montait vers le ciel, ce petit enfant, le « Demandé à Dieu » s'agenouillait et adorait. Quelle joie pour le cœur de sa mère ; quelle belle réponse à ses nombreuses prières ; quel enseignement pour les parents ; quel exemple pour les enfants ! Est-ce que nos jeunes lecteurs savent ce que c'est que l'adoration ? Si ce n'est pas le cas, l'attitude de ce cher enfant ne vous reproche-t-elle pas votre ignorance ? Il devait être encore bien petit, et pourtant « il servait en la présence de l'Éternel » (chap. II, 18). Si jeune qu'il fût, les leçons de sa mère n'avaient pas été perdues pour lui, et cependant les occasions qu'il avait d'en recevoir étaient bien plus rares que celles que vous avez avec vos parents et vos amis. Puis vous entendez

l'évangile, et vous le lisez dans la bonne Parole de Dieu, ce qui n'était pas le cas de l'enfant Samuel ; car, dans ce temps-là, le Christ Jésus n'était pas encore venu souffrir et mourir pour les pécheurs, l'évangile n'avait pas encore été prêché, le Saint-Esprit n'avait pas encore été envoyé sur la terre pour conduire les pauvres pécheurs, jeunes et vieux, à Jésus. Le veau qui fut offert pour le petit Samuel était sans doute un type, une figure de ce Bien-aimé « qui s'est offert Lui-même sans tache à Dieu, » et qui « par une seule offrande a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. » Mais le petit Samuel ne savait rien de ces précieuses vérités, qui n'étaient pas encore révélées, tandis que vous, chers lecteurs, vous avez le privilège d'entendre fréquemment parler de Celui qui s'est offert une fois pour toutes sur la croix, pour les péchés !

Ignorez-vous encore ce que c'est que l'adoration ? Si oui, n'est-ce pas parce que vous n'êtes jamais venus à Dieu, en vous appuyant sur la valeur de ce seul sacrifice, comme Samuel s'approchait de Lui, avec les sacrifices d'alors. En d'autres termes, n'est-ce pas parce que vous n'avez jamais cru réellement au Seigneur Jésus-Christ, dont le sang précieux purifie de tout péché. Ce n'est qu'en étant purifié par le sang de Christ que l'on peut s'approcher du Dieu Saint et l'adorer. Tant que vous n'avez pas été lavés dans ce sang, vous êtes « loin. » Pensez à cela, chers lecteurs ; et, quand vous regarderez la gravure de l'enfant Samuel, faites-vous cette question : Ai-je déjà été à Dieu par Jésus-Christ ?

Une autre année s'est écoulée, une nouvelle vient de commencer. Ah ! qu'elle ne se termine pas pour vous, sans que vous soyez venus à Celui que Samuel adorait.

Ne dites pas : Je suis encore trop jeune pour comprendre ces choses ; — le premier-né d'Anne n'était qu'un tout petit enfant et pourtant « il servait en la présence de l'Éternel. »

Hébreux X, 14; 1 Jean I, 7.



Les Psaumes.

I

Introduction.

En nous proposant de vous entretenir du livre des Psaumes ce n'est nullement notre intention de prendre chaque Psaume en détail, bien que cette précieuse portion de la parole de notre Dieu méritât un examen très minutieux ; mais nous désirons pouvoir vous donner, chers enfants, quelques idées générales du contenu du livre dans son ensemble ; et puis prendre quelques Psaumes, qui semblent s'adresser particulièrement à la jeunesse, pour en faire le sujet de quelques méditations futures. Les Psaumes auxquels nous venons de faire allusion sont ceux qui sont appelés « Maskil » qui veut dire « *instruisant* » ou « *donnant instruction.* » Pour le moment donc nous nous occuperons du livre entier.

Les Psaumes sont l'expression, adressée à Dieu, des émotions d'un cœur touché par sa grâce. Dans l'original hébreu le mot veut dire « *des louanges,* » parce que la bonté de Dieu fait sortir des louanges de la bouche du croyant. D'un bout à l'autre on sent que ce sont là les expressions d'un cœur qui croit à la bonté de Dieu,

qui se confie en Lui, et qui croit que les sources intarissables de son amour, et les trésors inépuisables de sa grâce lui sont ouverts, et sont valables en tout temps. Le Seigneur Jésus-Christ fut le seul qui marcha constamment dans cette dépendance de Dieu. Quand Il était dans ce monde, comme Homme parfait, Il n'était pas seulement parfait en connaissance comme Dieu manifesté en chair, mais en même temps parfait en obéissance et en dépendance; et c'est son esprit que l'on respire dans les Psaumes. Aussi combien ne doivent-ils pas nous être précieux; car ils nous font comprendre quels sont les sentiments d'une âme parfaite vis-à-vis de Dieu, et de quelle manière Dieu aime que nous nous approchions de Lui.

Le Seigneur Jésus connaissait le caractère et l'étendue de l'amour de Dieu, parce qu'Il était le Fils unique dans le sein du Père (Jean I, 14, 18). Et Il est venu du ciel pour nous faire connaître cet amour, lequel personne que Lui ne pouvait révéler (Matth. XI, 27). Et étant maintenant retourné au ciel, Il nous a envoyé le Saint-Esprit (Actes II, 33), pour demeurer avec nous, et habiter en nous (Jean XIV, 17), et pour nous faire connaître en pratique les choses que Jésus est venu nous déclarer (Jean XVI, 12-15).

Ce sont donc ceux qui ont l'Esprit de Christ, et la pensée de Christ (Rom. VIII, 9; 1 Cor. II, 16), qui peuvent se servir des Psaumes dans leurs entretiens avec Dieu, en donnant à ces Psaumes la signification que le Saint-Esprit leur donne. Car le même Esprit, qui habite dans le croyant maintenant, inspirait les saints hommes de Dieu qui ont écrit les Psaumes (2 Pierre I, 21).

Mais les Psaumes sont aussi prophétiques. Ils parlent beaucoup de la gloire du règne de Jésus sur cette terre, aussi bien que des événements qui introduiront ce règne, — la méchanceté des hommes qui amènera le juste jugement de Dieu, et les souffrances du peuple de Dieu à cause de la persécution qu'ils subiront, avant que Dieu intervienne et prenne leur cause en main en faisant tomber ses jugements sur les persécuteurs (comparez 2 Thess. I, 4-10).

La gloire du Seigneur Jésus sur la terre sera établie en connexion avec la nation d'Israël, selon la promesse que Dieu a faite à leur père Abraham (Gen. XXII, 18). De là vient qu'il y a tant d'allusions dans les Psaumes à l'histoire d'Israël dans le passé, tant de vœux pour eux, et tant d'expressions, lesquelles il faut, si nous voulons en profiter, entendre dans un sens purement spirituel; parce que maintenant l'espérance et la bénédiction du croyant ne sont pas terrestres, mais célestes; tandis que celles d'Israël se rapportaient à cette terre seulement. Les choses annoncées d'avance sont actuellement vraies quant à Israël, et spirituellement vraies quant à l'enfant de Dieu d'aujourd'hui.

Enfin les Psaumes sont surtout précieux et importants pour nous, parcequ'ils nous font comprendre les souffrances de Christ qui a passé par toutes les afflictions et les angoisses qu'éprouvera son peuple fidèle dans les derniers jours, et que peuvent éprouver les âmes sincères, qui recherchent le Seigneur Jésus dans le temps présent, en face de l'ennemi vigilant qui veut si possible nous détourner toujours de la vérité. Comparez Esaïe LXIII, 9 avec 1 Pierre I, 11, et Luc XXIV, 27, 44-47; le Seigneur Jésus Lui-même désire que nous fassions sa connais-

sance de cette manière intime et réelle, parceque c'est de cette manière que notre cœur se sent attiré vers sa personne adorable, pleine de grâce et de vérité. « Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché » (Héb. IV, 15). Que le Seigneur se révèle ainsi à tous vos cœurs, chers enfants! Vous le verrez un jour de vos propres yeux; est-ce que ce sera pour entrer avec Lui dans la maison de son Père, ou sera-ce pour entendre une parole de malédiction qui vous bannira pour toute l'éternité de sa présence? Si vous croyez en Lui maintenant de tout votre cœur, vous entrerez dans sa joie en ce jour-là, et vous pourrez dès maintenant vous servir des Psaumes pour votre encouragement, comme un enfant bien-aimé de Dieu le Père.

Les Psaumes sont divisés en cinq livres dont chacun se termine par une espèce de formule d'actions de grâces.

Le premier livre va jusqu'à la fin du Ps. XLI. Et à la fin il est dit: « Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, de siècle en siècle. Amen! Amen!

Le second livre se termine au Ps. LXXII par ces trois derniers versets: « Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, qui seul fait des choses merveilleuses! Béni soit aussi éternellement le nom de sa gloire, et que toute la terre soit remplie de sa gloire! Amen! Oui, Amen! Ici finissent les prières de David, fils d'Isaï. »

Le troisième livre va jusqu'au dernier verset du Ps. LXXXIX: « Béni soit à toujours l'Éternel! Amen! Oui, Amen! »

Le quatrième livre, de même que le troisième, contient 17 Psaumes, et finit au Ps. CVI, verset 48 : « Béni soit l'Éternel le Dieu d'Israël, depuis un siècle jusqu'à l'autre siècle ! et que tout le peuple dise : Amen ! Louez l'Éternel ! »

Enfin le cinquième livre termine le recueil ; et les dernières paroles exhortent tout ce qui respire à louer l'Éternel. Le Ps. CL est le couronnement des quatre derniers Psaumes, qui ont tous ce cachet d'adoration du Dieu de tout amour et de toute grâce. Les deux premiers livres ont un caractère bien marqué. Dans le premier on trouve presque toujours le nom de l'Éternel, nom par lequel Il s'est révélé à Moïse et aux enfants d'Israël, au moment d'intervenir pour les délivrer de l'esclavage au pays d'Égypte (Exode III, 14-17 ; VI, 2-8). C'est donc dans ce premier livre que l'on trouve les grands principes du salut, de la souffrance de notre Seigneur Jésus pour le péché (Ps. XXII par exemple), et la manière dont Il prend soin de nous comme le « bon Berger » (Ps. XXIII).

Dans le second livre on trouve rarement le nom de l'Éternel, mais très souvent le nom de Dieu. Et là nous avons les expériences d'une âme qui recherche Dieu, mais qui ne jouit pas du sentiment de sa faveur, et de la clarté de sa face. C'est là que se trouve le Psaume qui traite de la confession du péché qui pèse sur la conscience, le L^{1^{er}}.

Si vous voulez comparer, chers enfants, les Psaumes XIV et LIII, qui sont cités dans le chap. III des Romains, et qui sont presque mot à mot les mêmes, vous verrez cette différence qu'on vient de vous signaler. Le Ps. XIV du

premier livre parle de l'Éternel, et le Ps. LIII du deuxième parle de Dieu.

Les autres livres ont un caractère plus mélangé : le troisième et le quatrième s'occupent beaucoup de l'histoire passée du peuple d'Israël et de la gloire à venir, et le cinquième traite des exercices de cœur des rachetés de Dieu, qui sont Ses serviteurs, et qui se nourrissent nécessairement de sa parole.

Pour jouir beaucoup des Psaumes il faut être dans la condition dont ils parlent. Mais il y en a plusieurs qui ont une portée bien simple et une application générale. Nous pensons qu'il sera utile et intéressant pour vous de suivre, dans l'ordre que le Saint-Esprit nous a indiqué, la lecture des Psaumes qui sont appelés Maskil ; nous conserverons ainsi une chaîne d'idées qui nous facilitera l'étude de ce long recueil de prières et d'actions de grâces.



La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 238, année 1871).

J'étais loin de comprendre tout ce que la dame disait ; je sentais le besoin d'y réfléchir et d'en parler avec Cor. Cependant je lui répondis que je voulais demander à Jésus de me pardonner.

— Et je voudrais aussi apprendre à lire, lui dis-je, si vous voulez me l'apprendre, et si ce n'est pas trop difficile, — car je pensais que ce serait très agréable de voir souvent cette bonne dame, et d'être assise sur un tabouret, à ses pieds, comme dans ce moment.

— Chère Gwen, je suis bien contrariée, mais je ne peux pas t'apprendre à lire; je dois partir demain pour aller soigner une amie qui est très malade, et je ne crois pas que je puisse revenir avant l'automne, ou même avant l'année prochaine.

— Alors cela ne sert de rien, m'écriai-je au désespoir.

— Qu'est-ce qui ne sert de rien, mon enfant?

— De faire de mon mieux; et j'y renonce. J'avais pensé que je pourrais devenir une bonne petite fille; je voulais tâcher de plaire à Jésus dont vous me parlez, et de ne plus vous dire de mensonges; et maintenant il n'y aura personne pour me montrer comment je dois m'y prendre.

— Gwen, Jésus ne part pas, il est toujours près de toi; tu dois t'adresser à lui; et voici un autre secours, si du moins tu apprends à t'en servir, — et la dame prit sur sa table un beau livre, relié en rouge avec des coins dorés.

— C'est une Bible, Gwen; elle te parlera de Jésus, et te dira combien il t'aime, et comment il est mort pour toi, et ce qu'il désire que tu fasses. Je sais que tu ne peux pas lire maintenant, mais tu dois tâcher de trouver quelqu'un qui te l'enseigne. Si tu le désires réellement, tu réussiras, j'en suis sûre.

Je pris le beau livre avec grande joie, car je sentais que la dame m'avait pardonné; et je résolus d'apprendre, d'une façon ou d'une autre, à lire.

— Cela me fera bien plaisir, Gwen, si tu apprends à lire avant mon retour, dit la dame ; j'ai écrit ton nom et le mien sur la première page du livre, pour que tu ne m'oublies pas.

Les larmes me vinrent aux yeux ; elles tombèrent sur les mains de la dame, et même sur le beau livre, cependant elle ne me gronda pas.

— Il n'y a plus qu'une chose que je puis faire pour toi, Gwen ; sais-tu ce que c'est ?

— Non Madame, répondis-je ; — et j'espérais un peu qu'elle allait me rendre la robe.

— C'est ceci, dit la dame en prenant ma main dans les siennes ; — quand je prierai Dieu, je veux lui demander de bénir et d'enseigner la petite Gwen, pour l'amour de son Fils Jésus.

CHAPITRE IV.

Gwen et sa Bible.

Ma Bible devint mon idée fixe du matin au soir ; jamais je n'avais vu de près un si beau livre, et je pouvais à peine me rendre compte qu'il fût réellement ma propriété ; aussi je le portais partout avec moi, et quoique je n'eusse pas la moindre notion des mots qu'il renfermait, j'en tournais les pages chaque fois que j'avais un moment à moi. C'était surtout la belle reliure pourpre, le papier si blanc et les lettres imprimées qui me faisaient plaisir à regarder. Ma Bible était la seule chose qui m'appartint tout-à-fait ; car mes deux robes étaient renfermées dans le coffre de maman, et je ne

pouvais les mettre que lorsque maman le permettait ; de plus, c'était ma bonne dame à moi qui m'avait donné ce livre, sur la première page duquel je savais que son nom et le mien étaient inscrits.

Lorsque j'apportai le livre à la maison, et que je le montrai à maman, elle voulut aussitôt le serrer, en attendant que je fusse plus grande.

— A quoi peut servir un si beau livre à une enfant qui ne connaît pas une seule lettre de l'alphabet ? dit-elle. La dame aurait mieux fait de m'en donner l'argent pour acheter une paire de souliers et des vêtements, car tes habits sont dans un triste état, malgré les peines que je me donne pour les raccommoder.

— O maman, j'aime bien mieux avoir ma Bible, dis-je ; car j'étais tellement accoutumée à mes vêtements déchirés, que je ne m'en souciais guère.

— Eh bien, à présent que tu l'as, il faudra bien en prendre son parti ; le livre fera un très bel effet sur la planche, devant le service de faïence rouge, et là il ne pourra pas lui arriver de malheur.

— Mais, maman, je ne puis atteindre jusqu'à la planche.

— Eh ! ne peux-tu pas regarder ton livre de loin ? Il ne peut te servir à autre chose aussi longtemps que tu n'en sauras pas davantage. Mais je pleurai ; et je suppliai maman jusqu'à ce qu'elle me permit de garder moi-même le beau livre. Je le prenais donc avec moi tous les jours, et le soir je m'endormais en le tenant serré dans mes bras, de sorte que la belle couleur pourpre et la dorure se ternirent bientôt. Cependant je me fatiguai de tourner les pages et de considérer les lettres noires qui n'avaient aucune signification pour

moi, et je pensais à ce que la dame avait dit, et au plaisir que j'aurais de savoir lire, quand elle reviendrait l'année suivante avec Mlle Edith. Elle serait bien contente, et elle poserait peut-être sa main sur ma tête en m'appelant « chère enfant », ainsi qu'elle l'avait fait une fois, et comme jamais personne ne le faisait. Mais je ne savais pas comment il fallait faire pour apprendre ; plusieurs de nos voisins avaient des livres et pouvaient les lire, seulement ces livres étaient tous en langue française, et je savais que ma Bible était en anglais.

Je voulus d'abord m'adresser à Hugo qui avait appris l'anglais à l'école ; mais je compris que ce serait inutile, car Hugo ne venait que très rarement à la maison ; et, quand il venait, il s'asseyait presque toujours dans un coin près du feu sans prononcer une parole ; et, si on lui demandait quelque chose, il répondait de travers. Hugo n'avait jamais été bien aimable, ni complaisant ; toutefois il était devenu tellement bourru depuis quelque temps, que maman se demandait ce qui avait pu le rendre ainsi. Je ne crois pas qu'il était heureux, car un jour qu'il m'avait brusqué, et avait donné des coups à Cor qui prenait mon parti, il sortit et s'étendit tout de son long sur la dune, la figure contre terre, et se mit à pleurer. Ce n'était donc pas de lui que je pouvais attendre quelque secours et je ne savais trop à qui m'adresser. J'en causai avec Cor, mais nous ne savions que faire.

Enfin, un matin, je me rappelai que la dame m'avait dit de m'adresser à Jésus quand j'aurais quelque difficulté, car il m'aimait et il m'aiderait certainement. Elle avait ajouté que Jésus m'écouterait quand je lui parlais, et je résolus le même soir d'aller sur le rivage, là

où personne ne pourrait m'entendre, et de demander à Jésus de me mettre en état de savoir lire. Dès que j'eus fini mon ouvrage, je courus à une petite grotte, dans les dunes, à quelque distance de la maison, et je racontai à Jésus toutes mes difficultés. Je lui dis que j'avais une Bible, mais que je ne savais pas lire, et que pourtant je désirais beaucoup apprendre ce que la Bible avait à m'enseigner. Je lui dis que je ne pouvais trouver personne qui m'apprit les lettres; et que, puisqu'il était si bon pour les petits enfants, il voudrait peut-être me les montrer et me sortir d'embarras.

Après cela je retournai vite à la maison; l'heure était trop avancée pour ouvrir encore une fois ma Bible, mais le lendemain, aussitôt que les premiers rayons du soleil se montrèrent par la petite fenêtre à la tête de mon lit, je pris le livre de dessous mon oreiller, m'attendant à comprendre tout ce qui y était imprimé. Je fus amèrement désappointée en voyant que je n'étais pas plus instruite qu'auparavant, et des larmes abondantes mouillèrent les pages. Cependant je ne voulus pas m'arrêter à un seul essai, car la dame ne m'avait-elle pas dit de parler de toutes mes difficultés à Jésus, et elle devait savoir ce qui en était. Je retournai donc me cacher dans la petite grotte vers les dunes, et je demandai avec plus d'insistance à Jésus de me montrer comment je pouvais apprendre à lire.

Bien des jours s'écoulèrent; et toujours je répétais ma prière sans me trouver plus avancée dans la connaissance après laquelle je soupirais si ardemment.

Un matin, maman ayant fait la lessive, m'appela pour étendre le linge sur les buissons de genêts qui croissaient autour de la maison. Je fis ce qu'elle me

dit, mais je me sentais très découragée. Je commençais à croire que Jésus ne m'avait pas entendue, et que peut-être je ne priais pas de la bonne manière, et je souhaitai fort que la dame revînt. Je venais de prendre dans le panier la camisole de Pierre, et j'allais la suspendre à un buisson très élevé, lorsque j'entendis la voix de Cor criant : Gwen, Gwen, où es-tu ?

— Ici, Cor, répondis-je ; et il arriva hors d'haleine.

— Je l'ai trouvé, Gwen, je l'ai trouvé, criait-il, tout est arrangé.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demandai-je en regardant ses mains vides.

— J'ai trouvé le moyen que tu apprennes à lire.

Dans ma joie je laissai tomber la camisole de Pierre pour frapper des mains. — Dis-moi tout, Cor, s'il te plaît, vite, vite.

— Eh bien, monte ici, me dit-il en courant vers le sommet de la dune la plus voisine, où je l'eus bientôt rejoint. — Regarde le long de la plage, vois-tu là-bas ce bout de toit, à un quart de lieue de distance, à peu près ?

— Certainement que je le vois, c'est la maison de Jean Brun, pour sûr.

— C'est tout ce que tu sais ? dit Cor en riant. Jean Brun est parti depuis six semaines, et c'est la veuve Loyd qui habite la maison maintenant.

— Qui est la veuve Loyd ? demandai-je.

— Cela, je ne puis te le dire, mais je sais qu'elle est veuve et seule, et qu'elle sait lire l'anglais, et aussi l'écrire à ce qu'on m'a dit. Et Cor ouvrait de grands yeux à la pensée de si grands talents.

— Mais crois-tu qu'elle voudra me donner des leçons ? demandai-je d'un ton de doute.

— Dans tous les cas nous pouvons le lui demander. Nous irons ensemble chez elle ; et sais-tu ce que j'ai pensé, Gwen ? je lui arrangerai son jardin, j'apporterai le charbon, ou autre chose ; je travaillerai pour elle ; un grand garçon comme moi peut se rendre utile. Ne crains pas, elle te donnera des leçons.

— Comme tu es bon pour moi, Cor ! lui dis-je.

— Il eut l'air bien content, ce qui ne l'empêcha pas de retourner tout de suite à son ouvrage, et moi, j'allai ramasser la camisole de Pierre et étendre le reste du linge.

Cependant en y réfléchissant, je me sentis déçue. Il me semblait que le Seigneur Jésus ne m'avait pas entendue, et qu'après tout Cor était le seul qui s'inquiétait de moi ; mais peu-à-peu il me vint dans l'esprit que Jésus pouvait avoir mis cette bonne pensée dans le cœur de Cor, tout comme il avait mis dans le cœur de papa de me sauver de la mort et de prendre soin de moi, lorsqu'il me trouva couchée sur la plage. Je pensai aussi que le Seigneur pouvait bien aussi m'apprendre à lire par le moyen de la veuve Loyd, que s'il me faisait connaître les lettres tout d'un coup et sans peine. Je ne me rendis pas compte de tout ceci en une seule fois ; et je ne le compris pas sans qu'on m'aidât ; seulement j'en parle maintenant de crainte de ne pas m'en souvenir plus tard.

Le lendemain nous nous mîmes en route, Cor et moi, pour aller chez la veuve Loyd. J'étais très pressée d'arriver, je voulais courir, et je tirais Cor par la manche de sa veste pour qu'il avançât ; mais quand la maisonnette fut en vue, la peur me prit, et je laissai Cor aller en avant et frapper à la porte, tandis que je me cachais

derrière lui. Une voix de l'intérieur dit : Entrez ! — Alors Cor souleva le loquet, et nous nous tîmes sur le seuil.

La maisonnette se composait d'une seule chambre qui était très jolie et très bien arrangée. Dans un des coins il y avait un lit garni de rideaux à carreaux bleus et blancs, et couvert d'une courte-pointe faite de morceaux d'étoffes de différentes couleurs ; contre le mur étaient accrochées des tablettes sur lesquelles se trouvaient des plats, des assiettes et des tasses, et derrière la grille du foyer brûlait un petit feu bien gai. Tout près de la cheminée était assise une vieille femme ; elle avait une robe d'indienne très propre, un mouchoir de mousseline autour du cou et un grand bonnet bien blanc ; elle portait des lunettes, et était occupée à lire dans un gros livre ouvert devant elle, que je supposai être une Bible. Quand nous eûmes ouvert la porte, elle ôta ses lunettes et nous regarda. — Entrez, mes petits amis, dit-elle, je ne crois pas vous connaître, mais je suis toujours bien aise de voir des enfants.

Je restai en arrière, mais Cor s'avança hardiment jusqu'auprès de la petite table de la vieille veuve.

— Je suis Cor, ce qui veut dire Cornélius Evans, dit-il, et celle-ci est Gwen, — et il me montra du doigt ; — nous demeurons là-bas près de la plage ; et, sans me vanter, je suis un garçon adroit dans bien des choses une fois que je m'y mets, demandez à Gwen. Dites un mot, et je bêche le jardin, je coupe le bois, je nettoie, bien que je ne sache pas ce qu'il y a à nettoyer ici, ajouta-t-il en regardant autour de lui avec une sorte de désappointement.

(A suivre, D. v.)





« Précieux sang. »

« Le sang — toujours le sang ! Pourquoi est-il tant parlé de sang dans la Bible ? » se demandait un jour M. M. en posant le volume sacré, qu'il venait de parcourir.

« Le livre de l'Exode en est tout rempli, et le Lévitique de même. Les portions historiques de l'Ancien Testament sont pleines de détails sur les sacrifices ; il en est de même des livres prophétiques ; et, quant au Nouveau Testament, le sang en est le trait principal — c'est étrange. » Il resta quelque temps plongé dans ses réflexions, tout en repassant dans sa mémoire les principaux sujets contenus dans le volume sacré qui lui était familier dès son enfance. « Oui, se disait-il, tous les patriarches, depuis Abel, ont répandu le sang

des victimes et offert des sacrifices sur des autels. C'est ce que fit Noé, et Abraham aussi, mainte et mainte fois. Puis Moïse institua tout un système de sacrifices : il y avait le sang de l'Agneau de Pâques, le sang pour la consécration de tout ce qui était sacré, comme les autels, les ustensiles, les sacrificateurs, etc.; le sang pour la purification des lépreux et des personnes souillées, le sang de toutes les diverses offrandes — holocaustes, sacrifices de prospérité, sacrifices pour le péché et sacrifices pour le délit; il y avait le sang des diverses victimes au grand jour des propitiations, et le sacrifice quotidien d'un agneau chaque soir et chaque matin. De fait, les sacrificateurs juifs répandaient le sang tous les jours de leur vie, et souvent plusieurs fois par jour; et cela dura pendant des siècles; et quelquefois on offrait des hécatombes de sacrifices, comme aux jours de Salomon lors de la dédicace du temple, quand des rivières de sang coulèrent à la lettre de l'autel. Et tous ces sacrifices sanglants étaient ordonnés de Dieu, et se continuèrent jusqu'à ce que le Judaïsme fit place au Christianisme. Et si j'examine le Nouveau Testament, j'y vois que le Seigneur Jésus insiste d'une manière solennelle sur la nécessité de boire son sang afin d'avoir la vie éternelle, et parle de son sang comme ayant été versé pour la rémission des péchés.

Dans l'épître aux Romains, Paul parle d'une propitiation par le sang, et d'une justification par le sang; dans l'épître aux Ephésiens il parle de rédemption par le sang, et d'un état de rapprochement par le sang; et dans l'épître aux Colossiens de paix par le sang. Quant à l'épître aux Hébreux elle est remplie de cette

doctrine, du commencement à la fin. Pierre aussi parle de l'aspersion du sang, et Jean de la purification par le sang, et l'Apocalypse contient de nombreux cantiques qui font allusion au sang de l'Agneau. Vraiment la Bible me semble teinte de part en part de la couleur rouge du sang. Et si je me demande ce que tout cela signifie, je ne trouve pas de réponse satisfaisante. J'ai entendu parler de la doctrine de la rémission des péchés par l'aspersion du sang, mais je ne comprends pas quel rapport il y a entre le sang et le pardon. Je voudrais le comprendre. Il y a des gens qui semblent trouver le repos de leurs âmes dans cette doctrine. Je n'ai jamais connu par expérience ce que c'est que ce repos. Je sais que je suis un pécheur; je l'ai senti plus que jamais ces derniers temps. Je crains de mourir, et plus encore de rencontrer Dieu comme un Juge qui n'épargnera personne. Je suis convaincu que ce que je lis dans la Bible sur les châtimens à venir, est vrai. Je ne puis chasser cette conviction. Il y a au-dedans de moi une voix qui confirme ce que dit la Bible là-dessus. Et quoique souvent j'aie étouffé cette voix, elle se fait parfois entendre dans le silence de mon cœur avec un bruit de tonnerre qui me fait trembler. La pensée de l'éternité est terrible pour moi. Que ne donnerais-je pas pour qu'il en fût autrement! Oh! si je pouvais seulement être ce que je devrais être, et faire ce que je devrais faire! Mais je suis sans force pour obéir à Dieu; je ne puis pas l'aimer; je ne puis garder cette loi sainte qui me défend même une mauvaise pensée ou un mauvais sentiment, et qui n'accepte que la perfection absolue. Je ne puis faire mes délices de cette loi, et lors même que

je le pourrais à l'avenir, les péchés que j'ai déjà commis seraient suffisants pour me perdre. Quand je pense à ces choses je suis misérable, et pourtant je n'ose les bannir de mon esprit. Ce serait fermer les yeux devant ma perdition certaine. Que Dieu ait pitié de moi ! Oh ! s'il le voulait ! Je suis las, las ! Et de plus je suis méchant et sans force. Je crois qu'il y a du secours en lui pour moi. Oh ! s'il voulait me l'accorder ! Mais pourquoi ne l'ai je pas demandé ? J'ai répété des prières, mais mon cœur n'a pas réellement prié. Je sens maintenant qu'il *faut* que je prie, sinon je crains d'être perdu pour toujours. Que c'est affreux — perdu pour toujours ! Je ne puis supporter cette pensée, et pourtant je n'ose la chasser. N'y a-t-il pas quelque secrète puissance dans ce sang dont parle la Bible, pour me purifier ? Cette pensée m'encourage à m'agenouiller et à me jeter aux pieds du Seigneur, et à le supplier d'avoir compassion de moi. Le pardon, voilà ce qu'il me faut ; rien autre ne me servira. O Dieu ! sois apaisé envers moi, pécheur ! »

En disant ces mots, M. M se jeta à genoux, et cacha son visage dans ses mains ; sa poitrine était soulevée par les sanglots qui sortaient de son cœur oppressé ; les prières et les confessions se succédaient en phrases entrecoupées. Son âme tout entière semblait absorbée par le désir du salut, tout le reste était oublié. Enfin il se releva ; et s'étant essuyé les yeux, il s'assit et rouvrit sa Bible. La page qui se présenta devant lui était celle du chapitre xvii^e du Lévitique, et ses regards tombèrent sur le verset onzième : « Car la vie de la chair est dans le sang ; c'est pourquoi je vous ai ordonné qu'il soit mis sur l'autel, afin de faire propitia-

tion pour vos âmes ; car c'est le sang qui fera propitiation pour l'âme. » En lisant ces paroles, un rayon de lumière pénétra dans son âme ; le mot « *vie* » arrêta son attention. Il semblait inscrit en grandes lettres devant ses yeux. Il vit que Dieu lie « la vie » et « le sang. » « La vie est *dans* le sang. » Cette chose précieuse que nous appelons « la vie, » et que l'homme estime plus que toute autre chose, est dans « le sang. » Et c'est là ce qui donne au « sang » sa valeur. Il vit que le sang était l'équivalent de la vie. Le sang et la vie sont un. Répandre le sang, c'est ôter la vie. Les mots sang et vie sont synonymes. En général peu importe lequel on emploie. L'un représente l'autre.

Bientôt tous les passages des Ecritures qui se présentèrent à son souvenir, et où se trouve le mot « sang, » lui semblèrent illuminés par le précieux mot : « Vie. » Dans tout ce sang était « la vie. » Chaque sacrifice était un sacrifice de « vie. » C'est ainsi qu'il vit dans la loi divine des vies offertes en sacrifice chaque année, et chaque jour ; chaque matin et chaque soir étaient marqués par des vies sacrifiées, et l'aspersion du sang sur les personnes et sur les choses qui devaient être consacrées, n'était autre que le signe sanglant, signe de la vie — de la vie ôtée — du sang répandu — de la vie sacrifiée. Il vit dans tout cela un sacrifice continué d'expiation en faveur du pécheur. C'était entièrement pour le pécheur. Toute cette aspersion de sang se faisait pour l'amour des transgresseurs. « Sans effusion de sang il n'y a pas de rémission. » Quand quelqu'un avait péché, il devait apporter une victime à l'autel de Dieu, et l'y égorger. Le pé-

cheur devait poser sa main sur la tête de la victime, et alors la victime devait être égorgée. L'un avait péché, l'autre portait la peine du péché. L'un avait *com-promis* sa vie, l'autre la *perdait*.

Le jugement passait de l'un à l'autre, du coupable à l'innocent. « L'âme qui aura péché sera celle qui mourra. » Nous avons ici un homme qui a péché, mais la sentence de mort n'est pas exécutée sur lui, mais sur la victime qu'il amène à l'autel de l'Éternel. Ainsi la vie est prise à cause du péché, mais ce n'est pas la vie du pécheur. La vie de l'innocente victime est ôtée et celle du pécheur coupable est épargnée. C'est vie pour vie ; une vie en échange d'une autre vie ; une vie donnée pour une autre vie ; la vie de l'un ôtée au lieu de la vie de l'autre ; la sentence est exécutée, et pourtant le pécheur est épargné. Oh ! mystère de la justice unie à la grâce ! Complète justice et complète grâce ; parfaites toutes deux. La grâce épargnant le transgresseur, tandis que la justice le met à mort en la personne de son substitut. La justice ne demande pas davantage ; la grâce ne peut pas faire davantage. La loi a son libre cours, de même que la grâce. L'une et l'autre sont glorifiées.

Tandis qu'il méditait de la sorte, la pensée de Jésus commença à remplir l'âme de M. M. C'était la vie de Jésus qui avait été ainsi « ôtée de la terre. » Les vies des innombrables victimes, égorgées sur les autels juifs, n'étaient que les emblèmes de cette vie unique « offerte » sur la croix. Tous ces sacrifices parlaient de Jésus. Tous étaient les ombres de son sacrifice. Ils ne pouvaient pas ôter le péché de la conscience ; lui le peut. Ils n'étaient rien, il est tout. Ses propres paroles sont :

« Le Fils de l'homme est venu donner sa vie en rançon pour plusieurs ; » « le bon Berger donne sa vie pour les brebis ; » « je laisse ma vie. »

Et Jean dit : « En ceci nous connaissons l'amour de Dieu, parce qu'il (Jésus) a donné sa vie pour nous. » Tout en méditant ces passages, il commença à voir une liaison entre ses propres péchés et la mort de Jésus. « Ma vie, se dit-il, a été condamnée, mais il m'a aimé et a donné sa vie pour la mienne, sa précieuse vie pour mon indigne vie ! Sa vie pour ma vie ! Lui, mis à mort — moi épargné. Non, puisque sa vie a été prise, la mienne ne le sera jamais, car je crois en lui, et il dit de tous ceux qui croient en lui : « Je leur donne la vie éternelle, et ils ne périront jamais. » Alors la joie commença à pénétrer dans son cœur, avec un sentiment de gratitude et d'amour pour Jésus. « Quelle pensée merveilleuse ! Sa vie est devenue ma vie. L'une a été donnée pour l'autre, — la sienne pour la mienne, — lui-même pour moi ; pour moi pécheur et enfant de colère, tandis qu'il est le Fils de Dieu et l'héritier de toutes choses ! Sa sainte et précieuse vie — vie liée à la gloire éternelle de Dieu, a été offerte parce que la mienne était condamnée, et parce qu'il m'aimait, et qu'il voulait que je fusse épargnée, et que je pusse vivre, et vivre à toujours, en tant que participant à sa vie de résurrection. C'est donc avec bonheur que dorénavant je vivrai, non plus pour moi-même, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour moi. »

M. M. s'agenouilla de nouveau, non plus pour chercher la paix, mais pour rendre grâce. Il avait trouvé

le repos qu'il cherchait. Il l'avait trouvé dans le sang précieux.

Lecteur, vos yeux ont-ils été ouverts de même? Croyez-vous à l'efficace du « précieux sang » qui purifie de tout péché.



Les Psaumes.

II

Les Psaumes dits « Maskil. »

Il y a quatorze Psaumes qui sont appelés « Maskil » si l'on compte le XLIII^{me} qui n'a pas de titre, mais qui semble faire partie du Ps. XLII. Ils se trouvent principalement dans le 2^{me} livre, où il y en a huit (Ps. XLIII y compris). Au 1^{er} livre il n'y en a qu'un, c'est le Ps. XXXII. Au 3^{me} livre il y en a quatre : Ps. LXXIV, LXXVIII, LXXXVIII, et LXXXIX ; et au 5^{me} livre il n'y en a qu'un seul, le CXLII^{me} ; au 4^{me} livre il ne s'en trouve point.

Mais nous voulons les suivre dans leur ordre, et considérer les précieux enseignements qu'ils nous donnent. Prenons d'abord le

Ps. XXXII.

C'est dans ce Psaume que nous trouvons notre première instruction, chers enfants, laquelle est le message de grâce que le Seigneur Jésus est venu nous annoncer dans ce monde, dans toute sa plénitude, en disant : « Bienheureux est celui de qui la transgression est

pardonnée et dont le péché est couvert! Bienheureux est l'homme à qui l'Éternel n'impute point son iniquité! »

Le Psaume XXV est le premier qui parle du péché, et là se trouve la prière à laquelle nous avons la réponse ici au verset 5. Au Ps. XXV, 11, il est dit : « Pardonne-moi mon iniquité; car elle est grande; » et ici, (Ps. XXXII, 5) : « J'ai dit : je ferai confession de mes transgressions; et tu as ôté l'iniquité de mon péché. »

Quel précieux début à l'école de notre Dieu. Est-ce que vous avez jamais demandé de cœur à Dieu : qu'il vous pardonne votre iniquité, parce qu'elle est grande? Et y en a-t-il un parmi vous, chers enfants, qui ait reçu dans son âme la réponse que nous venons de signaler dans ce beau Psaume? Bienheureux, en effet, est celui à qui Dieu a pardonné toute son iniquité. David pouvait le dire; il connaissait l'iniquité aussi bien que le pardon gratuit que Dieu lui accorde; et l'apôtre Paul en parle aussi au IV^{me} chap. des Romains, où il cite ce Psaume, lequel est le premier qui parle du pardon.

Le « *péché* » n'est pas mentionné dans les Psaumes avant le ch. XXXII, excepté au ch. XXV, vers. 7 et 18.

Le mot « *transgression* » ne se trouve que trois fois avant le Ps. XXXII, savoir au Ps. V, 10; XIX, 13; et XXV, 7.

Et le mot « *iniquité* » aussi trois fois : Ps. XVIII, 23; XXV, 11; XXXI, 10.

(Les Ps. V, XVIII et XIX s'occupent de la séparation du mal, et non pas de la confession du péché, ni de sa rémission).

Ces trois mots *iniquité*, *transgression* et *péché*, sont les trois qui sont employés dans le livre du Lévitique

chap. XVI, 21, en parlant de l'expiation qui était faite pour le peuple d'Israël une fois par an (Héb, IX, 7); et en Daniel, chap. IX, 24, en parlant de l'œuvre du Messie qui allait venir, comme cela est dit aux Héb. IX, 12. Et les trois mots se trouvent également aux versets 1, 2, et au verset 5 de ce Psaume.

L'apôtre Paul, dans le chap. IV aux Romains, explique par le St-Esprit que ceux qui jouissent du pardon de leurs péchés sont ceux qui croient en Dieu qui justifie le méchant. Et Dieu peut justifier le méchant maintenant, non pas parce qu'il a mérité en aucune manière la bonté de Dieu; — tout le contraire, il mérite Sa colère; — mais Dieu peut le justifier parce que le Seigneur Jésus-Christ a pris sur lui tous les péchés que le méchant a commis; et parce que Dieu a puni le Seigneur Jésus-Christ au lieu de punir le méchant. C'est là la bonté de Dieu et le dévouement de Jésus qui a porté la peine de nos péchés. Oh! quel amour! quelle grâce! Certainement Il nous a aimés le premier. Il n'est donc pas étonnant que son amour pour nous nous Le fasse aimer en retour; seulement le cœur naturel est tellement endurci qu'on ne veut guère croire ces précieuses vérités, parce que l'on préfère vivre dans le péché et loin de Dieu. Ecoutez, chers enfants, la voix de Celui qui vous appelle maintenant, la voix du bon Berger qui a laissé sa vie pour ses brebis: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés. » Sentez-vous le fardeau de vos péchés? Allez donc auprès de Lui, et Il vous soulagera. Confessez tous vos péchés à Dieu, et il ôtera l'iniquité qui vous condamne. « Car l'Éternel a mis sur Lui (Jésus) l'iniquité de nous tous » (Esaïe LIII, 6).

Le Psaume XXXII, depuis le verset 3, nous montre

de quelle manière l'assurance du pardon de Dieu se fait jour dans l'âme. En lisant soigneusement ce Psaume vous verrez que David n'était pas toujours aussi heureux que les deux premiers versets pourraient nous le faire croire. Il y eut un temps où il ne jouissait pas du tout de ce pardon ; il ne faisait que rugir et gémir tout le jour, et la main de Dieu s'appesantissait sur lui. Mais il nous est dit pourquoi il en était ainsi. C'était parce qu'il ne voulait pas ouvrir sa bouche pour confesser. Il gardait le mal dans son cœur, comme vous tous, enfants et jeunes gens, et même vieillards, qui n'êtes pas encore venus à Jésus pour être lavés et pardonnés.

C'en était de même aussi quant au pauvre fils prodigue, dans la parabole de notre Seigneur (Luc XV). Il s'était éloigné de la maison de son père, pour pouvoir faire sa propre volonté en vivant dans la débauche ; et pour qu'il revînt à la maison, et qu'il confessât son péché, il a bien fallu qu'une famine fut envoyée, afin de le plonger dans la misère et de l'amener à sentir son état. C'est ainsi que Dieu agit envers nous dans sa grâce, quand nous nous en doutons le moins.

Dans le Psaume qui nous occupe on trouve le petit mot « Sélah » à la fin des versets 4, 5, et 7. Il veut dire « pause », et fait très souvent une petite division qui est extrêmement utile pour l'intelligence des Psaumes. Ici il marque les changements successifs qui ont eu lieu dans le cœur de David.

Au verset 5, il ouvre sa bouche pour tout confesser à l'Éternel. Dorénavant il ne voulait rien cacher. Et alors il trouve un plein pardon, aussi plein qu'il était

gratuit ; et ses iniquités ne pèsent plus sur sa conscience ; tout son péché a été ôté.

Ensuite les versets 6 et 7 décrivent le résultat de la jouissance du pardon dans une âme. D'abord il constate que le pardon qu'il a trouvé sera le partage de tous ceux qui, étant droits de cœur, rechercheront Dieu, selon la bonne parole d'invitation en Esaïe LV, 6 : « Cherchez l'Éternel pendant qu'Il se trouve, invoquez-le, tandis qu'Il est près. » Et puis dans le jour du jugement, — « le déluge de grandes eaux, » — un pécheur pardonné sera hors de toute atteinte, et ressemblera à l'arche de Noé portée sur la surface des eaux ; — plus les eaux s'élevaient, plus l'arche montait vers Dieu. Ce qui empêchait l'eau d'entrer dans l'arche, c'était l'enduit,* et ce qui empêche que le jugement atteigne l'enfant de Dieu, c'est la rédemption par le Christ Jésus. Tous ceux qui étaient dans l'arche furent gardés des eaux, soit de celles d'en-bas, soit de celles d'en-haut ; et tous ceux qui sont rachetés par Jésus-Christ sont à l'abri de tout jugement de Dieu contre le péché.

Auprès de Jésus, le croyant trouve un asile où il sera gardé de toute détresse ; là il sera environné de chants de triomphe à cause de la délivrance dont Dieu le fait jouir (vers. 7 de notre Psaume). Comparez Jean XVI, 33, où le Seigneur dit à ses bien-aimés disciples que dans ce monde ils auraient de la tribulation, mais il

* Peut-être n'est-il pas généralement connu que le mot traduit par « enduit » ou « bitume » une seule fois (Gen. VI, 14), est partout ailleurs traduit par « rançon », « rédemption », ou « expiation », et se trouve très souvent dans l'Ancien Testament.

leur dit en même temps d'avoir bon courage parce que Lui avait vaincu le monde. Et dans sa mort Il a détruit toute la puissance de l'adversaire (Hébr. II, 14).

Les quatre derniers versets du Psaume s'occupent de la marche chrétienne, et sont adressés à ceux qui jouissent déjà de la délivrance que David mentionne dans la première partie.

On voit qu'en commençant Dieu ne demande pas d'intelligence. Il demande seulement un cœur obéissant, et une oreille attentive. Pour tout le reste il se charge Lui-même d'instruire son enfant, et de le diriger dans le bon chemin. Et pour y marcher heureusement, il faut être docile et obéissant (non pas comme un cheval qui a besoin du mors et du frein), mais il faut marcher dans un esprit de confiance en Dieu et de dépendance de Lui. C'est là le véritable bonheur pour tous ceux qui sont droits de cœur, c'est-à-dire qui ne sont pas hypocrites. Car Dieu aime la vérité dans le cœur, non pas la profession des lèvres seulement (Ps. LI, 6).

Voilà, chers enfants, notre première leçon, assez simple pour des enfants, nous l'espérons; car Jésus les aime, et désire qu'ils viennent à Lui. C'est une leçon de grâce, de salut, de vie éternelle et de bonheur qui se termine par des actions de grâces. Que le Seigneur la grave dans tous vos cœurs, afin que vous ne l'oubliez jamais!

La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 20).

Mme Loyd eut l'air étonné. — Je ne te comprends pas bien, Cornélius, dit-elle, pourquoi est-ce que tu veux travailler pour moi ?

— Gwen que voici, désire terriblement savoir lire, et nous avons appris que vous savez lire l'anglais comme un livre ; et j'ai dit à Gwen que peut-être vous voudriez lui donner des leçons, si je faisais quelque chose pour vous, car je suis fort et adroit ; du moins, je le pense, ajouta-t-il, car il se rappelait combien de fois maman lui avait dit qu'elle ne croyait pas qu'il y eût au monde un garçon plus maladroit que lui.

Mme Loyd sourit, et se pencha pour me voir derrière Cor où je me cachais autant que je le pouvais. — Ainsi c'est toi qui es Gwen ? dit-elle. Viens ici, ma petite, et parle pour toi-même. Pourquoi veux-tu savoir lire ?

— La dame m'a donné une Bible, et je ne sais pas en lire un seul mot ; et elle m'a dit qu'il faut que j'apprenne à lire.

— C'est une bible anglaise, dit Cor, et Gwen parle bien l'anglais, mais elle ne sait pas le lire, elle ne connaît pas même les lettres, mais vous voyez comme elle est encore petite.

— Et tu désires savoir ce que la Bible te dit, Gwen ?

— Certainement ; apprenez-moi à lire, s'il vous plaît, Madame Loyd.

— Nous verrons cela, nous verrons cela, répondit la veuve ; quand peux-tu venir prendre ta première leçon ?

— Demain soir; tous les soirs, répondis-je avec vivacité.

— Eh bien, viens demain pour commencer, nous essaierons; tu peux aussi venir, Cor, si tu veux.

— Mais pas pour apprendre à lire, Madame, je ne le saurais pas, je suis stupide et lourd, voilà ce que je suis; non quand il s'agit de bêcher et de nettoyer, vous savez, s'empressa-t-il d'ajouter; mais sur les livres.

— N'importe; si tu veux essayer, je suis disposée à te donner des leçons; j'ai vu bien des garçons aussi lourds que toi qui ont appris à lire. Puis vous viendriez ensemble, et vous vous en retourneriez ensemble.

— Vous avez raison, Madame, et je vous remercie beaucoup, mais vous aurez besoin de beaucoup de patience.

Mme Loyd sourit, et dit qu'elle s'engageait à en avoir, et après un bonjour affectueux nous sortîmes de la chambre et retournâmes à la maison, enchantés de notre succès. Chemin faisant je racontai à Cor combien de fois j'avais demandé à Jésus de me faire apprendre à lire, et je lui dis que sans doute c'était Jésus qui avait rendu Mme Loyd si disposée à me donner des leçons.

Cor garda le silence pendant assez longtemps, et je vis qu'il avait beaucoup de pensées, c'est pourquoi je ne dis plus rien et j'attendis qu'il parlât. — Je veux te dire à quoi j'ai pensé, Gwen, dit-il alors.

— Oui, Cor.

— Il me semble que tu as raison, et que c'est bien le Seigneur Jésus qui a fait que la veuve Loyd a été si bonne; et si j'étais toi, je remerciais le Seigneur. Ce ne serait pas du tout bien d'aller à Jésus seulement

quand tu as besoin de quelque chose; ce serait comme si nous ne parlions à maman que lorsque nous avons faim, ou qu'il nous faut des habits neufs. Ce serait bien vilain, n'est-ce pas?

— Oui, Cor, tu as bien raison, je veux remercier le Seigneur Jésus, j'irai ce soir même — car je ne savais pas que nous pouvons parler au Seigneur dans notre cœur partout où nous sommes, et je pensais que je devais toujours aller dans ma petite grotte où je priais tout haut, et où personne ne pouvait m'entendre

Depuis ce moment j'allai chaque jour parler au Seigneur, et je fus de plus en plus convaincue qu'il était près de moi, et qu'il m'entendait et m'exauçait.

CHAPITRE V.

La leçon de la veuve Loyd.

Pendant plusieurs semaines nous nous rendimes presque tous les soirs, Cor et moi, chez la veuve Loyd, pour apprendre à lire dans sa grande Bible. Il était plus facile d'y voir les lettres que dans la mienne; et puis il y avait plusieurs belles images que nous aimions à regarder. Je crois bien que j'apprenais les mots plus vite que Cor, mais lui comprenait bien mieux que moi leur signification, car Mme Loyd ne nous enseignait pas le son des mots seulement, mais elle tâchait de nous faire connaître ce que ces mots nous disaient, et comment nous devions en profiter tous les jours de notre vie.

Un soir, notre lecture commença par le premier

verset du chapitre XV de l'épître aux Romains : « Or nous, les forts, nous devons supporter les infirmités des faibles et non pas nous plaire à nous-mêmes. » Je m'en tirai assez bien, seulement le long mot « infirmité » m'embarraça ; mais Cor eut à épeler presque toute la phrase, et quand il eut fini, je voulais passer aussitôt au second verset, lorsque Cor s'y opposa en disant qu'il fallait d'abord qu'il sût ce que cela voulait dire.

— Vous voyez, Mme Loyd, — ajouta-t-il, — que je suis très fort ; il n'y a pas un garçon de mon âge par ici qui me tiendrait tête ; de manière que ce verset semble être là pour moi, n'est-ce pas ?

— Tu ne peux pas encore comprendre tout ce qu'il signifie, répondit Mme Loyd, quand même je te l'expliquerais ; cependant dans un sens il est très clair et simple. C'est précisément parce que tu es un garçon robuste que tu dois être doux et patient avec ceux qui sont faibles et petits ; et que tu dois te servir de ta force pour leur venir en aide, au lieu de te plaire à toi-même.

— Oui, dit Cor pensif — c'est ainsi que je devrais faire, certainement.

— C'est bien ce qu'il fait, Madame, interrompis-je, il est avec moi aussi bon et aussi doux qu'on peut l'être.

— C'est tout naturel — dit Cor en me regardant avec affection ; — tu es une petite fille, vois-tu, et tu es si chétive ; mais je pensais à Pierre.

— Je ne crois pas que le verset s'applique à Pierre, il est plus âgé que toi.

— Qui est Pierre ? demanda la veuve.

— Il est le frère de Cor, dis-je, il a près de treize

ans ; mais il a le dos faible, et il est toujours couché sur le sable, c'est tout ce qu'il peut faire, et il semble ne se soucier de rien.

— Pauvre Pierre ! peut-être n'y a-t-il rien à faire pour lui ? Pourquoi n'apprend-il pas à tricoter ou à faire des cordes avec des joncs ? Il serait plus heureux s'il se sentait utile. Si tu le lui apprenais, Gwen ?

— Je ne sais pas tricoter, ni faire des cordes, répondis-je.

— Mais je puis t'apprendre les deux choses. Qu'en dirais-tu si nous commençons à faire des cordes ? J'y étais très adroite quand j'étais jeune, et je n'ai pas oublié comment on s'y prend.

— Est-ce que je n'apprendrai plus à lire ? demandai-je de mauvaise humeur, — car maman ne peut pas se passer de moi pendant plus longtemps.

— Ne pourrais-je pas apprendre à faire des cordes ? dit Cor ; cela ne fait rien si je ne lis pas, moi, je n'y ferai jamais de grands progrès.

— Je ne crois pas que les doigts se prêteront aisément à ce travail, répondit Mme Loyd. Et Cor secoua la tête d'un air de doute, en regardant ses grosses mains maladroites.

— Voyons, Gwen, c'est à toi à lire le verset suivant. Et nous continuâmes notre lecture ; mais c'est à peine si je fis attention aux mots : un combat se livrait en moi entre ma propre volonté et ce que je savais devoir faire plaisir à Pierre.

Cor épela : « Car aussi le Christ n'a pas cherché sa propre satisfaction ; » c'était le verset 3, et il me donna tellement à penser que j'oubliais que c'était mon tour de lire. Je sentais que ces mots s'adressaient

sûrement à moi ; et quand la leçon fut terminée, je m'étais décidée. — S'il vous plaît, Madame Loyd, j'apprendrai à faire des cordes, lui dis-je.

— Voilà qui est bien, Gwen, pendant ce temps je continuerai à enseigner à lire à Cor, ce qui fait que lorsque tu seras au fait du tordage, il sera aussi avancé que toi, et vous avancerez ensemble joliment. Je sais où je puis me procurer quelques paquets de joncs secs avec lesquels nous pourrons commencer les cordes, et Cor pourra se mettre à en couper pour Pierre.

— C'est cela, dit Cor tout content ; et là-dessus nous reprîmes le chemin de la maison.

Je trouvai qu'apprendre à faire des cordes allait plus vite et était plus amusant que je ne le pensais, et au bout d'une semaine la veuve me dit qu'elle croyait que je pourrais commencer à le montrer à Pierre. Nous la quittâmes tout joyeux ; Cor tenait sous son bras un gros paquet de joncs secs, et moi j'avais un bout de corde, pour faire voir à Pierre comme je savais bien la faire.

Quand nous fûmes près de la maison, je vis Pierre étendu sur le sable comme d'habitude, et je courus à lui aussitôt. — Pierre, Pierre, lui criai-je, je veux te dire un secret, je vais t'apprendre à faire des cordes. Mme Loyd a dit que j'étais forte, et que toi tu étais faible et que je devais te venir en aide, et j'ai appris tout exprès à faire des cordes.

Mais Pierre eut l'air de mauvaise humeur, et détourna la tête et je vis que je l'avais fâché. Je m'assis alors tout près de lui en disant : — Je n'avais pas l'intention de te fâcher, Pierre ; Cor t'aurait parlé bien mieux que moi, je le sais ; mais c'est triste pour toi d'être seul

ici, et de ne pouvoir courir et aller à la ville comme nous ; voilà ce que je voulais dire par « être faible. »

Pierre ne changea pas de position ; alors je continuai : — Cor et moi nous avons pensé, et Mme Loyd aussi, que tu aimerais à faire des cordes. Vois, le bout que j'ai apporté pour te le montrer, et Cor a coupé une quantité de joncs.

Je ne réussis pas à attirer l'attention de Pierre de mon côté, ou à le faire parler, mais je vis qu'il tordait ses doigts, et bientôt au lieu de répondre il se mit à pleurer.

— O Pierre, ne pleure pas, lui dis-je, cela me fait tant de peine.

— Je suis toujours triste, et toujours seul, dit le pauvre garçon ; — et je le serai toute ma vie, et je ne suis utile à personne. Voilà Cor, maman ne se gêne pas de le gronder quand il est là ; puis quand il est parti, elle dit qu'il est le meilleur enfant du monde et sa consolation. Et toi aussi tu peux attrapper des crevettes, et apprendre à lire, bien que tu sois si petite ; mais moi je ne puis rien faire, je ne sais rien ; je m'étonne pourquoi je suis né.

Pierre sanglotait de plus en plus fort, j'en étais tout effrayée, car il était très calme ordinairement et ne parlait presque jamais de lui-même. Je ne savais que lui dire, et je me tins tranquille auprès de lui, attendant qu'il recommençât à me parler.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de m'apprendre quelque chose, Gwen ? dit-il enfin. Je ne croyais pas que toi ou Cor, vous vous occupiez jamais de moi ; vous êtes toujours ensemble, et je suis toujours seul.

(A suivre, D. v.)



PENITON DE CORÉ, DATHAN ET ABIRAN.

La terre qui était sous eux se fendit, et elle les engloutit avec leurs tentes, et tous les hommes qui étaient à Coré, et tout leur bien. (Nomb. XVI, 31, 32).

Les Psaumes.

III

Les Psaumes dits « Maskil. »

Dans le second livre des Psaumes il y a huit Psaumes dits « Maskil, » si l'on compte le Ps. XLIII qui semble faire suite au Ps. XLII, et qui est sans titre. Ils sont arrangés en deux suites de quatre Psaumes chacune; d'abord les Ps. XLII à XLV, qui sont adressés au maître-chantre pour les fils de Coré; puis les Ps. LII à LV, qui sont de David, également adressés au maître-chantre.

Il y a dans ce second livre huit Psaumes, qui sont dédiés aux fils de Coré (y compris toujours le XLIII^{me}): ils se succèdent depuis le commencement du livre jusqu'au Ps. XLIX; dans le troisième livre il y en a quatre, LXXXIV, LXXXV, LXXXVII et LXXXVIII, dont le dernier seul est appelé Maskil. Il y en a donc douze en tout; et, avant de nous en occuper en détail, nous considérerons brièvement l'histoire de cette famille, mise à part d'une manière toute spéciale pour chanter les louanges de Dieu; car tous leurs Psaumes sont pour chanter; quand même ils ne sont pas donnés au maître-chantre, ils sont désignés comme « cantiques » (voyez les Ps. XLVI, XLVIII, LXXXVII).

Le père de la famille, Coré, cousin-germain d'Aaron et de Moïse, fut l'instigateur de cette terrible rébellion dans le désert, qui amena de la part de Dieu un jugement précipité, et d'un genre tout nouveau; car la terre « ouvrit sa bouche, et engloutit tous vifs » ceux de la compagnie de Coré qui restaient dans le

camp, « et le feu sortit de la part de l'Éternel, et consuma les 250 hommes qui offraient le parfum » (Nomb. XVI, 28-35). Et dorénavant Coré est cité comme exemple et comme avertissement solennel à tous ceux qui veulent résister à l'autorité de Dieu (Jude 11). Cependant la grâce souveraine de Dieu ne manqua pas de se déployer, comme toujours, en faveur de ceux qui se trouvaient impliqués comme à leur insu dans la méchanceté de leur père ; car il est dit que « les enfants de Coré ne moururent pas » (Nomb. XXVI, 11). Ils étaient comme des tisons arrachés du feu ; et Dieu, dans sa grâce magnifique, daigne les employer dans son service pour chanter ses louanges. Samuel, le premier prophète d'Israël (Actes III, 24), était de cette famille, et son petit-fils, Héman (l'auteur, à ce qu'il paraît, du Ps. LXXXVIII), fut un des trois conducteurs du service du chant sous le roi David (comparez 1 Chron. VI, 33-38 ; XXV, 4-6 ; XV, 16-19).

Quel encouragement pour nous de voir comme Dieu prend ceux qui n'ont aucun droit à sa miséricorde, pour les approcher de Lui, et leur faire jouir de la clarté de sa face dans la gloire de sa grâce. Dieu est celui qui justifie, — qui peut condamner ?

Ps. XLII, XLIII.

Nous avons vu que le Ps. XXXII place devant nous la première grande instruction pour une âme qui a besoin de la justification. Les deux que nous allons considérer nous présentent les circonstances dans lesquelles une âme fidèle se trouve après avoir confessé le nom de son Sauveur. On trouve que le monde est hostile, et que le chemin de la foi est souvent bien

pénible; et, à cause du rude chemin, l'âme s'abat. Que de peine le Seigneur Jésus a prise auprès de ses chers disciples pour les avertir et les fortifier d'avance pour le jour de l'épreuve, car elle ne manquera pas d'arriver tôt ou tard. Au commencement du chap. LI du prophète Esaïe, on voit les mêmes soins qui prévoient les mauvais jours, et fournissent à l'âme ce qu'il lui faut pour qu'elle tienne bon. Dans ce passage les mots: « Ecoutez-moi » sont répétés trois fois : aux versets 1, 4 et 7. — D'abord : « Ecoutez-moi, vous qui suivez la justice et qui *cherchez* l'Éternel, » c'est-à-dire qu'ils ne l'ont pas encore trouvé. — Ensuite : « Ecoutez-moi, mon peuple... ma justice est près, mon salut a paru, » vous n'avez pas à chercher bien longtemps avant de le trouver. — Enfin : « Ecoutez-moi, vous qui savez ce que c'est que la justice, peuple dans le cœur duquel est ma loi; ne craignez pas l'opprobre des hommes, et ne soyez point honteux de leurs reproches. » Quand on confesse le nom du Seigneur, on rencontrera toujours d'une manière ou d'une autre l'opprobre des hommes. Mais il y a en même temps la bonne parole de Dieu pour nous encourager et nous soutenir, et c'est ce que nous voyons dans ces Psaumes: Dieu, le Dieu vivant est l'unique ressource de l'âme abattue. « Comme brâme le cerf après le courant des eaux, ainsi mon âme soupire ardemment après toi, ô Dieu! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu Fort et Vivant. Oh! quand entrerais-je et me présenterais-je devant la face de Dieu? »

Evidemment, pour pouvoir soupire ainsi après le Dieu Vivant, il faut qu'on soit en règle avec lui au sujet de ses péchés, et qu'on ait fait l'expérience de Dieu

comme Sauveur et non pas comme juge. Quand Dieu est notre ami, et que nous le connaissons, nous sommes bien aise de nous abriter auprès de Lui. Ainsi, dans la formule trois fois répétée (vers. 5, 11, et vers. 5 du XLIII) : « Mon âme, pourquoi t'abats-tu et pourquoi frémis-tu au dedans de moi ? Attends-toi à Dieu, car je le célébrerai encore. » Et il est ajouté, la première fois, « Sa face est la délivrance, ou le salut, » et ensuite, les deux autres fois, « Il est le salut de *ma face*. » L'essentiel est de savoir qu'il ne retire pas sa face de dessus le juste (Job XXXVI, 7 ; Ps. XXXIV, 15) ; et quand le regard du croyant est dirigé sur Dieu, sa face brille du reflet de la gloire de Dieu, ainsi que la face de Moïse quand il était sur la montagne : « Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit » (2 Cor. III, 18).

Il est très important pour le jeune chrétien, quand il rencontre des difficultés dans la marche, de comprendre cette vérité et de la mettre en pratique, savoir que, quant à Dieu, il faut regarder en arrière, — quant à soi-même il faut regarder en avant. Tant de fois Dieu rappelle à son peuple d'Israël la délivrance merveilleuse qu'il leur avait accordée, en les tirant hors du pays d'Égypte ; et il en est ainsi pour nous. Dieu nous a sauvés quand nous étions de méchants rebelles contre lui, et dignes de tout autre chose que la grâce ; mais Il nous a fait grâce ; et s'il n'a pas épargné son propre fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? (Rom. VIII, 32.)

Pour nous assurer en Dieu, et pour comprendre son amour, il nous faut regarder en arrière à la croix de Christ. Mais quant à nous-mêmes, à notre position dans le monde, il faut regarder en avant à tout ce que Dieu a préparé pour nous dans les richesses de la grâce, et où Christ est entré déjà comme notre précurseur pour nous préparer une place : « Cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu » (Col. III, 1).

En accord avec ce principe, on trouve au Ps. XLII, verset 6, le souvenir de tout ce que Dieu a été pour l'âme ; et au Ps. XLIII, verset 3, l'espérance du cœur, le but du voyage — la montagne de sa sainteté et ses tabernacles.

Au verset 6 du Ps. XLII, il y a trois choses qui occupent les pensées : « Mon Dieu ! mon âme est abattue en moi-même ; c'est pourquoi je me souviendrai de toi depuis la région du Jourdain et des Hermoniens et de la montagne de Mitsar. »

La traversée merveilleuse du Jourdain est l'entrée au pays de la bénédiction. Dieu faisait passer son peuple, arrêtant le fleuve du jugement dont toutes les vagues et les flots ont passé sur Christ. Ensuite nous trouvons le souvenir des deux montagnes, dont Hermon était la plus grande dans le pays, et Mitsar, qui veut dire « petit. » De sorte que ce sont les œuvres de Dieu, les grandes et les petites, qui occupent les pensées. Les Hermoniens ont de grandes choses à raconter, mais ceux qui habitent à Mitsar, la petite montagne, peuvent également parler des merveilles du Dieu Fort et Vivant. Il pouvait arrêter le soleil dans sa marche, afin que son peuple fût vengé de ses ennemis ; il

pouvait également faire ployer toute une armée d'envahisseurs du pays d'Israël par le moyen de 300 lampes cachées dans des cruches de terre. Il pouvait soutenir son prophète sans qu'il mangeât ou bût pendant quarante jours ; ou bien lui envoyer des corbeaux pour lui apporter de la viande et du pain le matin et le soir.

Mais c'est dans la région du Jourdain qu'on fait la connaissance de toute la bonté et de la grâce de Dieu, — Jourdain qui regorge par-dessus tous ses bords, durant tout le temps de la moisson, — mais qui pourtant a dû s'arrêter dans un monceau d'eau devant l'arche de l'alliance, afin que les rachetés de l'Éternel entrasent dans le pays promis.

C'est Christ qui nous a préparé ce chemin, qui a porté lui-même le jugement ; il est l'arche qui a arrêté pour nous le fleuve impétueux du jugement, afin que nous en soyons à l'abri pour toute l'éternité ; c'est lui qui a fait alors cette expérience amère dont nous ne saisissons que bien faiblement les profondeurs : « Un abîme appelle un autre abîme au bruit de tes torrents ; toutes tes vagues et les flots ont passé sur moi » (XLII, 7). Et nous pouvons dire : « Je viendrai à l'autel de Dieu, vers le Dieu Fort de l'allégresse de ma joie ; et je te célébrerai sur la harpe, ô Dieu ! mon Dieu ! » (XLIII, 4.)

Certainement Il enverra de jour sa gratuité, et de nuit son cantique sera avec nous. Qu'il en soit ainsi de nous tous, jeunes et vieux, pour l'amour de son nom, jusqu'à ce que Jésus vienne nous chercher.



Le voleur mourant.

Pendant une terrible épidémie de choléra arrivée, il y a plusieurs années en Irlande, un serviteur de Christ, qui avait passé une journée à porter les consolations de l'évangile à plusieurs malades et mourants, s'était retiré de bonne heure, fatigué et exténué, et s'était mis au lit, espérant de jouir pendant quelques heures d'un repos dont il avait un si grand besoin. Mais il ne pouvait pas parvenir à s'endormir. Les scènes dont il avait été témoin pendant la journée, la physionomie des mourants, torturés par les souffrances de l'agonie, ou tombés dans un état d'affaissement et de torpeur pareille à la mort, semblaient encore devant lui, et l'excitement fiévreux que produisaient ces souvenirs bannissait le sommeil de ses paupières. « Oh ! pensait-il, que ces hommes étaient sages, qui comprirent qu'ils devaient penser à leur fin ; » et il tressaillit à la pensée du contraste terrible qui s'était présenté à lui dans la position de plusieurs. La cloche frappa minuit, et il venait justement de s'endormir quand il fut réveillé par un coup frappé à la porte de la maison. Il entendit ensuite qu'on l'ouvrait, et au bout de quelques minutes son domestique entra dans sa chambre.

— Monsieur, il y a un homme en bas qui dit qu'il faut qu'il vous parle.

— Demandez-lui son nom et ce qu'il me veut.

— Il dit, monsieur, qu'il doit parler à vous-même.

Monsieur T. se leva, s'habilla à la hâte, et prenant la chandelle qu'avait laissée son domestique, il descendit au vestibule, où l'homme l'attendait.

Monsieur T. s'approcha de lui. Sa physionomie, qu'il

cherchait à cacher, était effrayante; une sombre et épaisse moustache cachait sa lèvre supérieure, sa barbe était longue et négligée, ses yeux étaient enfoncés et leur expression — celle de quelqu'un familier depuis longtemps avec le crime et ses affreuses conséquences.

— Que me voulez-vous? demanda M^r T.

— Il faut que vous veniez vers un mourant qui désire vous parler:

— Quelle maladie a-t-il?

— Le choléra.

Monsieur T. hésita, et dit enfin : — Je ne peux pas aller avec vous; vous ne me dites pas même votre nom, ni l'endroit où vous voudriez me conduire. Je n'ose vous confier ma vie.

— Vous n'avez rien à craindre, dit l'étranger, quel avantage aurais-je à vous ôter la vie? Venez avec moi, ne prenez point d'argent; et, sur mon honneur, vous êtes en sûreté.

M^r T. jeta un nouveau regard sur cet homme, et le mot « honneur » joint à l'apparence de celui qui le prononçait, le fit sourire. — Asseyez-vous, dit-il, j'irai avec vous. Il regagna sa chambre, se recommanda aux soins de son Père céleste, et lui demanda sa bénédiction sur la visite qu'il allait faire à cet homme mourant; alors il se sentit tellement rassuré et fortifié qu'il lui semblait avoir perdu toute crainte d'accompagner son guide à l'air féroce. Il suivit cet homme dans plusieurs rues d'une grande et populeuse ville; il lui semblait qu'ils la traversaient dans toute son étendue, tellement le chemin lui parut long. Les guets avaient crié : « Une heure, » et ils marchaient encore.

A la fin ils arrivèrent dans une rue longue et étroite, avec des maisons d'un aspect misérable ; c'était un quartier bien connu pour sa pauvreté et le vice de ses habitants. Ici le guide s'arrêta, et sortit un couteau de sa poche avec lequel il se mit à gratter le sol en ôtant un peu de terre. M^r T. aurait voulu ne pas aller plus loin avec cet homme, mais comprenant qu'il était maintenant trop tard pour reculer, il reprit courage et suivit avec anxiété les moindres mouvements de son étrange conducteur. Au bout de quelques instants on découvrit une petite trappe qui donnait accès à un souterrain d'une profondeur considérable, et où l'obscurité était complète.

— Ne craignez rien, monsieur, dit l'homme tout en descendant par le moyen d'une corde assujettie intérieurement. Monsieur T. sentit dans ce moment le danger de sa situation. Il aurait voulu fuir, mais il savait que cet homme l'aurait bientôt atteint ; puis, dans l'obscurité de la nuit, il aurait à peine pu retrouver son chemin. En conséquence il se décida à attendre l'issue de cet étrange événement ; et, se recommandant de nouveau à la protection du Seigneur, il attendit à l'entrée de cette fosse. Bientôt il vit poindre une lumière à l'intérieur, c'était l'homme qui revenait avec une échelle qu'il plaça vers l'ouverture, puis montant quelques échelons, il engagea M^r T. à descendre, en lui assurant de nouveau que rien de fâcheux ne lui arriverait. Le serviteur de Dieu descendit donc dans cette sombre fosse, qui lui rappela celle du prophète Daniel ; car au fond il vit étendus à terre un certain nombre d'hommes à l'air sauvage et féroce, qui le regardaient descendre en dirigeant sur lui leurs regards farouches

et peu rassurants. Cette vue le glaça d'effroi. — Que suis-je venu faire dans ces lieux? pensa-t-il; le salut, qui est pour tous, descendrait-il jamais ici?

Le souterrain était grand; la lumière que l'homme tenait éclairait à peine la place où ils étaient, et laissait l'autre extrémité dans la plus profonde obscurité. L'homme conduisit alors le visiteur à l'extrémité; là, dans un coin, étendu sur de la paille, était un pauvre malheureux atteint du choléra, et aux prises avec la mort. En le voyant, on avait comme un tableau de la nature humaine quand elle est arrivée au dernier degré du vice et de la dégradation. Il tremblait de tous ses membres; ses yeux enfoncés et ternes, sa figure cadavérique et son menton couvert déjà de cette affreuse couleur noire particulière à cette terrible maladie, disaient assez qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. Mr T. frissonna en le voyant; il était habitué à voir des malades de toutes sortes, mais il n'en avait jamais vus qui fussent dans un état pareil à celui-ci.

— Avez-vous désiré me voir? demanda-t-il au mourant.

— Je l'ai désiré, répondit-il d'une voix encore claire et distincte.

— Pourquoi désirez-vous me voir?

— Parce que, dit l'homme, il y a peu de temps, comme j'étais près de l'endroit où vous prêchez, je m'approchais et je vous entendis lire des choses que je désire entendre de nouveau : j'ai besoin de les entendre encore avant de mourir. Oh! ces paroles n'ont jamais quitté mon esprit, nuit et jour elles résonnaient à mes oreilles. Je pensais que je pourrais me cacher aux yeux de Dieu, mais l'obscurité ne nous soustrait

pas à son œil pénétrant; Il m'a trouvé, et Il a appesanti sa main sur moi, et bientôt je paraîtrai devant Lui couvert de mes crimes. Et ne vous ai-je pas entendu dire, monsieur, que Dieu voulait maudire les méchants, et qu'il leur dirait : Allez loin de moi, vous hommes de sang? O! Dieu, j'ai péché contre toi; tu es juste, et il ne peut pas y avoir d'espoir pour un misérable tel que moi!

Le malheureux était déjà dans les convulsions de l'agonie, et il fixait ardemment ses regards sur son visiteur, attendant avec anxiété que celui-ci lui lût de nouveau cette portion des Écritures qui l'avait, une première fois, convaincu de ses péchés. — Dites-moi quelque verset qui me la remette en mémoire, dit le pasteur.

— Oh! répliqua le mourant, elle dit que Dieu connaît quand je me couche et quand je me lève; et qu'Il comprend mes pensées; qu'Il m'environne quand je marche et quand je m'assieds, et qu'Il a une parfaite connaissance de toutes mes voies, et qu'il n'y a pas une parole dans ma bouche qu'Il ne la connaisse avant même que je la prononce; que si je pouvais monter dans le ciel, il serait là; et que si je descendais en bas dans l'enfer, il serait là aussi. Le visiteur sut alors que c'était le 139^{me} Psaume qui avait produit la conviction du péché dans le cœur de ce pauvre pécheur; il pria Dieu que ce fût l'œuvre de son Saint-Esprit; puis, sortant sa Bible, il lut ce Psaume au pauvre mourant. — Oh! c'est cela, c'est cela, dit-il à voix basse; je remercie Dieu de ce que j'ai pu l'entendre de nouveau. Alors Monsieur T. ajouta : « Le sang du Seigneur Jésus Christ nous purifie de tout péché.

C'est une parole certaine et digne d'être entièrement reçue que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. »

— Pour sauver les pécheurs ! répliqua le malheureux, oh ! mais pas des pécheurs comme je l'ai été ?

— Oui, des pécheurs comme vous, répondit le visiteur, et voici ce que Dieu dit : Venez maintenant, et débattons nos droits ; quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront comme de la laine.

— Quoi ? quoi ? dit l'homme vivement, que dois-je faire pour être sauvé ?

— Croyez au Seigneur Jésus, et vous serez sauvé. Vos péchés passés ne vous condamneront pas ; Christ est capable de sauver jusqu'au bout tous ceux qui viennent à Dieu par Lui.

L'homme étendit ses mains et éleva ses yeux comme en demandant grâce : O Dieu ! sois miséricordieux pour moi, pauvre pécheur ! dit-il faiblement, et dans cette attitude son âme s'envola. Alors Mr T., regardant autour de lui, pensa que la lumière de l'Évangile qui venait de luire dans le cœur de ce criminel pourrait illuminer même ce repaire d'obscurité et d'horreur. Les autres hommes s'étaient tenus à distance avec le sentiment que quelque chose de mystérieux pour eux et de solennel allait se passer entre cette âme mourante et son Dieu, dans ce moment suprême ; et, avant de se retirer, le serviteur de Dieu se sentit pressé de leur annoncer Christ. Il s'avança vers eux, et leur parla du terrible jugement que Dieu a prononcé sur le péché ; les invitant aussi à venir à Jésus pour

obtenir de Lui un plein et libre pardon pour tous leurs péchés. « Le choléra, leur dit-il, balaie la ville d'un bout à l'autre, et comme votre camarade, chacun de vous peut être appelé à comparaître devant Dieu. Est-ce avec sa grâce, ou est-ce avec son juste jugement que vous aurez affaire ? C'est peut-être la dernière fois que je vous parle, car je suis un homme mortel s'adressant à des mortels. Oh ! laissez pénétrer dans vos cœurs l'amour de Christ, l'amour de Celui qui a versé son sang sur la croix pour sauver de pauvres pécheurs, écoutez cet amour qui vous parle et vous supplie de quitter cette caverne de corruption, type de cet enfer vers lequel vous courez infailliblement, si vous demeurez dans votre état. »

— C'est vrai, dit l'homme qui avait conduit Mr T., c'est le crime qui nous a amenés ici. Nous sommes une bande de voleurs, et maintenant nos vies sont entre vos mains ; mais je compte que vous ne nous trahirez pas. Nous ne pourrions point avoir d'ouvrage maintenant, car personne ne voudrait se fier à nous.

— Allez plutôt à Christ, dit le ministre, hâtez-vous, allez à lui maintenant, croyez en lui et vous éprouverez qu'il suffit à tout, qu'il répond à tous les besoins. Maintenant adieu ! Peut-être ne nous reverrons-nous jamais dans ce monde, mais le temps viendra où il nous faudra tous paraître devant Dieu, afin que chacun soit jugé selon ses œuvres, et qu'il reçoive selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal ; oh ! puissé-je alors être témoin que ce message de miséricorde a été béni pour toutes vos âmes !

L'homme reconduisit Mr T. jusqu'au bout de la som-

bre et étroite ruelle, et le mit sur le chemin de son domicile. Alors ils se séparèrent.

Rentré chez lui, M^r T. rendit grâce à Dieu de ce que l'Évangile du salut avait pu être annoncé à ce pauvre pécheur, et de ce que la liberté avait pu être proclamée à ce misérable captif de Satan. Oh ! se dit-il, n'est-ce pas là un tison arraché du feu ?

Ce que vous venez de lire, chers amis, n'est pas une fiction, c'est la vérité, quelque étrange qu'elle paraisse. Combien cela nous montre la puissance et l'efficacité de la Parole de Dieu, quand elle est appliquée à la conscience et au cœur par le Saint-Esprit. « Car la Parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moëlles, et jugeant des pensées et des intentions du cœur » (Héb. IV, 12). Comme à la femme samaritaine, il fut dit à ce voleur *tout ce qu'il avait fait*. Il avait erré près de ce lieu de réunion, par hasard pensait-il ; mais était-ce vraiment un hasard ? Non, car au contraire, nous pouvons espérer que ce pauvre malheureux était un de ces rares témoins d'une grâce qui n'a aucune limite et qui agit même à la dernière heure, de sorte que personne ne peut la refuser. Une flèche de conviction fut plantée dans son cœur, et elle y resta jusqu'à ce qu'un messager lui fût envoyé de la part de Dieu pour parler de paix à son âme, et appliquer le baume de l'Évangile à sa conscience atteinte ; et Celui qui tient tous les cœurs en sa main disposa tellement les cœurs de ces criminels, qu'ils répondirent au désir du malheureux mourant, en faisant chercher le serviteur de Dieu qu'il désirait voir, quoique cela les expo-

sât au danger d'être découverts, et mit, comme ils le disaient, leurs vies entre les mains de l'étranger.

Cher lecteur, si vous n'avez pas encore obtenu votre pardon par le précieux sang de Christ, vous en avez autant besoin que ce misérable voleur. « Oh ! profitez du salut pendant qu'il est dit : « Aujourd'hui. » — « Celui qui vient à moi, » dit Jésus, « je ne le mettrai point dehors. »



La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 40).

— Je ne m'imaginai pas du tout que cela te fit de la peine, ni Cor non plus ; mais prends courage et laisse-moi te montrer comment on tord la corde, et tu seras très utile ; ces cordes se vendent cher, on les paie même plusieurs francs, Pierre, et voilà bientôt la saison de recouvrir les toits de chaume. Tu gagneras beaucoup d'argent, et maman sera joliment contente.

Peu à peu, Pierre se calma, il ôta ses mains de dessus sa figure et se tourna vers moi pour voir la corde, et lorsque Cor arriva avec les joncs, il s'anima tout-à-fait en tâchant de les tordre. Alors nous fîmes un petit complot à nous trois. Il fut convenu que maman ne saurait rien de l'affaire des cordes pour le moment ; Pierre travaillerait à une petite distance de la cabane, et maman était toujours trop affairée pour faire attention à lui ; Cor emporterait chaque paquet à mesure qu'il serait achevé, et le cacherait sous une vieille bar-

que couchée sur la grève la quille en l'air; puis quand les cordes seraient vendues, Pierre apporterait l'argent à maman qui aurait ainsi une agréable surprise.

— J'ai déjà coupé une quantité de joncs, dit Corgaïment, et je t'en fournirai, quelque vite que tu avances en besogne.

Je fus bien heureuse ce soir-là; mais pourtant Cor et moi, nous avions du regret de ne pas avoir témoigné plus de bonté au pauvre Pierre. Quand je me couchai dans mon lit, je me demandai si le Seigneur Jésus savait tout ce qui s'était passé, et si Lui aussi était content que le pauvre Pierre eût trouvé quelque chose à faire.

CHAPITRE VI.

Un dimanche de la petite Gwen.

Le mois d'août était venu, les jours devenaient plus courts, et en pensant aux sombres soirs d'automne, je me demandais quel moment plus convenable on pourrait trouver pour les leçons de lecture chez madame Loyd; car, plus j'avais, plus j'avais le désir d'avancer encore. Aussi, un soir je demandai à ma bonne maîtresse si elle me permettait de venir le dimanche matin.

— Tu peux venir, mon enfant, me répondit-elle en souriant, — mais il est probable que tu ne me trouveras pas.

— Où allez-vous donc le dimanche matin, madame Loyd? lui demandai-je.

— Je vais à la chapelle, Gwen.

— Ah ! dis-je étonnée , je ne savais pas que vous eussiez des habits de dimanche — et je regardai vers le grand chapeau en soie noire qui était toujours accroché derrière la porte.

— Des habits de dimanche , chère enfant ! je n'en ai pas. Je porte ce chapeau depuis bientôt dix ans.

— Il est encore très beau , répondis-je , mais je ne pensais pas qu'il pût servir pour la chapelle.

— Et pourquoi pas ? On voit bien que tu n'as jamais été à la chapelle , puisque tu as de pareilles idées.

— Oh ! si , j'y suis allée une fois , c'est-à-dire , pas tout-à-fait dans l'intérieur , vous savez ; j'étais cachée près de la porte , et je voyais entrer les dames. Elles avaient des robes de soie et des rubans, et des plumes, et des voiles blancs ; mais je n'ai pas vu un seul chapeau noir comme le vôtre.

— Quelle était cette chapelle , Gwen ?

— La chapelle neuve, dans la ville.

— Dans la ville ! alors je comprends ; elle est bâtie tout exprès pour les étrangers, Gwen, et on prie et on chante en français , de sorte que nous autres pauvres gens nous n'y allons pas, parce que naturellement nous aimons mieux notre propre langue ; moi je vais toujours à la chapelle ou à la réunion tout près d'ici , où l'on parle anglais ; et si tu viens avec moi, tu verras plus d'un chapeau noir comme le mien. Veux-tu venir avec moi dimanche prochain ?

— Qu'est-ce qu'on fait à la réunion ? demandai-je avant de répondre.

Madame Loyd me jeta un regard affligé, que je ne

compris pas. Maintenant je pense que c'était parce qu'elle me trouvait si ignorante. — Ma chère enfant, dit-elle, nous allons à la réunion pour prier Dieu ensemble, et chanter ses louanges ; et pour entendre lire et expliquer sa Sainte Parole.

— Si c'est pour prier Dieu, lui répliquai-je, j'aimerais à y aller, parce que je ne suis pas bien sûre si je sais prier. Vous savez que jamais personne ne me l'a montré, et la bonne dame m'a dit que je devais prier.

Il fut donc convenu que le dimanche suivant je viendrais de bonne heure, pour aller avec madame Loyd, et pour la première fois de ma vie, à la réunion.

Le temps me parut très long jusqu'au dimanche. J'avais grande envie d'aller à la réunion, et pendant toute la nuit de samedi, je restai sans dormir, occupée de mes pensées. *(A suivre, D. v.)*



Réponse enfantine.

Deux petits garçons avaient été au culte, un dimanche matin. De retour à la maison, l'aîné dit au cadet : « Assieds-toi là, et je me mettrai à côté de toi. » Alors il prit du pain, et en donna à son frère en lui disant de le manger.

— Pourquoi dois-je manger ce pain ? demanda le plus jeune.

— Oh ! répondit l'autre, c'est parce que le bon Sauveur Jésus est mort.





Les cailloux.

La plupart d'entre vous, chers amis, ne demeurent pas au bord de la mer, de sorte que tous vous ne pouvez constater le phénomène singulier qui se passe deux fois durant les vingt-quatre heures de la journée. Ceux d'entre vous qui ne l'ont pas vu de leurs propres yeux, en ont sans doute entendu parler à l'école, ou en ont lu quelque chose dans leur cours de géographie. Ce phénomène curieux, qu'on appelle *marée*, est dû à l'attraction qu'exercent sur la grande surface des eaux de la vaste mer le soleil et la lune ; il y a deux marées, l'une qui fait monter les eaux, l'autre qui leur fait reprendre leur place ; la mer monte ainsi en quelques heures de plusieurs pieds au-dessus de son niveau ordinaire, puis elle redescend.

Pendant la marée basse, un jeune garçon était allé se promener au bord de la mer, dans un endroit accidenté de rochers à pic qui se trouvaient à peu de distance du bord des profondes eaux. Notre jeune homme, tête baissée, poursuivait sa promenade, en s'amusant à ramasser sur la plage une abondante provision de jolis cailloux ; bientôt il s'engage dans un endroit où les rochers ne formaient qu'un long mur sans issue ; et, sans réflexion, il s'avance, portant à la main son trésor bien serré dans son mouchoir. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, au bout de quelques minutes, il s'aperçut que les eaux envahissaient la place que ses pieds venaient de fouler. Quelle pensée occupait son esprit dans ce moment si critique ? — Sans doute, celle de trouver une issue libératrice, afin de sortir au plus tôt du lieu où il se trouvait prisonnier. De son côté aucune ressource, rien que la mer aux eaux profondes tout autour de lui, et derrière lui les rochers escarpés et inaccessibles. Tout cela, semble-t-il, dut plonger ce jeune garçon dans une angoisse terrible.

Chers jeunes amis, vous êtes semblables à ce dernier ; comme lui, vous vous promenez dans un monde qui n'est qu'une figure qui passe. Ecoutez ce que la parole de Dieu dit : « L'homme se *promène* parmi ce qui » n'a que l'apparence, il *amasse* des biens et ne sait » qui les recueillera. » C'est exactement comme le jeune homme, il se *promène* et *amasse* : où et quoi ? au bord de la mer ce que, dans peu d'heures, la vague va couvrir. — Que sais-je ? Quelque beau vêtement, quelque objet qui charme les yeux et satisfait le cœur naturel ; en un mot, des objets comme les cailloux du petit garçon qui procurent un peu de bonheur,

en apparence, pendant qu'on les possède. Chers amis, pensez-y ! Que fit le jeune homme ? Il chercha un moyen de salut ; et quelle ne fut pas sa joie dans ce moment suprême lorsque, levant les yeux en haut après les avoir promenés en vain sur les eaux et les rochers, il vit un homme, une corde à la main, prêt à le hisser au sommet du grand mur. Les cailloux avaient coûté cher ! aussi, son mouchoir au bras, il saisit la corde ; mais soudain il poussa un cri aigu à l'adresse de celui qui le faisait monter avec sa charge, cri arraché par la douleur ; car vu le poids de son corps et surtout celui des cailloux, la corde lui serrait affreusement le corps. Alors le sauveur généreux lui dit : « Lâchez le mouchoir ; » le mouchoir et tout son contenu sans doute. Après un instant d'hésitation, il le lâcha, et il entendit aussitôt résonner son trésor dans l'eau qui l'engloutit. Quant à lui-même, il tomba bientôt dans les bras de celui qui avait pensé à lui, il était sauvé, et cela sans aucun autre effort que ceux seuls du sauveur.

Chers amis, comme le jeune homme, vous avez besoin d'un salut ! Préférez-vous les cailloux de ce monde ? De votre côté, il n'y a aucune ressource, mais levez les yeux au ciel, et voyez Jésus, le Sauveur toujours vivant. Il est puissant pour sauver ; aujourd'hui encore il vous tend la corde, oh ! empressez-vous de la saisir ; Lui se chargera de vous faire monter, Lui seul, remarquez-le bien, de l'abîme de la perdition et de la misère jusque sur le terrain de Dieu lui-même, et dans le ciel où il est maintenant assis. — Vous voudriez peut-être, comme le jeune garçon, prendre quelque chose avec vous, n'importe quoi ? mais vous ne pourriez prendre que ce que vous avez ramassé dans ce

monde, comme l'enfant au bord de la mer. Non ! non ! tout cela est trop lourd pour monter ; essayez de monter, il faudra nécessairement lâcher tout cela, il faut que ce qui est de la terre y retourne, et même qu'on ne le revoie plus, comme le mouchoir plein de cailloux qui tombe au fond de l'eau. Puis une fois que vous saurez ce que c'est que d'être enrichi par ce même Sauveur, les misérables cailloux qui vous avaient procuré tant de plaisir pour un peu de temps seront estimés comme du fumier, en comparaison de Christ qui donne les biens éternels et permanents. — Une fois délivré, le jeune homme put reprendre, heureux et joyeux, le chemin de la maison en compagnie de son ami, déchargé de son fardeau. Délivré du fardeau des péchés, celui que Jésus a sauvé peut, avec le même Sauveur, cheminer avec bonheur vers la maison du père ; et, au lieu des plaisirs passagers de ce pauvre monde, il peut goûter par anticipation le parfait repos, le véritable bonheur que le Seigneur Jésus procure aux siens pendant leur court voyage ici-bas, en attendant que, bientôt, ils soient avec Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, et qui reviendra les prendre, afin que là où il est, ils y soient aussi avec Lui. Oh ! quel bonheur d'être avec Lui, de le contempler et de lui être rendu semblable. Sa face est un rassasiement de joie, et il y a des plaisirs à sa droite pour jamais !

Cher lecteur, que Jésus, et *Jésus seul*, soit l'heureuse portion de votre cœur, déjà ici-bas. « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » — Lâchez les cailloux et saisissez la corde. Allez au Sauveur, jetez-vous dans ses bras tel que vous êtes, et vous serez heureux avec Lui. « Ma grâce

te suffit, » dit Jésus ; « ma force s'accomplit dans ton infirmité. »



Les Psaumes.

IV

Les Psaumes dits « Maskil. »

Ps. XLIV, XLV.

Il reste encore deux Psaumes des fils de Coré dans le 2^me livre, qui font suite à ceux que nous avons examinés dans le dernier numéro de la Bonne Nouvelle. Ce sont le XLIV et le XLV. Et, bien que le sujet de l'un et de l'autre soit les expériences et les espérances des enfants d'Israël, le peuple choisi et béni de Dieu, nous y trouvons pourtant une instruction profondément pratique pour nous tous, jeunes et vieux. Que l'Esprit de notre Dieu nous y rende attentifs !

Le Psaume XLIV traite d'un temps où Israël reculait devant l'adversaire ; la puissante main de leur Dieu ne se manifestait pas en leur faveur comme aux jours de Josué, alors que Dieu déposait leurs ennemis, les chassant de devant l'armée victorieuse de son peuple racheté ; dans ce temps-là Israël revenait ordinairement du combat sans perdre un seul homme, quoique leurs ennemis tombassent par milliers ; — mais, à l'époque où fut écrit le Psaume dont nous parlons, tout était changé, et c'était à Israël de dire : « nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie. »

Vous vous rappelez que dans l'histoire des enfants

d'Israël, particulièrement dans le livre des Juges, il en a souvent été ainsi, à cause de leurs péchés. Ils abandonnèrent l'Éternel, et se prosternèrent devant les faux dieux, et puis l'Éternel les livra entre les mains de ceux qui les pillèrent jusqu'à ce qu'ils criassent à Lui pour être délivrés (voyez Juges II, 11-19). Par la bonté et la providence de Dieu, tout cela nous sert d'exemple; car les voies de Dieu avec son peuple d'autrefois sont les mêmes que ses voies avec nous aujourd'hui. Le cœur humain n'est pas changé, et les pensées de Dieu sont éternellement les mêmes.

Le Psaume XLIV se divise en deux parties, et comme on le voit souvent dans les psaumes (ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer), c'est le petit mot « Sélah » qui marque cette division à la fin du vers. 8. Dans la première partie on a le souvenir de la bonté de Dieu dans le passé; la seconde est l'exposé de la position présente, et le Psaume se termine avec la supplication adressée à Dieu pour qu'il agisse en faveur de son peuple affligé.

Or, il y a deux manières de marcher, — par la vue — et par la foi; et, selon que l'on marche d'une manière ou de l'autre, le souvenir des œuvres de Dieu en délivrance produit deux effets différents sur l'âme. — Quand on marche par la vue, c'est-à-dire en se dirigeant d'après les circonstances où l'on se trouve, le souvenir de la bonté de Dieu plonge l'âme dans le désespoir, parce qu'on s'occupe du contraste entre ce qui a été et ce qui est; et si l'on ne voit pas les mêmes effets de son bras puissant, on se dit que Dieu ne nous aime plus, qu'il nous a abandonnés, et ainsi de suite. On pense à ses propres misères et on ne trouve

pas de soulagement. — Quand, au contraire, on marche par la foi, on raisonne ainsi : si Dieu a délivré le peuple dans le temps, ce n'était pas à cause de leur dignité ou de leurs mérites, mais à cause de son grand nom, et pourquoi ne ferait-il pas la même chose aujourd'hui ? Quand on n'a rien à Lui présenter, ni dans l'un ni dans l'autre cas, on trouve que c'est avec le même titre qu'on vient réclamer son puissant secours, et ce titre, c'est notre *besoin*, notre *détresse*. Le besoin fait appel à un Dieu qui aime à secourir, la détresse fait appel à un Dieu de bonté qui veut exaucer ; et ainsi l'on prend courage pour s'adresser à Lui, comme cela se voit dans ce Psaume.

On trouve deux exemples remarquables de ce dont nous venons de parler, l'un en Gédéon, l'autre en Néhémie (Juges VI, 9 ; Néh. IX). L'un et l'autre, ils avaient profondément senti les angoisses que leur faisaient éprouver les péchés du peuple d'Israël. Gédéon ne connaissait pas encore Dieu d'une manière personnelle, et il en tire trop promptement la conclusion que Dieu ne pouvait pas être au milieu d'un peuple, qui avait à souffrir de telles choses, et le souvenir de la bonté de l'Éternel dans le passé ne faisait que le fortifier dans cette conclusion ; mais il dut bientôt apprendre, de la manière la plus pratique, que le Dieu d'Israël n'avait nullement changé, et qu'il pouvait délivrer son peuple qui se confiait en Lui, en se servant des moyens les plus insignifiants en apparence. Dieu restait toujours fidèle, et il aimait Israël malgré toute la dureté de leur cœur (Deut. VII, 8) ; mais le peuple avait péché, et Dieu était obligé de le châtier.

Néhémie fait contraste avec Gédéon. Il avait déjà

appris à connaître Dieu, à l'école de l'épreuve et de l'affliction; et dans un moment de crise, en face d'un nouveau mal qui était venu au jour au milieu de l'assemblée, les Lévites, sous la conduite de Néhémie, se fortifièrent en se rappelant toute la bonté et la fidélité qui avaient caractérisé les voies de Dieu envers les enfants d'Israël dès le commencement de leur histoire, sans que le peuple eût rien fait pour mériter tant de faveurs; bien loin de là, ils n'avaient fait que contrister son Esprit.

Le chemin qui nous conduit vers Dieu et vers la gloire céleste est à travers un rude désert, où nous avons à passer par bien des endroits pénibles, et où nous avons à recevoir des leçons souvent très humiliantes; mais c'est une précieuse chose quand l'âme peut dire à Dieu qui connaît les *secrets* du cœur: « Je n'ai pas oublié Dieu, et je n'ai pas étendu mes mains vers un Dieu étranger » (vers. 20, 21). Se confier en Dieu, malgré tout, est le secret du vrai bonheur; et, quoique le Seigneur semble tarder, il faut l'attendre avec patience et constance. « Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas » (Habacuc II, 3; Hébr. X).

Mais il est encore un autre secret du bonheur que l'Esprit de Dieu nous révèle au Psaume XLV, c'est de nous occuper de la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ; comme Il nous dit en Jean XVI, 33: « Dans le monde vous avez de la tribulation; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde. » Le Psaume XLV traite de la gloire de Jésus, et il est la véritable réponse à la prière du Ps. XLIV. Dans le XLIV, tout était détresse et misère; ici tout est gloire et victoire (voyez vers. 3, 4, 5). La lamentation a duré pendant la nuit,

mais la joie et le chant de triomphe sont venus avec le jour ; et l'âme peut dire alors : « Psalmodiez à l'Éternel, vous ses bien-aimés, et célébrez la mémoire de sa sainteté ; car il n'y a qu'un moment en sa colère, mais il y a tout une vie en sa faveur » (Ps. XXX, 4, 5) ; et celle « vie » est *éternelle*, selon l'expression du Ps. XLV, vers. 6 : « Ton trône, ô Dieu ! est pour toujours et à perpétuité. » Il n'est donc pas étonnant qu'au commencement l'auteur dise : « Mon cœur médite un excellent discours. »

Nous savons que le « Roi » dont il s'agit est notre Seigneur Jésus-Christ ; car les vers. 6 et 7 sont cités et appliqués directement à Lui par le Saint-Esprit dans le 1^{er} chapitre de l'épître aux Hébreux. Quel bonheur quand le cœur peut se réjouir dans sa victoire et dans sa gloire ; car c'est là une source intarissable de joie et de triomphe. Il est plus beau qu'aucun des fils des hommes : la grâce est répandue sur ses lèvres ; c'est pourquoi Dieu l'a béni éternellement (vers. 2). Il nous rend participants de sa victoire ; mais pour la remporter, il a dû s'humilier jusque dans la poussière de la mort ; Il a été défait de visage plus que pas un autre, et de forme plus que pas un des fils des hommes (Ésaïe LII, 14). Tel a été son amour pour nous et son abnégation de Lui-même (comp. Phil. II, 5-11).

Il a pu remporter la victoire, parce qu'il n'y avait pas de péché en Lui, mais, comme il est dit au vers. 7 : « Tu aimes la justice et tu hais la méchanceté ; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons. »

Mais il n'est pas solitaire dans sa gloire. A sa droite est la reine parée d'or d'Ophir. — C'est une prophétie

de la gloire de la nation d'Israël, au jour que le Seigneur Jésus régnera sur la terre. Israël est « l'épouse » dans l'Ancien Testament ; (car le mystère de l'Eglise n'était pas encore révélé comme en Eph. III, 5 ; Col. I, 26 ; Rom. XVI, 25, 26.) Il y a cependant une application pratique et individuelle pour chacun de nous. Car Israël racheté est le type d'une âme pécheresse, sauvée par la grâce et reçue dans la famille de Dieu. L'or, dans la parole de Dieu, est toujours l'emblème des perfections de Dieu, particulièrement de sa justice ; et c'est là la parure glorieuse de celui qui a été lavé dans le sang de l'Agneau. Christ lui-même est notre justice (1 Cor. I, 30), et nous devenons justice de Dieu en Lui (2 Cor. V, 21). Dieu a si complètement effacé le péché en jugement dans la mort de son Fils, qu'Il peut maintenant être parfaitement juste, tout en justifiant ceux qui sont reconnus être impies. Que c'est merveilleux !

Etant ainsi sauvés, justifiés, glorifiés (1 Cor. VI, 11 ; Rom. VIII, 30), l'Esprit nous adresse une exhortation solennelle : « Oublie ton peuple, et la maison de ton père, » ainsi que Dieu l'avait dit à Abram lors de son appel. C'est-à-dire que Dieu veut que le cœur soit entièrement adonné à Christ. Comparez les paroles de Jésus à cet égard : Luc XIV, 25-33 ; ainsi que Prov. XXIII, 26 : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Naturellement c'est une exhortation qui ne s'adresse qu'aux enfants. Il faut être enfant d'abord ; il faut être paré de ce fin or de la justice de Dieu. Mais une fois dans cette position bénie, Dieu ne veut pas que le cœur se détourne de Lui en aucune manière, ni qu'il lui soit donné à moitié.

Et si Jésus a tellement souffert pour nous, est-ce qu'Il n'est pas digne de *toutes* les affections de notre cœur? Son nom sera mémorable dans tous les âges.

Chers enfants, pouvez-vous chanter ce beau cantique nuptial avec les fils de Coré, comme de pauvres pécheurs perdus quant à vous-mêmes, mais sauvés par la grâce? Est-ce que vous possédez déjà cette robe magnifique de justice, la meilleure qui se trouve dans la maison du Père? Dans ce cas vous pouvez entonner le cantique. Sinon, pourquoi tardez-vous? Qu'attendez-vous? Le Seigneur Jésus dit maintenant: « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et moi je vous donnerai du repos. » Encore un peu de temps, et Il viendra Lui-même, et nous verrons le Roi dans sa gloire et dans sa beauté (Esaïe XXXIII, 17).



La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 60).

D'après ce que madame Loyd avait dit, je supposais qu'il importait peu comment je serais habillée; et comme maman dormait encore quand je quittai la maison, je ne demandai pas ma meilleure robe, et je m'en allai comme j'avais l'habitude d'être pour courir dans le sable, c'est-à-dire les pieds nus, et pas très propre.

Il me sembla que madame Loyd me regarda d'un air un peu étonné, quand j'entrai dans sa chambre, mais elle ne dit rien; et comme l'heure sonnait et que

la bonne dame ne pouvait pas marcher vite, nous nous mimés en route sans plus tarder.

Quand nous entrâmes dans la chapelle, il n'y avait pas encore beaucoup de monde ; cependant je me sentais confuse d'avoir des vêtements sales. Madame Loyd prit place sur un banc, où se trouvaient déjà quelques vieilles femmes avec des chapeaux noirs comme le sien, et je m'assis à côté d'elle.

Je commençais à être fatiguée de me tenir tranquille lorsque j'entendis derrière moi un bruit de pas. Je me retournai, et je vis un grand nombre d'enfants bien mis et bien propres, qui s'avançaient vers des bancs le long du mur, et je me demandais qui ils étaient. Peu après un monsieur prit la parole.

Ce fut une étrange matinée pour moi. Il y avait bien des choses que je ne comprenais pas, bien que je fisse de mon mieux pour écouter ; et comme depuis lors je suis allée bien souvent à la réunion, il m'est difficile de me rappeler exactement tout ce que j'éprouvai cette première fois. Je pense que j'avais surtout la conscience que quelqu'un était là que je ne pouvais pas voir, et qui écoutait les prières. Je n'avais pas eu ce sentiment quand je priais seule sur le rivage, et c'était seulement parce que la bonne dame l'avait dit que je croyais que Jésus m'entendait. Maintenant je le comprenais et je le sentais, et je murmurai tout bas : Seigneur Jésus, je suis sûre que tu es ici. On chanta des hymnes, je n'osai pas chanter, mais il me semblait que toutes ces voix ensemble disaient ce qui remplissait mon cœur. Cependant à la fin, comme cela se prolongeait et que je tâchais d'écouter, la fatigue me gagna, mes yeux se fermèrent et je m'endormis, ap-

puyée contre l'épaule de madame Loyd ; et ce ne fut que lorsque tout le monde se leva pour partir que je me réveillai.

Je ne parlai guère à madame Loyd pendant le chemin du retour ; j'avais tant de pensées que j'avais besoin d'être seule, et ce ne fut que le lendemain en venant prendre ma leçon de lecture, que je lui demandai quels étaient ces enfants qui étaient venus ensemble à la chapelle.

— Ce sont les enfants de l'école du dimanche, Gwen ; on les instruit dans la Bible, on leur enseigne des cantiques ; puis leurs moniteurs les conduisent à la réunion.

— Est-ce que tous les enfants peuvent aller à l'école du dimanche ?

— Tu pourrais y aller, si ta mère peut se passer de toi ; ce serait une bonne chose. Aimerais-tu y aller ?

— Certainement que j'aimerais, répondis-je, et je le demanderai à maman aussitôt que je rentrerai à la maison.

Quand la leçon fut terminée, je courus aussi vite que possible pour que maman me donnât aussitôt la permission d'aller à l'école du dimanche, ce dont je ne doutais nullement. Dès que j'arrivai sur le seuil de la porte, et sans m'apercevoir de ce qui se passait, je me précipitai vers maman en criant : O maman, veux-tu me laisser aller à l'école du dimanche, et me permets-tu de mettre ma robe rose ?

— L'école du dimanche, ah ! vraiment ! répondit ma mère en colère, ne m'en parle pas ; j'en ai par dessus la tête de vos lectures et de vos écoles ; bientôt vous ne serez plus bons à rien, ni les uns ni les autres. Re-

garde-moi ce pain , qui est-ce qui le mangera , dis-moi ?

Alors je vis sur la table plusieurs grands pains, tellement brûlés qu'ils ne pouvaient presque plus se manger. — Tout cela vient d'être toujours sur les livres, je perds patience à la fin, dit ma mère.

Je ne comprenais pas ce qui s'était passé, et je regardai Cor qui se tenait là, la tête baissée, très rouge et très honteux. — C'est moi qui ai laissé brûler les pains, me dit-il.

— Je me demande ce qui vous a pris tous, tant que vous êtes, continua maman ; d'abord voilà Pierre qu'on ne trouve plus nulle part ; peut-être bien que lui aussi s'occupe à lire, dans tous les cas il n'était pas ici pour surveiller le four ; voilà Gwen, de qui on pourrait attendre qu'elle serait bien aise d'être utile à ceux dont elle mange le pain, elle aussi s'en va pour apprendre à lire comme une dame ; puis, Cor qui dit qu'il veut faire attention, et qui au lieu de cela prend un livre, sans plus s'inquiéter du four que si l'on pouvait ramasser le pain comme on ramasse les cailloux sur le chemin.

— Je suis vraiment bien fâché, maman, dit Cor.

— Fâché ! je n'en doute pas, mais cela ne rendra pas le pain meilleur ; tu seras plus fâché peut-être encore, quand tu auras à manger les croûtes brûlées dans ta soupe le soir. Et toi, regarde ici, dit maman en se tournant de mon côté, voilà ton beau livre sur la tablette, et il n'en bougera pas ; que je ne te voie pas le toucher, ni Cor non plus ; et souviens-toi que je ne veux plus entendre parler d'écoles, ni dans la semaine ni le dimanche.

Je sortis de la maison, et m'assis par terre en pleu-

rant. Il me paraissait bien dur d'avoir à renoncer à tout quand je commençais à faire des progrès. Et j'avais tant désiré de pouvoir lire pour ma bonne dame, et d'aller à l'école du dimanche avec les autres enfants; et maintenant il ne fallait plus s'attendre à rien de tout cela. Je me disais aussi que j'avais espéré de devenir une enfant sage, et d'apprendre à faire tout ce que le Seigneur Jésus commande; et maintenant ce ne serait pas ma faute si je devenais tout-à-fait méchante, car comment pourrais-je savoir les choses sans ma Bible? J'étais très fâchée contre-pauvre maman, sans penser à tout ce qu'elle avait pour la préoccuper et la chagriner, et sans réfléchir que Cor avait été bien négligent de laisser brûler et perdre le pain qui devait être notre nourriture pendant toute une semaine.

Puis je pensais que si le Seigneur Jésus avait voulu que je devinsse une brave enfant, il n'aurait jamais permis que cela arrivât ainsi. Il aurait arrangé les choses de manière à ce que je pusse aller à l'école du dimanche, et apprendre; de sorte qu'au lieu de tâcher de faire de mon mieux, de venir à l'aide du peu que je savais, je murmurais et m'impatientais en me disant que j'avais raison de le faire.

Le lendemain ma mauvaise humeur était encore pire, et à la fin ma mère me dit de m'en aller d'auprès d'elle, si je n'avais pas une parole aimable à dire. Je sortis en boudant, et m'en allai sur la plage. Je n'avais fait que quelques pas, quand j'entendis Pierre qui m'appelait, et sa voix avait un son bien plus joyeux que de coutume. Il était assis à l'ombre d'une barque, avec un paquet de joncs à côté de lui, et tressait

la corde avec tant d'agilité que je pouvais à peine suivre le mouvement de ses doigts.

— Vois, Gwen, dit-il, combien de cordes j'ai déjà faites, Cor les a mises sous la vieille barque, vas un peu regarder.

J'y allai lentement, car je ne m'intéressais pas aux cordes dans ce moment; cependant je fus surprise en voyant le grand paquet, et comme l'ouvrage était bien fait.

— Cela vaut cinq à six francs, dit Pierre, quand je revins auprès de lui, et je voudrais bien que Pierre Jones sût que je les ai à vendre. Il serait content de les acheter tout de suite, car Mary dit qu'il vient de rentrer son blé. — Pierre Jones était le maître de Mary, et un des meilleurs fermiers du pays.

— Ainsi, Gwen, poursuivit Pierre, j'avais pensé que si tu n'étais pas occupée ce matin, tu voudrais bien aller jusque chez lui pour le lui dire. J'aimerais tant avoir le plaisir de donner l'argent à maman. Elle serait bien aise, n'est-ce pas?

— Je ne peux pas aller, je n'ai pas le temps, répondis-je en m'éloignant.

— O Gwen, vas-y seulement pour cette fois; je suis sûr que maman te permettra d'aller, si tu le lui demandes.

— Je ne veux pas le lui demander, je te dis que je n'y vais pas; — et je m'en allai. Mais je n'étais nullement contente. Bien que je n'eusse encore appris que peu de chose, j'en savais pourtant assez pour comprendre que ma conduite n'était pas du tout celle qui pouvait plaire au Seigneur Jésus. Tout d'un coup je me rappelai le verset que j'avais lu dans la Bible de madame

Loyd : « Christ n'a pas cherché sa propre satisfaction ; » et je me sentis très honteuse de mon peu de complaisance envers Pierre. Après un instant, je me décidai à retourner auprès de lui et je lui dis : — Pierre, je suis bien fâchée d'avoir été de si mauvaise humeur ; je vais aller chez monsieur Jones, donne-moi un bout de corde, pour que je lui montre comme tu la fais bien.

Pierre fut tout surpris et content. — Je t'attendrai ici, Gwen, et tu viendras me dire si Pierre Jones veut acheter la corde.

— Je ne resterai pas longtemps, lui criai-je en courant à toutes jambes. Et je me dis que si je ne pouvais pas avoir ma Bible, je tâcherais de me rappeler le peu que je savais, et je demanderais au Seigneur Jésus de m'en apprendre davantage, car la pensée me vint qu'il trouverait peut-être un autre moyen pour que je susse lire.

(A suivre, D. v.)



Charles et Henri.

Dans un riant pays que je connais, il y a une belle route qui, d'une petite ville située au bord d'un lac, conduit dans plusieurs jolis villages. — Par une chaude après-midi d'automne (il y a longtemps, dix-huit ans peut-être), trois personnes cheminaient sur cette route. C'était d'abord une pauvre vieille femme, très vieille, et dont la figure malheureuse portait l'empreinte d'une longue vie de souffrances et de misère. Elle était chargée d'un lourd panier. Plus loin, derrière la femme,

on voyait venir lestement deux petits garçons que j'ai bien connus, et qui pouvaient avoir alors dix à douze ans ; ils trottaient comme on trotte à cet âge, où l'on marche sans s'apercevoir de la fatigue, tant on est allègre et dispos.

Ils eurent bientôt rejoint la pauvre femme, alors ils ralentirent le pas ; et, comme doivent faire tous les jeunes garçons en pareille occasion, ils lui offrirent de porter son panier. Après un moment d'hésitation, elle le leur donna, et tous trois continuèrent lentement leur chemin. Jusque là c'était tout simple, — mais je dois vous dire maintenant que Charles et Henri connaissaient le Seigneur Jésus, et désiraient le servir. Ils sentirent qu'ils devaient parler de Lui à cette pauvre femme, et bien qu'ils eussent peu l'habitude d'en parler, et qu'ils fussent très timides, ils essayèrent de le faire.

Ils lui firent premièrement quelques questions relatives à ses propres circonstances, et elle leur raconta longuement son histoire. C'était une histoire profondément triste ; il semblait que jamais un rayon de soleil n'eût brillé sur cette longue carrière, que pas un coin de ciel bleu n'eût réjoui ce cœur plein d'amertume. Pendant un long moment, nos deux amis ne purent prononcer un seul mot, enfin la vieille femme se tut ; et alors, bien timidement, l'un d'eux lui dit que le Seigneur Jésus pouvait la consoler, la sauver et la rendre heureuse pour toujours, puis ils s'enhardirent et lui parlèrent beaucoup du bonheur qu'il y a de connaître Jésus et de lui appartenir. Elle écoutait et soupirait, mais ne répondait pas ; la prédication était simple, il n'y avait pas un mot qu'elle ne pût compren-

dre ; à douze ans, on ne sait pas faire les grands mots.

Mais voilà qu'ils arrivent à une croisée de chemins où il fallait se séparer ; la femme continuait à suivre la grand'route, et les deux garçons devaient prendre un chemin de traverse pour atteindre leur village ; mais comment pensez-vous qu'ils se quittèrent ?

Les enfants avaient posé à terre le gros panier, et comme la femme s'apprêtait à le reprendre et à les remercier, Charles lui dit : « Voulez-vous que nous priions avec vous ? — « Oui, » dit-elle, un peu étonnée ; et tous trois s'agenouillèrent au bord du chemin, et les enfants supplièrent le Seigneur de consoler et de réjouir cette pauvre femme ; puis se relevant, ils la saluèrent affectueusement, pendant qu'elle se confondait en remerciements ; et quelques instants plus tard ils arrivaient à la maison, tandis que la femme continuait seule son chemin. On n'a jamais su qui elle était, ni ce qu'elle est devenue, mais qui dira que le témoignage de ces enfants n'a pas été béni pour son âme ?

Nos deux amis sont devenus grands ; l'un d'eux a été recueilli, jeune encore, auprès du Seigneur Jésus où il nous attend avec tous ceux qui se sont endormis en Christ, et peut-être aussi avec la pauvre vieille femme.

Le beau printemps.

Le voici, ce beau moment
Où tout vit dans la nature ;
Tout paraît resplendissant
De la fraîcheur la plus pure.

On croit voir la création
 Sortir des mains de son Maître;
 Et soudain, comme en fiction,
 Un nouveau monde apparaît.

Oh ! combien tout paraît beau !
 La verdure est fraîche et tendre ;
 Le murmure du ruisseau
 Plus doux veut se faire entendre ;
 Et, sur ses bords tout fleuris,
 On entend le gai ramage
 Des oiseaux, qui font leurs nids
 Haut perchés dans le branchage.

On croirait que le bonheur
 Va remplir toute la terre :
 Mais, dès que je vois mon cœur
 Avec toute sa misère,
 Ce délicieux tableau,
 Où le péché se dévoile,
 Se revêt d'un sombre voile,
 Car je n'y vois qu'un tombeau.

Mais alors Jésus, des cieus,
 D'une voix mélodieuse
 Dit : « Enfant, crois-moi ; je veux
 « Que ton âme soit heureuse !
 « A cause de ton péché
 « Cette terre fut ma tombe ;
 « Désormais, sur toi retombe
 « Un printemps d'éternité. »





L'Indien converti.

Un Indien s'était converti au christianisme. Ses compagnons lui demandèrent un jour : — Qu'est-ce que ton Dieu a fait pour toi ?

L'Indien rassembla des feuilles sèches, les mit en rond sur le sol, et plaça un ver au milieu. Il mit ensuite le feu aux feuilles ; et, comme les flammes menaçaient de brûler le petit animal, il le saisit et le plaça en sûreté sur un rocher.

Puis il leva les yeux au ciel et dit : — Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour moi !

Les Psaumes.

V

Les Psaumes dits « Maskil. »

Ps. LII, LIII, LIV, LV.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les quatre autres Psaumes, dits « Maskil, » dans le 2^{mo} livre, sont de David, et sont tous adressés au Maître-chantre. Ils forment une suite ; et deux d'entre eux (le LII et le LIV), ont été écrits dans des moments critiques de l'histoire de David, comme leurs titres nous l'indiquent.

Ce fait est important à signaler, parce qu'il nous montre que l'ordre des Psaumes n'est pas chronologique, mais plutôt moral. Car le LI, par exemple, fut écrit plusieurs années après les LII et LIV, alors que David était déjà depuis longtemps sur le trône à Jérusalem ; tandis que les Ps. LII et LIV ont été inspirés pendant le règne de Saül, le prédécesseur de David, quand celui-ci fut obligé de se sauver, à cause de la persécution incessante dont son maître Saül le poursuivait.

Cet ordre dans les Psaumes a une profonde signification. Il nous fait voir de quelle manière le Saint-Esprit veut exercer nos consciences devant Dieu. Or, les Ps. LII et LIII nous dévoilent le mal qui se trouve dans le cœur de l'homme. Mais Dieu ne nous montre pas cela avant de nous avoir fait comprendre, dans le Ps. LI, que nous sommes nous-mêmes pécheurs ; et que Dieu seul peut ôter ce péché, et nous remplir de sa joie, dans sa présence. Quand on sait que Dieu aime

le cœur froissé et brisé, on est libre de confesser ses péchés devant Lui. Et alors on jouit bientôt de son pardon et de la rédemption qu'il a opérés. Après cela on est à même de comprendre le vrai caractère du péché, comme Dieu le voit, afin d'en avoir toujours plus d'horreur.

Que d'âmes renversent cet ordre divin, et restent longtemps dans la misère et loin de Dieu, parce qu'elles croient qu'elles n'osent pas s'approcher de Lui sans une intelligence approfondie de ce que c'est que le péché devant Dieu ! Mais ce que Dieu désire voir, c'est une conscience réveillée, et qui reconnaît son état de péché. Il donnera assez d'intelligence ensuite, mais Il veut d'abord produire dans l'âme le sentiment du besoin qu'elle a d'être pardonnée. Et ici, je désire m'arrêter un moment, pour vous demander à chacun : Avez-vous besoin que Dieu vous pardonne ? Avez-vous contristé son Esprit ? Pouvez-vous dire comme David : « J'ai péché contre toi, et j'ai fait ce qui déplaît à tes yeux... j'ai été formé dans l'iniquité... purifie-moi, ... lave-moi ? » (Ps. LI, 4-7.) Dieu aime la *vérité* dans le cœur ; et tous ceux qui Lui parlent ainsi, en vérité, connaissent bientôt cette joie de l'Esprit que Dieu donne à l'âme rachetée, qu'il rend plus blanche que la neige. Cherchez-vous la joie avant le pardon ? Voulez-vous connaître le péché dans toute son horreur, avant que de confesser ce que vous connaissez déjà, et qui reste là comme un poids terrible sur votre conscience ? Ce n'est pas ainsi que vous jouirez de l'abondance de la grâce illimitée de Dieu. Allez vers Lui à cœur ouvert, tel que vous êtes, et dites-Lui tout ; et vous verrez s'Il ne vous fait pas un accueil semblable à celui qu'Il fit au

pauvre fils prodigue, quand Il le reçut comme le bienvenu dans sa maison (Luc XV).

Quel ordre parfait dans les voies de Dieu ! Il veut mettre une âme en liberté dans sa présence ; et puis il lui apprend tout ce qui en est quant au péché. Dès le commencement de l'histoire de l'homme, le péché s'est manifesté sous deux caractères — la violence et la corruption (voyez Gen. VI, 11). Le Ps. LII traite de la violence, et le Ps. LIII de la corruption.

Doëg, l'Iduméen, est un exemple frappant de la malignité impitoyable et audacieuse dont l'homme est capable. On en trouve l'histoire dans le premier livre de Samuel, au chap. XXII. Pour conserver les bonnes grâces du roi Saül, Doëg ne craint pas de faire mourir, en un seul jour, quatre-vingt-cinq des sacrificateurs de l'Éternel. Mais Dieu en tenait compte ; et plus tard l'homme qui s'assurait dans ses grandes richesses, et qui mettait sa force en sa malice, allait être déraciné de la terre des vivants (Ps. LII, 5-7). Le méchant a beau se vanter du mal, mais quelque puissant qu'il soit, il sera anéanti. Et malgré tout, l'âme du croyant peut se reposer dans la bonté et la *gratuité de Dieu*, lesquelles *ne passeront jamais*. Quel contraste de toute manière avec la méchanceté passagère de l'homme ! De sorte que le croyant est encouragé à dire : « Je mettrai mon espérance en ton nom, parce qu'il est bon envers tes bien-aimés » (vers. 9).

Le Ps. LIII fait ressortir l'autre caractère du mal, savoir la corruption, — démontrant que l'homme rejette Dieu tout-à-fait pour pouvoir suivre sa propre volonté et toute l'abomination du cœur naturel. La grande folie de ce chemin aboutit à la honte et à la frayeur.

(« Le méchant fuit sans que personne le poursuive » Proverbes XXVIII, 1). Mais la délivrance que Dieu accorde à son peuple remplit leur âme de joie. On remarquera que ce Psaume est presque mot à mot le même que le Ps. XIV, et il est cité en Rom. III, 10-12, pour prouver que tout le monde est sous le péché, selon qu'il est dit : « il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul. »

Quel tableau, que celui que dépeignent ces deux Psaumes, de l'inimitié et de l'opposition du cœur naturel contre Dieu !

Les deux Psaumes qui suivent nous font voir de quelle manière le Seigneur Jésus a souffert de ces deux espèces de mal, quand Il est venu dans ce monde pour sauver des créatures aussi dégradées que nous. En conservant toujours le même ordre, le Ps. LIV traite de la violence, et le Ps. LV de la corruption. C'est-à-dire que le mal vient d'abord des ennemis qui sont dehors ; ensuite de celui qui avait été ami, mais qui était devenu traître, tel que Judas, qui trahit le Seigneur par un baiser. « Les paroles de sa bouche étaient plus douces que le beurre, mais la guerre était dans son cœur » (Ps. LV, 21).

L'occasion à laquelle David écrivit le Ps. LIV, était celle dont on trouve le récit dans 1 Sam. XXIII, 19 ; quand les Ziphien s'arrangeaient avec le roi Saül pour lui livrer David, chose qu'ils ont essayée une seconde fois, dans 1 Sam. XXVI, 1. C'étaient des gens du caractère de Doëg, l'Iduméen, qui ne craignaient pas de lever leur main contre l'homme qui était « selon le cœur de l'Éternel » (1 Sam. XIII, 14). Mais toutes leurs machinations furent inutiles ; car Dieu intervenait tou-

jours pour délivrer son serviteur, comme cela est dit dans le Psaume : « Voilà, Dieu m'accorde son secours; le Seigneur est de ceux qui soutiennent mon âme. »

Que de fois le Seigneur Jésus a dû éprouver pareillement la haine et la violence des hommes, mais ils n'ont jamais pu lui rien faire avant le moment solennel, qu'il appelle leur « heure et le pouvoir des ténèbres. » Les gens de Nazareth ont tâché de le précipiter de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie; à Jérusalem, ils ont pris des pierres pour les jeter contre Lui, et ils ont envoyé des huissiers pour le prendre; ils ont aussi envoyé des agents secrets, qui feignaient d'être justes, pour le surprendre en paroles, afin de le livrer au magistrat et au pouvoir du gouverneur; mais personne n'a pu mettre les mains sur Lui avant ce moment, où Lui-même allait mettre sa vie pour nous pécheurs perdus. Et alors Il s'est livré au pouvoir de ceux qui étaient sortis contre Lui, comme contre un brigand, avec des bâtons et des épées pour le prendre.

Mais, quelque pénible que cela dût être pour Lui de rencontrer continuellement la haine et l'inimitié de ceux que son cœur voulait bénir, combien ne devait-ce pas être plus affligeant encore, pour l'esprit si tendre du Seigneur Jésus, de voir la misère et la dégradation des hommes dans leurs rapports mutuels, et d'expérimenter la perfidie de ceux en qui son âme aurait aimé trouver son plaisir. C'est de cela que traite le Ps. LV : « J'ai vu la violence et les querelles dans la ville, ... la tromperie et la fraude ne s'éloignent point de ses places. » Voilà ce que le Seigneur voyait continuellement autour de Lui; même ses disciples bien-aimés se disputaient entre eux. « Il a enduré une telle contradic-

tion de la part des pécheurs contre Lui-même » (Héb. XII, 3). Et que dira-t-on de Judas, qui vendit le Seigneur, non parce qu'il en voulait en aucune manière à Jésus, qui l'avait toujours traité avec la même tendresse que les autres disciples, mais tout simplement parce qu'il convoitait trente pièces d'argent, espérant sans doute que Jésus échapperait aux mains de ses persécuteurs, comme cela avait été si souvent le cas auparavant. « Ce n'est pas mon ennemi qui m'a diflamé, autrement je l'eusse souffert ; ce n'est pas celui qui m'a en haine qui s'est élevé contre moi, je pourrais m'y soustraire ; mais c'est toi, homme qui avais mon estime ; toi, mon ami, l'un de mes familiers : nous prenions plaisir à communiquer nos secrets ensemble, et nous allions de compagnie en la maison de Dieu » (Ps. LV, 12-14).

Mais tous les disciples Lui ont été infidèles au moment de son humiliation profonde. Il fut obligé de leur dire : « Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit » (Matth. XXVI, 3). Pierre même le renia. Assurément, c'est comme le dit un autre Psaume, le CXLII^e : « ... il n'y a personne qui s'enquière de mon âme. » « J'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y en a point eu ; et j'ai attendu des consolateurs, mais je n'en ai point trouvé » (Ps. LXIX, 20).

Quel bonheur pour quelqu'un qui se trouve, en quelque manière, dans une situation pareille, de posséder en Jésus un tel souverain Sacrificateur qui peut sympathiser, puisqu'Il a été tenté, en toutes choses comme nous, à part le péché ! Quel bonheur d'entendre de Ses lèvres cette exhortation : « Rejette ta charge sur l'Éter-

nel, et Il te soulagera ; Il ne permettra pas que le juste tombe ! » (Ps. LV, 22.)

Aussi longtemps que nous sommes dans le monde, il faut nous attendre à souffrir à cause du mal qui y règne. Mais, au lieu de nous plaindre d'autrui, comme on est si facilement porté à le faire, puissent ces leçons divines nous apprendre à nous juger nous-mêmes et à nous approcher du Seigneur Jésus, pour voir de quelle manière Il a souffert et combien Il a été patient à travers tout, se remettant entre les mains de Dieu, en acceptant tout de sa part. Cela nous tiendra dans l'humilité, et dans la paix, et nous fera paraître bien légère notre affliction, en comparaison de tout ce que notre Seigneur a souffert, uniquement pour nous attirer à Dieu. Il nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces (1 Pierre II, 21).

Ce glorieux Sauveur qui, depuis sa victoire,
Tient le globe entier sous sa loi,
Pour que je sois à Lui, dans l'éternelle gloire,
S'est donné Lui-même pour moi.

J'estime que, pour Lui, l'opprobre est une grâce,
Tout gain terrestre est un vain poids :
Sachant qu'Il me prépare une céleste place,
Je me glorifie en sa croix.





La cabane au bord de la mer.

CHAPITRE VII.

Les soucis dissipés.

J'étais à peu près à moitié chemin de la ferme, lorsque j'entendis derrière moi le bruit des roues d'un

char. — Ohé, petite femme ! cria une bonne grosse voix ; et, levant la tête, je vis Pierre Jones lui-même, confortablement assis sur une charge de gerbes, et en chemin pour la grange. — Aimerais-tu monter auprès de moi, mon enfant ? demanda-t-il ; et, aussitôt Pierre Jones me tirait à lui, et j'étais assise à ses côtés, toute fière, sur les gerbes de blé.

— Nous ne cheminons pas bien vite, dit-il ; mais je pense, Gwen, que cela t'est bien égal ; ta promenade en voiture ne durera que plus longtemps. Et où vas-tu comme cela, maintenant ? A ma ferme, peut-être, pour voir la sœur ?

— C'est vous que j'allais voir, répondis-je.

— Moi ! Alors tu as bien choisi ton temps, car je ne suis pas souvent à la maison pendant la moisson. Que désire ta mère ?

— Ce n'est pas ma mère, c'est Pierre. Pierre a fait de la corde, et il en a déjà un grand paquet, et il pensait que peut-être vous en auriez besoin pour les toits de chaume.

— Bien sûr, dit le fermier Jones, des cordes de saule viennent toujours à propos dans cette saison ; et cette année il n'est pas facile de s'en procurer. Je pourrai en employer autant que Pierre en fera, je te le garantis. Je suis bien content que le pauvre garçon ait trouvé à s'occuper.

— Il désirait tellement venir en aide à maman, et il ne peut pêcher des crevettes, à cause de son dos, vous savez.

— Sans doute, sans doute, pauvre garçon. Et combien de cordes a-t-il à vendre ?

— C'est une jolie quantité, dit le fermier, quand je

lui eus répondu ; cela vaudra quelque chose. Toi et Cor, vous pourrez me les apporter ce soir, si vous voulez ; il faudra lier le tout ensemble, et vous pourrez le porter entre vous deux. Je vous en remettrai aussitôt le prix pour Pierre ; il aimera à donner l'argent à sa mère ; je sais que moi aussi j'aimais à le faire quand j'étais enfant. Ainsi c'est toi, bonne petite fille, qui fais ses commissions, hein ?

En entendant M. Jones me parler avec tant de bonté, je fus plus honteuse que jamais de ma mauvaise humeur et de mon peu de complaisance ; et quand il me donna une petite tape sur la tête, et qu'il me dit que je serais une consolation pour maman et une bonne fille comme Marie, je souhaitais beaucoup n'être jamais montée sur le char, car je n'osais lui dire combien peu je méritais ses éloges.

Sur ces entrefaites, nous étions entrés dans la cour, et M. Jones m'aida à descendre. Puis il me dit d'aller à la cuisine pour voir si Marie y était. Cette cuisine était si propre et si gaie, avec son grand feu qui se reflétait sur les plats d'étain rangés sur les rayons contre le mur, et sur les tables de sapin. Le plancher avait, comme d'habitude, l'air d'avoir été fraîchement lavé, et était orné d'un dessin fait avec des feuilles de sureau. Anne Jones, la femme du fermier, allait et venait, préparant le dîner pour son mari et les valets de ferme, car il était près de midi.

Je fus bientôt placée sur une chaise devant une assiette et un grand morceau de pain, et Anne Jones, tout en maniant les casseroles et faisant égoutter les pommes de terre, trouvait le temps de me questionner

avec intérêt sur ma mère et mes frères, et prenait soin de me servir une portion de soupe au lait.

— Cela ne te contrariera pas de porter un peu de lait à ta mère, n'est-ce pas, Gwen ? me dit la bonne fermière avec un sourire, quand je me préparais à partir ; et aussitôt elle en remplit un beau pot d'étain ; je pris mon tablier pour en faire un coussinet sur ma tête, elle posa dessus le pot de lait, et je m'en retournai à la maison, bien contente et heureuse.

Je m'arrêtai auprès de Pierre pour lui raconter le succès de ma visite, et lui promettre que Cor et moi nous irions le soir même porter les cordes ; puis je m'approchai de la maison. Je posai le lait devant la porte et j'entrai.

— Mainan, dis-je, j'ai été bien méchante et de mauvaise humeur ce matin, mais si tu veux me donner quelque chose à faire, je désire être sage maintenant.

Maman se tourna vers moi, et me regarda ; et tout-à-coup elle vint à moi et m'embrassa. Elle ne m'embrassait pas souvent, de sorte que cela me fit bien plaisir.

— J'étais moi-même de mauvaise humeur, répondit-elle, et il est sûr qu'il y a de quoi, à toujours travailler et m'exténuer, sans avoir jamais un moment de repos, ni pour le corps, ni pour le cœur. Ah ! Gwen, c'est du repos qu'il me faut, mais je ne pense pas que j'en trouve avant d'être enterrée.

— Tu ne seras pas fâchée, maman, lui dis-je en m'approchant d'elle, si je te récite un verset de ma Bible ?

— Non, mon enfant, tu peux dire ce qui te plaît. Et je lui dis un beau verset que Mme Loyd m'avait appris : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et

qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. »

Je fus surprise et effrayée en voyant maman s'asseoir soudain et pleurer. Je ne me rappelais pas de l'avoir vue pleurer depuis que papa était mort. Ne sachant que faire, je fus sur le point d'appeler Cor, lorsque maman se calma et essuya ses yeux avec son tablier. — Tu t'étonnes de me voir ainsi, Gwen, dit-elle; c'est que j'ai déjà entendu une fois ces paroles. Je les répétais quand j'étais plus jeune, et sans doute meilleure que je ne le suis maintenant. Dis-les moi encore une fois, mon enfant.

Je répétais le verset et j'ajoutai : C'est le Seigneur Jésus qui le dit, maman; cela est donc bien certainement vrai.

— Oui, c'est bien vrai, mais je doute que ce soit pour moi. J'ai marché dans un chemin bien différent de celui de ma mère, qui m'avait appris ces paroles; et il est clair que ces deux chemins ne conduisent pas au même but. Mais, Gwen, tu veux être une bonne fille; et ne pas faire attention si quelquefois je le rudoie un peu. A présent ne me parle plus, j'ai affaire.

Je sortis pour prendre le lait, maman fut bien touchée de l'attention de Mme Jones; et, comme d'habitude, je vaquai à mes occupations dans la maison.

Cor et moi nous eûmes à aller à la ville avec des crevettes, et ce ne fut que tard dans l'après-midi que nous partîmes, bien chargés de cordes, pour la ferme de M. Jones. Nous rapportâmes six francs pour prix de l'ouvrage de Pierre. C'était plus que nous n'avions espéré, et nous étions bien joyeux en pensant au bonheur de Pierre et à la surprise de maman, quand il lui donnerait cet argent.

Cor compta les pièces une à une dans la main de son frère, qui pouvait à peine en croire ses yeux. C'était le premier argent qu'il eût gagné de toute sa vie.

— Il faut tout raconter à maman, dit-il ; viens, Cor, et toi, Gwen. Mais maman n'était pas là ; et nous nous assimes sur le sable en attendant qu'elle revînt. C'était la première soirée que je passais, depuis bien longtemps, sans aller lire chez ma chère madame Loyd ; je me sentais un peu triste et ennuyée, aussi fus-je bien aise que Cor me proposât d'aller avec lui chercher des moules sur la plage pour notre souper. Nous partîmes, et Pierre nous promit de ne pas donner l'argent à maman avant que nous fussions revenus. Mais nous ne trouvâmes pas de moules, de sorte que nous nous hâtâmes de rejoindre Pierre. Comme nous approchions, nous entendîmes sa voix ; il semblait pleurer et avoir du chagrin, et nous courûmes à lui. Hugo était là, parlant haut et ayant l'air très en colère.

— O Cor ! s'écria Pierre, Hugo m'a pris l'argent !

— Nigaud que tu es, s'écria Hugo, n'est-ce pas un bon service que je vais te rendre ? Dans quelques jours je te donnerai douze francs pour tes misérables six francs, et tu seras bien plus riche.

— O Cor ! empêche-le de me les prendre, sanglotait Pierre impuissant ; je ne reverrai jamais mon argent, et je désirais tant le donner à maman.

— Ton argent est en sûreté ici, dit Hugo en frappant sur sa poche ; j'aimerais bien voir que Cor y touchât. Ce Cor ! je l'aurais renversé à terre en un instant.

Cor regardait Pierre, et souffrait de voir couler ses larmes ; il serra les poings ; et bien qu'il ne fût que de

la moitié aussi grand que Hugo, il était prêt à faire ce qu'il pourrait pour ravoir l'argent.

— Approche ! disait Hugo en riant. Mais j'entourai Cor de mes bras pour le retenir.

— Comment peux-tu agir ainsi, Hugo ? lui dis-je, tu ne seras pas assez lâche pour voler Pierre et pour le battre contre un garçon plus petit que toi ?

— Voler ! je n'ai pas volé, cria Hugo ; et il devint pâle ; je n'appelle pas cela voler quand j'emprunte de l'argent à mon frère.

— Eh bien ! c'est voler et rien de moins, je te le dis. Pierre ne veut pas que tu prennes son argent, et si tu ne le lui rends pas, je le dirai à maman. La voilà qui vient.

Ordinairement Hugo ne faisait pas grande attention à sa mère, mais cette fois il semblait qu'il ne se souciait pas qu'elle sût ce qu'il venait de faire. Tirant brusquement l'argent de sa poche, il le jeta à Pierre.

— Tiens, nigaud, voilà ton argent, je te dis que je plaisantais. Quels embarras tu fais ! Je voulais voir ce que Cor allait faire. Tu as du courage tout de même, Cor ; et Gwen aussi n'en manque pas, — et Hugo s'éloigna. Il riait, mais sa figure était pâle et irritée, et nous étions tous bien inquiets et affligés à son sujet.

— Que signifie tout ce bruit ? dit maman en arrivant auprès de nous. Où est Hugo ? Il est parti sans me donner ses gages.

— Il était ici tout à l'heure, dit Pierre, mais ne pense pas à Hugo maintenant, maman ; et regarde ce que j'ai gagné pour toi, à moi tout seul. Et Pierre lui tendit joyeusement les six francs.

— Gagné! Que veux-tu dire, mon enfant?

— Oui, gagné, en faisant de la corde. Gwen m'a appris à la tordre, et je puis le faire très vite, et Pierre Jones m'a donné six francs pour le paquet. Je vais en faire beaucoup plus, et gagner beaucoup d'argent.

— Tu es un brave garçon, Pierre, dit maman en l'embrassant; ce sera une chose profitable pour toi, et un secours pour moi. C'était donc à cela que tu travaillais si secrètement? Je ne l'aurais jamais deviné.

— Oui, c'était à cela, dit Pierre en se frottant les mains; et je deviendrai riche, maman, tu verras; et je te bâtirai une grande maison, et tu n'auras plus jamais besoin de travailler, mais tu seras assise toute la journée, habillée d'une belle robe rouge, et à tricoter des bas. Cor et Gwen seront là aussi; et Hugo, s'il veut être gentil; et nous serons tous si heureux! Et Pierre riait aux éclats.

Maman riait aussi, mais d'une autre manière, comme si elle était prête à pleurer. — Cela aurait fait tant de plaisir à ton père, de te voir pouvant faire quelque chose, dit-elle doucement.

— Maman, dit Pierre en la regardant en face, tu ne diras plus maintenant que je ne suis bon à rien, n'est-ce pas? Tu ne sais pas combien je désirais me rendre utile, mais j'ignorais comment faire jusqu'à ce que Gwen pensa à m'apprendre cet ouvrage.

— Ce n'était pas moi, dis-je, c'était la veuve Loyd; elle y pensa et elle me montra à faire la corde.

— Ah! c'était la veuve Loyd? dit maman. Alors j'espérais qu'elle allait me donner la permission d'aller chez elle pour ma lecture, mais elle ne me dit rien de plus, et continua à causer avec Pierre.

— Je dois rentrer pour surveiller le souper, dit-elle au bout d'un moment ; écoute, Pierre, tu vas garder pour toi un de ces francs, puisque c'est le premier argent que tu gagnes, et lorsque Cor ira à la ville il t'achètera ce que tu voudras.

Mais Pierre eut l'air désappointé. — Tout l'argent était pour toi, maman, dit-il, mais j'aimerais bien te demander quelque chose d'autre, si tu me le permets.

— Qu'est-ce que c'est, mon enfant, dépêche-toi de me le dire ; sans cela les pommes de terre vont être brûlées.

— Est-ce que tu permets à Gwen de reprendre sa Bible, et aussi d'aller chez madame Loyd ?

Je fus toute saisie en entendant Pierre parler ainsi, car je pensais que cela fâcherait maman ; mais elle se retourna vivement, et dit : — Oui, je lui permets d'aller, pourvu que je la trouve sous ma main quand j'aurai besoin d'elle ; et écoute, Gwen, je n'aime pas que les choses se fassent à moitié ; et si tu apprends à lire, tu peux aussi bien aller à l'école du dimanche. J'y allais aussi quand j'étais petite fille, mais j'ai à peu près tout oublié. Et maman se hâta de rentrer à la maison.

Je ne pensais pas que mes difficultés se dissiperaient si facilement, et j'aurais été tout-à-fait heureuse si la pensée de Hugo ne m'avait pas préoccupée.

(A suivre, D. v.)



Un médecin entendu.

Il avait une belle position , et tout ce que le cœur peut désirer , l'homme dont nous racontons ici l'histoire , et pourtant une tristesse mortelle s'était emparée de lui. Ni ses richesses , ni les joies de la famille , ni les suffrages de ses concitoyens , ne pouvaient le rendre heureux. Un voile lugubre était venu tout couvrir ; le deuil était dans son cœur. Pourquoi ? C'est ce qu'il ne savait pas bien lui-même. Il eût volontiers dit avec le roi Salomon , qui avait goûté plus que lui de tous les plaisirs : « Tout est vanité et rongement d'esprit. » (Ecclés. II , 11). Cette humeur noire envahissait toute sa vie , et ses amis lui conseillèrent de consulter les médecins. Il se rendit à leur désir , et les médecins lui conseillèrent les distractions , les voyages , les bains , la musique. « J'ai essayé de tout , leur dit-il , et ma mélancolie persiste. » Puis il chercha à se résigner à son mal , pensant que le temps finirait peut-être par le dissiper. Son attente fut trompée ; il devint bientôt incapable de remplir les fonctions délicates que son gouvernement lui avait confiées ; et chacun prédisait tout bas qu'il serait un jour le triste pensionnaire d'une maison d'aliénés.

Ce fut alors qu'un de ses amis intimes l'engagea à aller dans un certain pays étranger , qu'il lui nomma , pour consulter un médecin fort en renom , et habile à guérir les maladies de cerveau.

Il écouta le conseil , et se trouva bientôt dans le cabinet de l'homme de l'art , qui lui posa les questions d'usage , et ne découvrit aucune lésion organique , ni

aucune irrégularité dans les fonctions du corps. Cependant, dit le visiteur, cette mélancolie menace ma raison ; aidez-moi, docteur, à en trouver la cause.

— Viendrait-elle d'une ambition immodérée ?

— J'ai la position qui me convient ; je n'ai aucune soif de grandeurs.

— Avez-vous été atteint dans vos affections de famille ?

— Non, docteur ; tous mes vœux sont comblés à cet égard.

— Avez-vous des ennemis ?

— Je ne m'en connais point.

— Avez-vous conservé intacte votre fortune ?

— Oui ; je l'ai même augmentée.

— Un deuil récent peut-être.... ?

— Non, docteur, il n'y a aucun vide dans mon cercle d'amis.

— De quel côté se portent le plus souvent vos pensées ?

— Docteur, ici, j'ai à vous dire que le sujet que vous abordez est délicat. Je suis sceptique, les cérémonies de la religion répugnent autant à mon bon sens que ses mystères à ma raison. Je ne crois pas à la révélation, et pourtant un de ses dogmes s'élève depuis quelque temps devant moi comme un spectre ; j'ai beau me dire et me répéter que c'est une illusion de l'imagination ; il se présente terrible, menaçant, et ne me fait aucun quartier.

— Lequel ?

— Le jugement dernier. Je vois le trône dressé à la fin des temps ; celui qui juge avec justice y est assis ; la sévère majesté de son regard me glace ; sa voix m'ap-

pelle; je voudrais me cacher; je cherche des yeux une retraite, mais le ciel et la terre se sont évanouis, et je suis seul, *seul*, — comprenez-vous docteur? — SEUL, exposé à ce regard inflexible; — SEUL, devant cette pureté sans tache; rempli de crainte, j'attends la parole qui doit me précipiter dans l'abîme sans fin...

— Pourquoi redoutez-vous cette parole?

— Ma vie, docteur, passe, et avec raison, aux yeux de mes semblables, pour une vie honorable; il s'y trouve, peut-être, moins d'écart que chez bien d'autres dans ma position; mais lorsque m'apparaissent cette lumière éblouissante, cette sainteté parfaite, elles font ressortir, non seulement les vices de ma vie extérieure, mais ceux de mes intentions, de mes motifs et de mes plus secrètes pensées. Pas une heure de ma vie ne peut supporter l'œil scrutateur du Juge?

— Est-ce là une partie de l'hallucination dont vous vous plaignez?

— Oui et non; cela s'est tellement mêlé depuis quelque temps à ma vie ordinaire, que je ne sais si je suis en proie à une illusion, ou si je subis l'effet naturel d'une grande vérité, qui se fait jour dans mon esprit... Je ne puis vous dire combien il m'est pénible de vous faire un aveu aussi humiliant de mon scepticisme.

— J'ai, sous la main, dans un vieux livre, le remède pour votre maladie, dit le médecin, avec assurance, en ouvrant sa bibliothèque et en y prenant un volume, dont les feuillets portaient les marques d'une fréquente lecture. Il en tourna quelques pages, puis le présenta au malade, et le pria de lui lire tout haut les lignes qu'il lui indiquait:

(A suivre, D. v.)





Cantique.

Sur l'air : « *Mon cœur joyeux, plein d'espérance.* »

Jésus, tu m'as donné la vie
Quand, pécheur perdu, j'étais mort ;
Ton amour, ta grâce infinie
Ont tout fait pour me mettre au port.
En toi, Jésus, je me confie
En poursuivant mon heureux sort.

Jésus, on toi seul est ma *force*,
 Moi, je suis faible et languissant ;
 Mais on vain l'ennemi s'efforce
 Contre lo bras du Tout-Puissant.
 J'ai Jésus, du monde l'amorce
 No peut me nuire maintenant.

Jésus, combien mon cœur désiro
 N'avoir quo toi seul pour *objet* ;
 Après toi mon âme soupire
 D'autant mieux qu'elle lo connaît.
 Oh ! qu'en moi chacun puisse lire
 De Jésus lo divin reflet.

Nous sommes passés de la mort à la vie. 1 Jean III, 14.

Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force. Ephés. VI, 10.

Que le Christ habite dans vos cœurs par la foi. Ephés. III, 17.

Les Psaumes.

VI

Les Psaumes dits « Maskil. »

Ps. LXXIV, LXXVIII, LXXXVIII, LXXXIX.

Dans le 3^{me} livre des Psaumes (LXXIII-LXXXIX), il se trouve quatre de ces Psaumes « Maskil, » dont aucun n'est de David. Les deux premiers sont d'Asaph,

qui est l'auteur de tous les Psaumes, depuis le LXXIII^o jusqu'au LXXXIII^o, aussi bien que du Ps. L dans le 2^{mo} livre : savoir de douze en tout. Il est ainsi l'auteur des deux tiers du 3^{mo} livre qui contient 17 Psaumes. Les deux autres Psaumes « Maskil » dans ce livre ont été composés respectivement par Héman et par Ethan, qui avec Asaph étaient les trois conducteurs du chant en Israël (1 Chron. XV, 19; VI, 33-48) au temps du roi David, quand il arrangeait les différentes classes de sacrificateurs. Le Psaume de Héman (LXXXVIII) fut composé pour les fils de Coré, de même que ces quatre de David que nous avons déjà examinés : savoir XLII-XLV. Héman lui-même était descendant de Coré. Ethan est appelé Jéduthun en 1 Chron. XVI, 38; et plus tard aussi, lorsqu'il fut enfin formellement établi comme maître-chantre par David. Car le nom de Jéduthun veut dire : *louant*, ou *celui qui loue*. Trois Psaumes, comme leurs titres l'indiquent, lui étaient nommément remis : deux par David, le XXXIX^o et le LXII^o; et l'autre par Asaph, le LXXVII^o.

D'après 1 Chron. XVI, 5-7; XXV, 1-6; 2 Chron. V, 12, il paraît qu'Asaph était le conducteur du chant proprement dit, en se servant des cymbales pour lui donner plus d'expression; tandis que Jéduthun et Héman conduisaient les deux genres de musique instrumentale. Jéduthun et ses enfants jouaient de la harpe; et c'était à eux de définir le caractère de la mélodie; puis Héman et ses enfants renforçaient le ton avec des musettes et, peut-être, avec d'autres instruments à vent. C'est pourquoi il est dit que Héman « sonnait du cor » (1 Chron. XXV, 5). On comprend donc pourquoi Ethan (ou Jéduthun) était considéré

comme chef, quand il s'agissait de la musique instrumentale; mais Asaph « prophétisait » (c'est-à-dire s'occupait des *paroles du chant*) selon le commandement du roi (1 Chron. XXV, 2).

Ces trois maîtres musiciens d'Israël étaient des représentants des trois familles des Lévites. Héman, petit-fils de Samuel le prophète, était descendu de Kéhath, de la famille de Coré; et, dans l'ordre de leur ministère, il occupait la place du centre. A sa droite se tenait Asaph, d'entre les descendants de Guerson; et à sa gauche Ethan, qui était de la famille de Mérari (1 Chron. VI, 33-48).

Les dons de Dieu étaient ainsi distribués également, afin que tous pussent se réjouir ensemble dans Sa présence. Quelle bonté de sa part! C'était aux Lévites de servir dans sa maison, et c'était à eux aussi de chanter et de conduire les louanges de Dieu au milieu de son peuple bien-aimé. Je ne doute pas que ce ne soit là un principe important pour nous tous, savoir que Dieu veut que tous ceux qui sont occupés à son service, le fassent avec un cœur rempli de louanges et d'actions de grâces (Col. III, 16, 17). Et savez-vous, chers enfants, qui sont ceux qui peuvent chanter dans leur cœur à Dieu, dans un esprit de grâce? Ne sont-ce pas ceux qui peuvent appeler Dieu leur père, c'est-à-dire ceux qui sont lavés de leurs péchés dans le sang précieux de Jésus? C'est pourquoi il est dit (Col. III, 17): « rendant grâces par lui (le Seigneur Jésus) à Dieu, le Père. » Oh! qu'ils doivent être heureux, les enfants de Dieu! En êtes-vous du nombre? Il vous appelle aujourd'hui à venir auprès de Lui, avec vos péchés, et tels que vous êtes, pour entendre de sa propre

bouche qu'Il a effacé tous vos péchés par le sacrifice de son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ. « Louez l'Éternel, car Il est bon, parce que Sa miséricorde demeure à jamais. »

C'est le Psaume CXXXV qui est spécialement celui de ces Lévites, serviteurs et chantres. Et si vous le comparez avec le Ps. CXV, vous verrez pourquoi ils ont pu bénir Dieu de cette manière. D'abord la maison d'Israël, la maison d'Aaron, et tous ceux qui craignent l'Éternel sont invités à mettre toute leur confiance en Lui (Ps. CXV, 9-11), « parce qu'Il est leur aide et leur bouclier ; » ensuite les versets 12 et 13. disent que c'est Lui qui les bénit, chacun individuellement ; et puis le Ps. CXXXV, vers. 19, 20, nous montre la réponse qu'ils font à Dieu, et comme quoi ceux qui ont été ainsi bénis peuvent bénir l'Éternel à leur tour, et faire monter à Lui des actions de grâces. Nous l'aimons, parce que Lui nous a aimés le premier. « Comment rendrai-je à l'Éternel tous ses bienfaits, qui sont sur moi ? Je prendrai la coupe du salut, et j'invoquerai le nom de l'Éternel » (Ps. CXVI, 12, 13). Que le Seigneur, dans sa grâce, vous accorde à tous, chers lecteurs, de pouvoir faire ainsi ; car celui qui sacrifie la louange Le glorifie (Ps. L, 23 ; Hébr. XIII, 15).

Nous dirons maintenant quelque chose des Psaumes qui furent écrits respectivement par Asaph, Héman et Ethan, en laissant de côté, pour le moment, le Ps. LXXVIII (d'Asaph), qui a un caractère particulier. Il est très remarquable de considérer comment les trois autres Psaumes se ressemblent ; ils ont été inspirés à l'occasion d'un temps de grande détresse, et dans chacun on voit la ressource que trouve auprès de Dieu

l'âme du fidèle, bien que celui-ci puisse ne pas voir, pour le moment, la délivrance qu'il désire. Il semblerait que ces trois Psaumes font allusion à la fuite du roi David de Jérusalem, lors de la rébellion formidable soulevée par son fils Absalon. Bien des harpes en Israël ont dû être mises de côté à cette époque; mais tous ces événements ont fourni l'occasion d'écrire les prophéties relatives aux souffrances de Christ, qui, Lui aussi, a été livré entre les mains de l'ennemi, en portant les péchés de plusieurs; et ces Psaumes sont en outre une consolation particulière pour les enfants de Dieu qui se trouvent au milieu du mal, et en présence de l'adversaire qui règne dans le monde. Quelle chose précieuse, quand on a la conscience d'être du côté de Dieu, de sorte qu'on peut dire comme Asaph : « Lève-toi, ô Dieu! défends *ta propre cause* » (Ps. LXXIV, 22), parce que la cause de Dieu est aussi la cause de tous ses rachetés. Quel bonheur quand on le sait pour soi-même!

Souvent Dieu permet que l'âme soit exercée de tous côtés par le pouvoir de l'adversaire (comme Job, par exemple), au point qu'elle ne voit point d'issue; car sur la terre il n'y a point non plus de ressources; mais quand l'âme en est là, c'est alors le moment pour elle de regarder en haut, et de placer toute sa confiance en Dieu, en marchant par la foi et non par la vue. C'est ici la leçon que tous ces Psaumes nous enseignent.

Asaph (Ps. LXXIV) disait qu'il semblait bien que Dieu avait abandonné son peuple; l'ennemi apportait toute sorte de désolations dans le sanctuaire; il avait

couvert d'opprobres le nom de Dieu ; en outre il n'y avait plus de prophètes, plus de signes, personne qui sût jusqu'à quand dureraient ces troubles. — Que faire ! Se souvenir « que Dieu est mon Roi d'ancienneté, opérant des délivrances au milieu de la terre » (vers. 12). C'est Lui qui a partagé la mer Rouge pour laisser passer ses rachetés (vers. 13) ; c'est Lui qui a arrêté le cours impétueux du Jourdain pour faire entrer son peuple dans le beau pays qu'Il leur avait destiné ; c'est Lui qui a fait le jour et la nuit, et préparé les saisons pour le bien de l'homme. Est-ce assez de savoir que Dieu s'intéresse au bien de ses créatures ? Dieu est amour, et parce qu'Il nous aime, Il a trouvé moyen de nous avoir auprès de Lui en pardonnant avec justice toutes nos iniquités ; et maintenant nous n'avons qu'à nous abriter en Lui au temps de la détresse, sachant qu'Il ne veut pas laisser triompher l'adversaire sur un seul de ses rachetés, pour lesquels Jésus a payé un si grand prix. L'ennemi a outragé Dieu, et Dieu plaidera Sa propre cause. Assurément, personne n'a su, comme Jésus, ce que c'est que de supporter les outrages, et tout ce que Jésus a souffert de la part des hommes était injuste. Du mal qu'on lui rendait pour sa bonté, Il dit : « Les outrages de ceux qui ont outragé Dieu sont tombés sur moi ; » mais Il se remet entre les mains de Celui qui, à la fin, jugera justement, et Il accepte tout de sa part. Quel exemple parfait pour nous !

Le Psaume de Héman (LXXXVIII) parle d'une affliction personnelle, plus profonde que celle d'Asaph. Dans le Ps. LXXIV, c'était plutôt les souffrances du peuple et le mépris jeté sur le sanctuaire de Dieu qui

oppressaient l'esprit d'Asaph. Ici c'est une souffrance qui vient, non pas des hommes comme instruments, mais directement de Dieu lui-même, et dans laquelle l'âme ne trouve ni ami, ni compagnon pour sympathiser à son épreuve et soulager sa douleur. — Qui a connu cette douleur comme notre Seigneur Jésus-Christ? Seul, Il a subi toute la colère de Dieu afin que nous n'eussions jamais à en souffrir. « Ta fureur pèse sur moi, et tu m'as accablé de tous tes flots, » dit-il au verset 7, lequel rappelle le verset 7 du Ps. XLII. Abandonné même de tous ses disciples, personne n'a pu le suivre quand Il a porté le péché du monde, et que, pour l'ôter, Il a donné sa vie en sacrifice, Lui l'Agneau de Dieu; Il a souffert entre deux brigands; il est descendu dans les parties les plus basses de la terre, dans la mort même; et c'est en ressuscitant que Lui, le premier, a pu répondre d'une manière triomphante à ces merveilleuses questions du vers. 10: « Feras-tu un miracle envers les morts? ou les trépassés se relèveront-ils pour te célébrer? » Oui! « Maintenant Christ est ressuscité d'entre les morts, comme prémices de ceux qui dorment! » Et les morts en Christ seront ressuscités, et les vivants seront ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur (1 Thess. IV, 16, 17; 1 Cor. XV, 20).

Le Psaume LXXXIX, de Ethan, traite en particulier de toute la bonté de Dieu envers David, et des grâces qu'il avait assurées à son serviteur, quand celui-ci manifesta l'intention de bâtir une maison au Dieu d'Israël (2 Sam. VII; 1 Chron. XVII). Ces grâces assurées se

trouvent réunies, et sont accomplies dans la personne de Jésus, le Fils promis à David, sur le trône duquel Il doit s'asseoir pour consommer la joie et la gloire de son peuple d'Israël. Trois choses sont célébrées dans la première partie du Psaume, savoir : la puissance, la justice et la bonté de Dieu. Et toutes les trois s'unissent en faveur de « l'Homme selon son cœur ; » et la fidélité de Dieu qui ne change jamais d'avis devient la confiance de son serviteur. Mais depuis le verset 38, tout change ; et, pour le moment, il semblerait que Dieu a oublié ses promesses ; car, au lieu de trouver la gloire et l'honneur, on ne rencontre que la honte, le mépris et les opprobres. Cela continue ainsi jusqu'au verset 45 ; alors, depuis le verset 46, l'âme qui souffre ainsi s'adresse à Dieu, pour connaître la fin de toute son angoisse. Christ a dû ainsi mettre de côté sa propre gloire, en se faisant sacrifice pour le péché, afin que tous les grands desseins de Dieu fussent accomplis. C'est Christ qui a pu dire qu'Il portait dans son sein les outrages par lesquels les ennemis de Dieu ont diffamé les traces de Son oint. Oh ! combien Il a souffert pour nous !

Tous ces Psaumes nous apprennent donc ce que c'est que de marcher par la foi et non pas par la vue, « nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas ; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles » (2 Cor. IV, 18) ; et telle a été la vie de foi du Fils unique de Dieu.



Un médecin entendu.

(Suite et fin de la page 100).

Il lut ce qui suit :

— « Qui a cru à notre prédication ? Et à qui est-ce qu'a été visible le bras de l'Éternel ? »

Le docteur. Qui en effet a cru ? Le scepticisme dont se plaignait celui qui a écrit cette page, il y a deux mille six cents ans, dure encore.

— « Toutefois, il est monté comme un rejeton devant lui, et comme une racine qui sort d'une terre altérée. Il n'y a en lui ni forme, ni apparence, quand nous le regardons ; il n'y a rien en lui à le voir, qui fasse que nous le désirions... » De qui est-il parlé dans ces lignes ?

Le docteur. Du Fils de Dieu, Jésus-Christ, que le Père a envoyé pour être le Sauveur du monde avant d'en être le Juge.

— « Il est le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleurs, et qui sait ce que c'est que la langueur ; et nous avons comme caché notre visage arrière de lui, tant il était méprisé ; et nous ne l'avons rien estimé... » C'est vrai, nous n'en avons fait aucun cas.

« Il a porté nos langueurs, et il s'est chargé de nos douleurs ; et nous avons estimé qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu, et affligé... » C'est encore vrai.

« Mais il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités : l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison. Nous avons tous été errants comme des brebis ; nous

nous sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. » Que veut dire cela ?

Le docteur. Que le Fils de Dieu a reçu le châtement de nos péchés, et que ce fait, reçu dans le cœur par la foi, nous apporte la paix. Dieu nous a aimés ; et, afin que nous ne tombions pas dans l'abîme sans fin, dont vous parliez, il a fait venir sur Jésus l'iniquité de nous tous.

— Comment ? le Fils de Dieu aurait été traité en criminel pour moi ?

— « L'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. »

— Alors il n'y a plus de condamnation pour moi ?

— « Le châtement qui nous apporte la paix est tombé sur lui. »

— Est-ce possible ! Docteur, j'entrevois-là quelque chose de si beau que je crains qu'il ne m'échappe !

— Lisez, je vous prie, quelques paragraphes de plus.

— « On le presse et on l'accable ; toutefois il n'a point ouvert sa bouche... » (parce qu'il voulait se donner soi-même pour mes péchés !) ... « il a été mené à la tuerie comme un agneau, et comme une brebis muette devant celui qui la tond ; et il n'a point ouvert sa bouche... » (pour moi dont il prenait la place !) « Il a été enlevé par la force de l'angoisse et de la condamnation... » (il est mort ; oui, sur la croix) ... « Mais qui racontera sa durée?... » (oui, car il est ressuscité.) « Car il a été retranché de la terre des vivants, et la plaie lui a été faite pour le péché de mon peuple... » (c'est donc le Remplaçant du pécheur !) ... « Or on avait ordonné son sé-

pulcre avec les méchants, mais dans sa mort, il a été avec le riche ; car il n'avait point fait d'outrage, et il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche. Toutefois l'Éternel l'ayant voulu froisser, l'a mis en langueur... » (Quel amour pour nous !) « Après qu'il aura mis son âme en oblation pour le péché, il se verra de la postérité, il prolongera ses jours, et le bon plaisir de l'Éternel prospérera en sa main. Il jouira du travail de son âme, et il en sera rassasié : mon serviteur juste en justifiera plusieurs par la connaissance qu'ils auront de lui ; et lui-même portera leurs iniquités... »

Encore ! Docteur, je vous dis que c'est clair, clair comme le jour ! Pourquoi n'ai-je pas eu depuis longtemps cette connaissance de lui ? Justifié ! Quel mot ! Justifié !... « C'est pourquoi je lui donnerai son partage parmi les grands, et il partagera le butin avec les puissants ; parce qu'il aura livré son âme à la mort, qu'il aura été mis au rang des transgresseurs, et que lui-même aura porté les péchés de plusieurs, et qu'il aura intercédé pour les transgresseurs... » (Esaïe LIII).

Docteur, je n'aurais jamais imaginé un salut pareil. Quel amour dans le Père ! Quel amour dans le Fils ! Quelle grandeur ! Quelle beauté ! Docteur, je ne crains plus le jugement ! Je crois en Jésus-Christ !

— Si vous croyez en Jésus-Christ, lui-même vous le dit, vous avez la vie éternelle : lisez ses propres paroles, en Jean V, 24 :

— « En vérité, en vérité je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. »

Le malade s'en alla guéri.

Le salut qu'il venait de recevoir directement de Dieu par la simple foi en sa parole, lui ôta ses terribles préoccupations quant à l'avenir, et remplit son cœur et sa vie de paix et de joie. Il ne douta plus de la révélation de Dieu. Quant aux doctrines et aux cérémonies, il a soin de n'en recevoir que ce qui s'accorde strictement avec cette révélation, c'est-à-dire avec les Saintes-Ecritures, dont la lecture l'a délivré en même temps de la maladie du corps et de celle de l'âme.

Comme une mortaise s'adapte au morceau de bois pour lequel elle a été taillée, ainsi la Parole de Dieu s'unit au cœur de l'homme. On sent que l'un a été fait pour l'autre. Dieu, qui a fait l'œil, a fait la lumière ; Dieu, qui a fait l'oreille, a fait le son ; Dieu, qui a fait le cœur et le connaît à fond, a mis dans la Bible ce qui doit pleinement satisfaire aux besoins du cœur.

Lecteur, en avez-vous fait l'épreuve, comme ce malade ? Il faut avoir affaire aujourd'hui avec Christ comme Sauveur ; sans cela vous aurez, demain peut-être, affaire avec Lui comme Juge. Pensez-y sérieusement, car, le grand trône blanc sera dressé à la fin des temps ; celui qui juge avec justice sera assis dessus ; la terre et le ciel s'évanouiront, on ne les trouvera plus.

Alors les morts, grands et petits, se tiendront devant Dieu, et les livres seront ouverts, et chacun sera jugé selon ses œuvres d'après ce qui est écrit dans ces livres.

On ouvrira aussi un autre Livre qui est le Livre de vie, et quiconque n'est point trouvé écrit dans ce Livre, sera jeté dans l'étang de feu (Apoc. XX).

Que personne ne se fasse illusion à cet égard. Ce qui hantait l'imagination de ce malade, n'était point une hallucination, mais le souvenir d'une grande et terrible vérité rappelée à sa mémoire par l'Esprit de Dieu, qui voulait le conduire au salut.

Cher lecteur, ce récit peut vous conduire au même bonheur. Si vous êtes sauvé par Jésus-Christ, comme l'homme dont vous venez de lire l'histoire, votre vie entière sera changée et anoblie; et, non seulement vous jouirez pour vous-même du vrai bonheur par la connaissance de Jésus-Christ, qui vous a aimé et qui s'est donné lui-même pour vous, mais vous pourrez inviter ceux qui vous entourent à aller à Lui pour jouir du même bonheur.



La cabane au bord de la mer.

CHAPITRE VIII.

La récolte du fenouil marin.

J'aimais tellement l'école du dimanche, et j'en parlais si souvent à Cor qu'il commença à désirer d'y aller avec moi, et ensemble nous consultâmes M^{me} Loyd.

— J'ai un grand désir d'y aller, dit Cor, et pourtant il y a quelque chose qui me retient.

— Qu'est-ce que c'est, mon enfant? tu ne crains pas d'être là avec des enfants plus jeunes que toi, n'est-ce pas?

— Ce serait bien sot, répondit Cor, d'un air embarrassé. Mais c'est ma veste, Madame, et mon pantalon si usés... Ils sont encore assez bons pour aller sur la plage, et je ne voudrais pas demander d'autres habits à maman, elle travaille tant pour nous ; mais ils ne sont pas trop beaux pour aller à l'école, n'est-ce pas, Madame, qu'en pensez-vous ?

— Mais, Cor, interrompis-je, tes habits sont bien aussi bons que les miens.

— Je ne saurais trop lesquels choisir, dit M^{me} Loyd, en souriant, même depuis que toi, Gwen, tu as raccommodé ta robe, car les points que tu y a faits sont presque aussi grands que les trous qu'il y avait auparavant.

— Personne ne m'a jamais montré comment il fallait faire. Si vous me montriez, peut-être que je pourrais raccommoder les habits de Cor, et il pourrait venir avec moi à l'école.

La vieille veuve secoua la tête. — Ils seront le mieux raccommodés par des habits neufs. Il me semble, Cor, que tu saurais bien gagner de quoi t'en acheter.

— Je ne sais qu'aller à la pêche des crevettes, Madame, et je donne toujours à maman tout l'argent que je gagne.

— Cela est clair, mais tu ne pêches pas des crevettes pendant la journée entière ?

— Je pourrais disposer de temps à autre d'une après-midi, si je savais comment l'employer ; mais qui se soucierait de faire travailler un gamin comme moi ?

— Il me vient une idée, dit la veuve ; assieds-toi là, Cor, et je vais te dire ce que c'est.

Nous fûmes tout oreille. — Tu connais Georges

Pritchard, qui demeure là-bas près de la mer ; il est boiteux. Cor fit signe que oui. — Georges est mon neveu, continua M^{me} Loyd ; c'est le meilleur garçon du monde, et il aime beaucoup sa vieille grand'mère. La semaine dernière il vint me voir, et il me dit : « Grand-mère, le fenouil de mer est presque mûr, et depuis des années il n'a été aussi abondant. Si je n'étais pas boiteux, j'irais en faire la récolte avant que les barques viennent, et je vous assure que cela me ferait une jolie somme d'argent pour papa. » Tu sais, Cor, que le père de Georges est malade, et que Georges fait pour lui tout ce qu'il peut.

Nous savions, Cor et moi, que le fenouil de mer croissait contre les rochers, juste au-dessus du niveau de la marée haute, et qu'on s'en servait pour le mettre au vinaigre. Nous en avons cueilli quelquefois pour nous amuser, mais nous n'aurions jamais pensé qu'on pût le vendre.

— Eh bien ! mes enfants, dit M^{me} Loyd, j'ai imaginé que Cor et Georges pourraient aller à la récolte ensemble. Georges a un âne, et son père prêterait la petite charrette ; Georges vous montrerait où se trouve le meilleur fenouil, et Cor le cueillerait sur les rochers jusqu'à ce que la charrette en soit pleine. Puis Georges irait le vendre à la ville, et vous partageriez l'argent ; et je serais bien surprise, Cor, si ta part ne suffisait pas pour l'acheter une veste et un pantalon.

Le visage de Cor rayonnait de joie, et il battit des mains. — C'est cela ! c'est cela ! s'écria-t-il. Dites à Georges que je suis prêt à aller avec lui. Grimper les rochers est mon affaire, mais je n'y aurais jamais pensé.

Vous voyez, Madame Loyd, que les choses n'entrent jamais d'elles-mêmes dans ma tête.

— Georges est un bon et brave garçon, dit la veuve, sans cela je ne l'engagerais pas à sortir avec lui ; et j'ai également bonne opinion de toi, Cor, pour croire que tu ne lui feras pas de mal.

Cor eut l'air très content, bien qu'il ne pensât pas mériter cet éloge, je le sais, car jamais il ne croyait à quoi que ce soit de bon en lui ; mais il était tout-à-fait digne de l'opinion que M^{mo} Loyd avait de son caractère, car il n'y eut jamais de meilleur, de plus honnête et de plus brave garçon que mon frère Cor.

M^{mo} Loyd arrangea tout avec Georges, et une après-midi qu'il faisait bien beau, nous nous mîmes en route, Cor et moi, car j'avais supplié qu'on me laissât aller, afin d'aider à ramasser le fenouil. A la porte de la maison de Georges, nous vîmes la charrette toute prête ; elle était grande et pouvait contenir de quoi faire une bonne charge pour l'âne, qui cependant était le plus fort de tout le village.

Bientôt nous fûmes installés sur le banc ; Georges conduisait, et Cor me tenait solidement, car la charrette faisait de grands soubresauts en passant dans les ornières du chemin qui montait vers la falaise.

— Par quel côté faudra-t-il aller ? demanda Cor. Devons-nous grimper de la plage jusqu'en haut, ou descendre du sommet du rocher ?

— Il est impossible d'aller par la plage, elle a à peine un mètre de large, même à la marée basse, et nous ne pourrions pas y arriver avec la charrette. J'y ai bien réfléchi, et je crois que le mieux sera de continuer la route jusqu'en haut, aussi loin que la charrette

pourra aller, et alors, si tu veux m'aider, nous porterons les paniers au bord de la falaise. C'est toi qui devras descendre, Cor, pour remplir de fenouil un panier, puis Gwen et moi nous le tirerons à nous et le viderons dans la charrette, pendant que tu rempliras un autre panier.

— A la bonne heure, dit Cor. Quelle charretée nous allons ramasser, n'est-ce pas Gwen ?

Les falaises qui, comme Georges le disait, descendaient jusque très près de la mer, touchaient aux collines où se trouvait la mine. Entre deux, il y a une colline moins élevée, sillonnée par une route ; et c'était par cette route que Georges voulait conduire la charrette aussi haut que possible. Mais bientôt le chemin devint fort escarpé, et Cor et moi nous mîmes pied à terre, et peu après Georges déclara que la charrette ne pouvait plus avancer. Alors nous ôtâmes le mors de la bouche de l'âne, pour qu'il pût se régaler de l'herbe fraîche et des chardons qui croissaient tout à l'entour ; puis, chargés des paniers et de la corde, nous montâmes lentement, à nous trois, jusqu'au sommet. Le sentier était passablement rude, toutefois ce n'était rien en comparaison de celui qui courait le long de la falaise pour aboutir à la plage. Georges n'osait pas s'y aventurer, il était dangereux pour quiconque n'en avait pas l'habitude ; mais Cor ôta sa veste, et il se disposait à descendre, lorsque je lui demandai instamment de me permettre de l'accompagner.

— Tu sais que je grimpe et descends les sentiers presque aussi bien que toi, lui dis-je, et je n'ai pas la moindre peur ; à nous deux, nous ferons le double de

besogne ; d'ailleurs il faut laver le fenouil dans la mer, et qui est-ce qui le fera si je reste ici en-haut ?

A la fin Cor consentit à me laisser venir, à la condition de bien tenir la corde en descendant, et de rester tranquille à l'endroit qu'il me montrerait pour laver le fenouil, pendant qu'il ferait la récolte le long des parois du rocher.

Avant de nous mettre à l'ouvrage, nous demeurâmes pendant quelques instants immobiles tous les trois, pour jeter un coup d'œil autour de nous. Devant nous, aussi loin que le regard pouvait atteindre, s'étendait la grande mer bleue, couverte d'une multitude de petites barques de pêcheurs aux voiles blanches, et de grands navires qu'on voyait disparaître à l'horizon. Derrière nous étaient les collines sur lesquelles de grands espaces de rocher blanc se montraient à travers la fougère et les noyers nains qui les couvraient, et des cheminées de la mine s'élevaient d'épaisses colonnes de fumée. De tous côtés la vue s'étendait nettement au loin. A droite, à une grande distance, on apercevait la ville ; et plus près, de petits groupes de cabanes. Quelques maisons isolées suivaient la ligne du rivage, et à gauche, dans l'intérieur des terres, on voyait des champs de blé mûr, et de longues rangées de gerbes déjà récoltées, tandis que le sifflement de la faucille se mêlait au chant joyeux des moissonneurs. Mais, à peine avions-nous fait deux pas pour descendre, que l'aspect changea ; nous ne vîmes plus que la mer, nous n'entendîmes plus que le bruit des vagues au pied de la falaise ; et le silence autour de nous était si profond et si solennel que, bien qu'il fût grand jour et que je susse qu'il n'y avait rien à craindre, un senti-

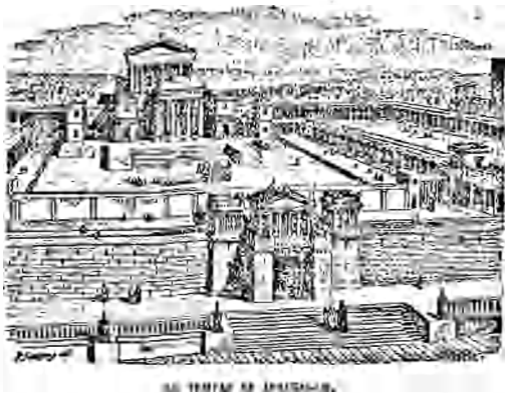
ment de terreur et de solitude s'empara de tout mon être, et j'appelai Cor, qui était déjà descendu bien plus bas que moi, pour qu'il revint et m'aidât à avancer.

Quand nous fûmes arrivés à peu près à mi-chemin de la descente, nous passâmes auprès de l'ouverture d'une petite caverne creusée dans le rocher. Cor s'arrêta pour y jeter un regard, mais il me sembla entendre bouger quelque chose, et comme le bruit d'un soupir ; et je tirai Cor par son habit. En voyant ma figure pâle, il sourit. — Comment, petite Gwen, dit-il, crois-tu qu'il y ait un lion là-dedans ? Eh bien ! s'il y en a un, je veillerai sur toi, — et il me rassura, et se moqua de moi pendant que nous continuions à descendre, si bien que toute ma frayeur se dissipa, et que je ne pensai plus qu'à commencer notre besogne.

Nous avons trouvé l'endroit où croissait le fenouil ; la partie inférieure de la falaise était couverte de ses courts rameaux verts, et la récolte en était facile autant qu'abondante. Cor chercha une place où le sable fût bien sec, tout au bord de la mer, et j'y lavais le fenouil qu'il empilait à côté de moi, et que je posais ensuite tout humide et brillant dans le panier. Puis, quand celui-ci était plein, nous faisons un signe à Georges, qui tirait à lui la corde avec le panier au bout, et nous suivions des yeux la charge se balançant au-dessus de nos têtes, car la roche était très escarpée. Puis nous nous mettions à remplir le second panier, que Georges montait aussitôt, et nous travaillâmes ainsi jusqu'à ce que Georges nous cria que la charrette était toute chargée.

(A suivre, D. v.)





Les Psaumes.

VII

Les Psaumes dits « Maskil. »

Ps. LXXVIII.

Comme nous l'avons dit dans notre précédente étude, il nous reste encore à examiner un des Psaumes d'Asaph, le LXXVIII^e ; Psaume qui passe en revue l'histoire du peuple d'Israël, et en tire une instruction profonde pour l'âme qui veut l'écouter. Je dirai plutôt que ce n'est pas tant l'histoire du peuple, que l'histoire des voies de Dieu avec lui, qui est le sujet de la méditation du prophète ; et celui-ci fait appel au peuple, afin qu'il écoute sa loi et qu'il prête l'oreille aux paroles de sa bouche, car il voulait parler des merveilles que Dieu

avait faites dans le passé, aussi bien que de la conduite du peuple d'Israël envers l'Éternel, se servant de ces faits comme d'une parabole pour avertir, pour instruire, et pour encourager ses auditeurs, — les enfants de ceux en faveur desquels Dieu s'était manifesté avec tant de bonté. Et c'est ici où nous trouvons, nous aussi, la porte de la bénédiction ; et la foi sait en profiter, car « ceux qui sont sur le principe de la foi, ceux-là sont fils d'Abraham, le fidèle croyant, et sont bénis avec lui » (Gal. III, 7-9) ; et Jérusalem, la bienheureuse qui est d'en haut, est la mère de nous tous (Gal. IV, 26 ; Apoc. XXI, 2, 10-11). Et « toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction, afin que par la patience et par la consolation des écritures nous ayons espérance » (Rom. XV, 4).

Écoutez maintenant, chers enfants, comment Dieu veut que le souvenir de ses bontés se perpétue ; — « car Il a établi le témoignage en Jacob, et Il a mis la loi en Israël ; et Il donna charge à nos pères de les faire entendre à leurs enfants ; afin que la génération à venir, les enfants, dis-je, qui naîtraient les connussent, et qu'ils se missent en devoir de les raconter à leurs enfants, et afin qu'ils missent leur confiance en Dieu... » Si on vous raconte les grandes choses qui sont écrites dans la parole de notre Dieu, c'est afin que votre cœur en soit pénétré de manière que vous vous confiiez en Dieu, et que vous racontiez à d'autres personnes (à vos enfants, si vous vivez assez longtemps pour en avoir) la bonté qu'Il vous aura fait connaître.

Les versets 9 à 11 nous expliquent à quelle occasion ce Psaume fut écrit ; savoir que les enfants bien-aimés de Dieu, au lieu d'être victorieux comme ils auraient

dû l'être, avaient tourné le dos au jour de la bataille. Ce fait si humiliant remplit de tristesse l'âme du prophète ; et il en cherche d'abord la raison, et ensuite le remède. — La raison n'était pas difficile à découvrir : le peuple avait refusé de marcher selon la loi de son Dieu ; ils avaient mis en oubli ses exploits et ses merveilles qu'Il leur avait fait voir. Et qu'il est facile pour nous de faire la même chose que les enfants d'Israël (ou d'Ephraïm, comme ils sont appelés au verset 9) ! Nous aimons aussi faire notre propre volonté, et alors nous oublions toute la bonté et la fidélité de Dieu, et il en résulte que nous nous trouvons dans le même misérable état que les enfants d'Israël, et malheureux au dedans de nous-mêmes ; l'ennemi a le dessus, et nous sommes couverts de honte. — Mais quelle est la ressource ? C'est de faire comme Asaph, c'est de repasser l'histoire de la fidélité de Dieu ; car on y voit que Dieu a toujours déployé sa grande puissance en faveur de ceux qui ne la méritaient nullement, mais qui contristaient sans cesse son esprit de grâce et de patience ; et quoiqu'Il ait dû les châtier, Il ne les a jamais abandonnés.

Les versets 12 à 16 racontent de quelle manière Dieu avait racheté son peuple de l'esclavage du pays d'Égypte, en fendant la mer Rouge, et conduisant son peuple par le passage ouvert au milieu des eaux amoncées deçà et delà, leur montrant le chemin de nuit par une lumière de feu, et de jour par une colonne de nuée ; puis quand ils entrèrent dans ce désert aride, où il n'y avait point d'eau, il leur fit jaillir de l'eau du rocher pour les rafraîchir. Vous savez, chers enfants, qu'on trouve cette histoire dans le livre de l'Exode,

chapitres XIV et XVII ; vous vous rappelez sans doute la description de ces moments terribles que le peuple eût à traverser, quand ils virent toute l'armée de Pharaon qui les poursuivait, et quand il semblait que la mer Rouge leur coupait le chemin, et qu'ils allaient tomber au pouvoir de ce redoutable roi. Quel moment de joie inattendue et de merveilleux salut ne fut-ce pas pour eux, lorsque Moïse étendit sa verge sur les eaux, et qu'un chemin s'ouvrit par la puissance de Dieu seul, à travers la mer ! Avec quelle allégresse ils se hâtèrent d'en profiter, et quelle reconnaissance vint remplir leurs cœurs quand ils virent comment Dieu les avait délivrés, et avait précipité leurs ennemis pour toujours au fond des eaux. Tout le chapitre XV^o de l'Exode est leur cantique de joie et de victoire.

Mais cette délivrance merveilleuse ne changeait rien à l'aspect du désert ; il était toujours aride, et il n'y avait point d'eau. Et le cœur incrédule est porté facilement à murmurer contre un Dieu de parfaite grâce, et on regrette même d'avoir été délivré de la puissance du cruel Pharaon. Cependant Dieu se montre fidèle, comme toujours ; la même verge que Moïse avait étendue sur la mer, sert maintenant à frapper le rocher, et des eaux abondantes en jaillissent pour abreuver le peuple. Dieu avait changé les eaux en terre ferme pour délivrer son peuple, et maintenant Il fait du désert aride des réservoirs d'eaux pour les rafraîchir (Ps. CVII, 33, 35). Y a-t-il quelque chose de trop difficile pour Lui ? Peut-il abandonner son peuple après avoir fait tant de choses en leur faveur ?

Hélas ! le cœur naturel trouve néanmoins bientôt une occasion de se plaindre. Dieu avait fait pleuvoir la manne

sur le peuple d'Israël ; « Il leur avait donné le froment des cieux » (vers. 24) pour les rassasier ; mais parce que ce n'était pas une viande qui flattât leur appétit, ils se mirent à pleurer de nouveau et à murmurer contre Dieu, disant : Qui nous fera manger de la chair ? (voyez Nomb. XI, 4-35). C'est ce qui fait le sujet du Psaume, depuis le verset 17 jusqu'au 31. Cette fois-ci Dieu répondit à leur requête, mais Il leur fit sentir en même temps le caractère de leur péché contre Lui. Il leur envoya des cailles en si grande quantité que la terre tout autour du camp en était couverte, et on n'avait qu'à se baisser pour en ramasser autant qu'on en voulait. Cependant, cette viande même qu'ils mangèrent fut pour eux la cause d'une très-grande plaie « qui abattit les gens d'élite d'Israël » (vers. 31). Quel avertissement solennel ! Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient ; mais quand on est mécontent de son partage, il peut arriver que l'on demande des choses qui sont plutôt nuisibles ; et alors Dieu satisfait quelquefois aux désirs charnels du cœur, pour nous faire voir qu'il vaut mieux s'en remettre à Lui, et ne pas agir d'après sa propre volonté. Dieu est plein de grâce, « Il apaise souvent sa colère et n'émeut pas toute sa fureur » (vers. 38) ; mais Il ne peut pas laisser passer le péché comme si de rien n'était ; et, soyons-en sûrs, notre péché nous trouvera un jour ou l'autre (Nomb. XXXII, 23).

Quand Dieu punissait son peuple, alors ils le recherchaient (vers. 34) ; mais ce n'était pas de cœur — « ils faisaient beau semblant de leur bouche, et ils Lui mentaient de leur langue ; car leur cœur n'était point droit envers Lui, et ils ne furent point fidèles en son a-

liance » (vers. 36, 37). Comparez Jér. III, 10, qui se rapporte à l'alliance que le peuple de Juda traita avec l'Éternel au temps du bon roi Josias (2 Rois XXIII, 1-3), alliance qui ne fut que de trop courte durée. Mais il en a toujours été ainsi. Le cœur de l'homme est foncièrement revêché, et le péché lui est plus facile que l'obéissance. Coup sur coup le peuple tenta Dieu dans le désert; ils bornèrent le Saint d'Israël, et murmurèrent contre Lui, en oubliant ses miracles en Egypte, les dix plaies dont Il avait frappé les Egyptiens pour faire sortir son peuple comme des brebis, et les mener comme un troupeau par le désert (vers. 40-53). Quand Moïse était sur la montagne avec Dieu, et que Dieu lui révélait comment Il voulait habiter au milieu de son peuple d'Israël, le peuple, en bas, parlait de rejeter tout-à-fait l'Éternel, et ils se firent un veau d'or pour dieu et pour conducteur (Exode XXXII) ! Et quand Dieu les eut amenés jusqu'aux frontières du bon pays de Canaan, ils envoyèrent, pour reconnaître la contrée, des espions qui leur firent un rapport encourageant en leur montrant de son fruit; néanmoins le peuple se lamenta en disant que les gens qui y habitaient étaient trop forts pour qu'on pût les vaincre, et que les villes murées étaient trop redoutables, et qu'il leur vaudrait mieux retourner au pays d'Égypte que d'essayer de déposséder les habitants de Canaan (Nomb. XIV). Ils ne songeaient même pas que l'Éternel Dieu, qui les avait conduit jusque là, serait assez puissant pour les amener à une fin triomphante.

Malgré tout, Dieu ne voulait pas les abandonner. Il ne pouvait pas tenir le coupable pour innocent, mais Il était pitoyable, miséricordieux, tardif à colère, abon-

dant en gratuité et en vérité (vers. 38 ; Ex. XXXIV, 6, 7) ; et, à travers le Jourdain, Il les fit enfin arriver dans le beau pays qu'Il avait promis à leurs pères de leur donner, et Il les y fit habiter, selon sa parole, après avoir chassé les nations de devant eux. Mais bientôt Israël suivit le méchant train des nations que Dieu avait chassées à cause de leurs iniquités, et il s'établit des hauts lieux et des images taillées, tombant ainsi dans l'idolâtrie, et abandonnant l'Éternel. Par conséquent Dieu se mit en grande colère, et à son tour, « Il abandonna le pavillon de Silo, le tabernacle qu'Il avait placé, et où Il habitait parmi les hommes, et Il livra en captivité sa force et sa gloire, entre les mains de l'ennemi » (vers. 54-62). Ceci arriva quand les Philistins eurent le dessus sur Israël, et que l'arche de Dieu fut prise par eux (1 Samuel IV). Hophni et Phinéas, sacrificateurs, tombèrent par l'épée à cette occasion ; leur vieux père Héli tomba à la renverse de dessus son siège en apprenant ces tristes nouvelles, et en mourut ; et la femme de Phinéas, quand on lui fit ce rapport, succomba aussi, en mettant au monde un fils qu'elle nomma *Icabod* ⁴, en disant : « La gloire est transportée d'Israël, » parce que l'arche de l'Éternel avait été prise, et parce que son beau-père et son mari n'étaient plus.

Mais Dieu s'est souvenu de la misère de son peuple opprimé par leurs ennemis de tous les côtés. Il s'est réveillé comme un homme qui se serait endormi (vers. 65 de notre Psaume), et Il est intervenu de nouveau pour délivrer l'infidèle Israël. Il frappa les Philistins dans toutes leurs villes, comme cela est raconté en

⁴ *Icabod* veut dire : « Où est la gloire », ou bien : « Il n'y a point de gloire. »

1 Sam. V, de telle sorte qu'ils furent trop contents de renvoyer l'arche ; ensuite Dieu suscita David pour paître son peuple d'Israël, et le délivrer de la main des Philistins. Vous vous rappelez, chers enfants, combien de fois David les frappa depuis que, jeune garçon encore, il avait vaincu le géant Goliath (1 Sam. XVII), jusqu'aux deux batailles qu'il leur livra dans la vallée des Rephaïns (2 Sam. V), et la prise qu'il fit de Méthégamma (2 Sam. VIII, 1) ; et ce furent deux des descendants de David qui achevèrent de les exterminer, Hoziás et Ezéchias (2 Chron. XXVI, 6 ; Esaïe XIV, 28-32 ; 2 Rois XVIII, 8).

Dieu ne rétablit jamais ce que l'homme a gâté, mais Il introduit quelque chose de nouveau pour attirer le cœur de l'homme à Lui-même par la grâce ; c'est pourquoi Il a dédaigné Silo et le tabernacle de Joseph, et Il a choisi la tribu de Juda et la montagne de Sion, pour y établir David son serviteur.

Quel tableau de la bonté de Dieu ! Ne peut-on pas dire comme Asaph, vers. 72 : « Il les a fait paître selon l'intégrité de son cœur, et les a conduits par la sage direction de ses mains ? » Du côté d'Israël tout était rébellion et désobéissance ; du côté de Dieu tout était grâce et fidélité. Voilà notre leçon. Il faut que Dieu tienne compte de toute iniquité ; mais Il veut pardonner à tous ceux qui se tournent vers Lui ; et Il veut accomplir à notre égard ses premiers desseins de grâce, malgré toute notre infidélité et la dureté de notre cœur. Confiez-vous en Lui, chers enfants, Il en est bien digne. « Il ne retire point ses yeux de dessus le juste » (Job XXXVI, 7).



Qu'est-ce que l'Eglise selon la Parole ?

Chers jeunes lecteurs,

Il y a déjà longtemps que j'ai éprouvé le besoin de m'entretenir un moment avec vous, sur un sujet que la plupart d'entre vous n'ont pas encore bien compris, malgré son importance.

Le sujet, le voici : *Qu'est-ce que l'Eglise selon la Parole ?*

Il faut tout d'abord que je vous dise ce qui a pu me suggérer l'idée de vous entretenir d'un tel sujet, vu que, par sa nature, il paraît bien au-dessus de votre portée. Cependant, il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre de vos camarades (enfants de parents chrétiens), donner le nom d'église à un objet qui ne l'est pas du tout; aussi m'a-t-il paru nécessaire de vous adresser cette simple question : qu'est-ce que l'Eglise ? Est-ce une maison, ou une cathédrale, ou bien un *corps* vivant de la vie de Christ monté en haut, et composé de croyants, — de gens convertis, en un mot ?

Il importe, mes jeunes amis, que dans votre esprit cette question soit bien définie, afin que vous soyez gardés de donner le nom d'église à une pauvre maison. Dans le Nouveau Testament, l'Esprit de Dieu parle beaucoup de l'Eglise, ce seul fait en montre l'importance. Or, pour éviter toute confusion dans les idées relatives à la question que je vous ai posée, disons tout d'abord ce que l'on appelle vulgairement dans la chrétienté : *église*, et quelle est l'acception ou le sens de ce nom, pour la généralité des chrétiens de profession.

On appelle généralement de ce nom, les lieux consacrés à l'accomplissement des devoirs de la religion, c'est-à-dire où l'on rend culte à Dieu. En appelant un temple : l'église (comme cela est arrivé à quelques-uns de vos camarades), il en résulte dans l'esprit des hommes cette conséquence-ci : que l'idée de l'existence de l'Église, corps de Christ *vivant et visible* sur la terre, est totalement éclipsée par le fait qu'un édifice, plus ou moins considérable, est appelé : l'église ! — on va à l'église.

Quant à l'acception de ce nom, il n'est pas rare de lire en gros caractères soit à l'extérieur, soit à l'intérieur de temples protestants ou catholiques, des paroles telles que celles-ci : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux. » — Ceux qui, les premiers, ont imaginé de tracer sur des murs cette parole de l'Écriture, ont eu, sans doute, l'intention de faire de la piété à la manière des hommes, cherchant à inspirer de la vénération pour un lieu consacré au service religieux ; mais voyez, mes jeunes amis, ce que l'homme fait lorsqu'il veut pratiquer la piété sans l'Esprit de Dieu : il se sert de l'Écriture comme quelqu'un qui n'y entend rien. Le plus simple examen de ce passage, lorsque notre volonté propre n'est pas en jeu dans les choses de Dieu, montre qu'il est relatif à la vision qu'eut Jacob, lorsque, pour cause de péché, il s'enfuyait loin de la maison de son père Isaac (Genèse XXVIII 17). Et d'ailleurs, ce passage n'a jamais été appliqué à l'Église par l'Esprit de Dieu, et encore moins à un bâtiment.

Quel est donc le sens moral et la portée de cette vision ? Cette vision a évidemment un sens typique, et

quant à sa portée, elle aura son accomplissement *littéral*, aux jours où le Seigneur Jésus régnera sur la terre, et que le siège de sa puissance et de son autorité royales sera établi en Sion (Ps. II, 6). Le Seigneur lui-même fait allusion à cette vision, lorsqu'il dit à Nathanaël, déjà émerveillé d'avoir devant lui le roi d'Israël : « Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme » (Jean I, 52). Alors sera établie, en bénédiction et en gloire, la relation future du ciel avec la terre, dont Christ sera le glorieux centre.

Mais, dira quelqu'un : Y a-t-il du mal d'inscrire ce passage au frontispice d'un temple? En ceci est surtout le mal, c'est que l'Esprit de Dieu ne le fait pas ; en outre, cela rattache une idée superstitieuse à un édifice qui n'est rien de plus en soi que tout autre édifice au monde. Qui est, dans le Nouveau Testament, la porte des cieux? Tous mes jeunes lecteurs savent, je l'espère, que c'est Christ; car, dit-il : « Je suis la porte, celui qui entre par moi sera sauvé » (Jean X, 9). Ailleurs, l'Écriture rend témoignage que la maison de Dieu « est l'Église du Dieu vivant » (1 Tim. III, 15). Ces témoignages ne sont-ils pas assez clairs pour nous établir dans la vérité du sujet que nous examinons?

Maintenant, mes jeunes amis, afin de développer votre intelligence, disons quelques mots du temple que Salomon, fils de David, édifia à l'Éternel sur l'ordre qu'il en avait reçu. En réponse à la prière que Salomon adressa à l'Éternel, l'Éternel lui dit : « J'ai exaucé ta prière, et je me suis choisi ce lieu pour une *maison* de sacrifices. » Plus loin encore nous lisons : « Mes

yeux et mon cœur seront toujours là » (2 Chron. VII, 12 et 16).

Ce temple matériel, sur lequel Dieu daigna mettre son nom, a été le *seul* qu'Il ait reconnu au milieu des hommes; mais, par le jugement de Dieu, ce temple a été mis de côté, aussi bien que le peuple d'Israël pour lequel ce riche édifice était tout à la fois un sujet de gloire et de vanité. Cependant, en nous reportant aux jours où ce temple existait encore, il ne sera pas sans intérêt pour vous que nous l'examinions de plus près. Ce temple était divisé en deux parties distinctes : le lieu *très-saint* et le lieu *saint*. D'autres petits bâtiments, ou appentis s'y rattachaient. Or, dans le Nouveau Testament, ces deux compartiments sont désignés par deux termes différents, desquels il est bon que je vous dise un mot, car cela se lie, quoique indirectement, à notre sujet. Le premier compartiment intérieur, où le souverain sacrificateur seul entrait, est désigné dans la langue originale par le nom de « *Naos*, » et indiquait proprement le lieu très-saint — la maison où Dieu manifestait sa présence. Le lieu saint, y compris les bâtiments adjacents, était désigné par le mot : « *Iéron*. » Dans les traductions françaises que nous possédons du Nouveau Testament, le mot *temple* est le seul terme que l'on emploie pour désigner les deux choses. Pour vous en donner un exemple, lisez Matth. XXVI, les versets 55 et 61 : « ... j'étais tous les jours assis parmi vous, enseignant dans le *temple* » (*iéron*); puis, « Celui-ci a dit : Je puis détruire le *temple* (*naos*) de Dieu, » etc. — Nous n'avons donc que ce seul terme pour l'un et l'autre cas.

Cette pauvreté de notre langue est certainement

une lacune, par la raison que ceux qui ne font pas cette différence et qui, en outre, soutiennent et propagent le principe de l'*union* de l'Eglise avec le monde christianisé, ne voient pas pourquoi il y aurait nécessité à se séparer du temple, auquel ils donnent le nom d'église, puisque les apôtres et les autres disciples allaient au *Jérô*, temple (Act. II. 46). Ce raisonnement serait fondé, si le temple de Jérusalem était synonyme d'église, et qu'il la représentât effectivement; mais il n'en est rien. Le temple servait aux apôtres de lieu de témoignage et non de lieu de culte, ainsi que cela se voit dans plusieurs passages, tels que : Actes III, 1 ; IV, 1 ; V, 20. — La fin du verset 46 du chapitre II fait ressortir cette différence, car les disciples prenaient la sainte Cène à la *maison* et non au temple.

Maintenant, si nous rapprochons de ces passages le témoignage qu'Etienne rendit à l'égard des édifices matériels, nous verrons que « le Très-Haut n'habite point dans des temples faits de mains ; » on peut voir par là que le seul lieu où Dieu habitait alors, c'était l'*Assemblée* — l'Eglise, vraie demeure de Dieu par l'Esprit (Ephés. II, 20-22). Tout le système terrestre des Juifs était ainsi mis de côté, et faisait place à un ordre de choses tout nouveau qui introduisait l'Eglise.

Déjà avant sa mort, le Seigneur Jésus fait mention de l'Eglise, comme d'une chose qu'il édifierait plus tard ; il dit à Pierre : « Je bâtirai mon Eglise » (Matth. XVI, 18). Ce serait *son* œuvre quand le moment de l'accomplir serait venu. Dès lors il n'en fut plus question jusqu'après la crucifixion du Sauveur. En effet, Christ, ayant été élevé à la droite du Père, envoya se-

lon sa promesse le Saint-Esprit à ses disciples. Puis, le jour de la Pentecôte étant venu, et les disciples étant réunis à Jérusalem, le Saint-Esprit vint sur eux, et ce fut à partir de ce moment que, de nouveau, il fut question de l'Eglise; car le temps pour l'édification de ce *nouveau* temple était venu. Ce n'était pas au temple de Jérusalem, remarquez-le bien, mes chers amis, que le Seigneur ajoutait ceux qu'il épargnait, mais *aux disciples* qui formaient ce que l'on peut appeler le *noyau* de l'Eglise. Dès ce moment l'Eglise fut fondée, et le Seigneur y ajoutait tous ceux qui recevaient la parole avec joie (Act. II, 41 et 47).

Ainsi voyons-nous le Seigneur à l'œuvre, par l'action puissante et vivifiante de l'Esprit, pour « *bâtir son Eglise*, » selon qu'il en avait parlé à Pierre. Les croyants formaient donc une assemblée (ou église), où le Saint-Esprit habite personnellement; cette assemblée était la maison (*naos*) de Dieu; en elle se déployaient la puissance et les dons du Seigneur, monté en haut; et c'est ainsi que la gloire invisible du Seigneur Jésus, à la droite du Père, revêtait aux yeux des hommes la forme d'une grâce et d'une puissance parfaites. Telle était, chers lecteurs, l'Eglise au commencement, elle sortait, pour ainsi dire, des mains du Seigneur. Et si vous me demandez pourquoi aujourd'hui il n'en est plus ainsi, la réponse la plus simple que je puisse vous faire est celle-ci : « C'est l'ennemi qui a fait cela. » La forme extérieure de l'Eglise a pris fin pour toujours ici-bas; son témoignage collectif ne répond plus au modèle primitif, tout cela est fort triste et humiliant. Le tableau que son état *actuel* nous offre, vu du dehors, ne présente que désordre et confusion !

Mais, j'ai aussi hâte de vous dire que l'Eglise, considérée comme étant l'*œuvre* de Dieu, ne peut pas changer : elle est toujours la *maison* de Dieu (*naos*); l'Eglise du Dieu vivant, le corps mystique du Fils de Dieu; et « là où deux ou trois sont réunis en son Nom, il est au milieu d'eux. »

Tel est, mes jeunes amis, le privilège des croyants qui désirent, en nos jours, prendre une position vraie de témoignage au milieu de tout le mal qui a été introduit dans la maison de Dieu. Avoir Christ pour *centre unique* de rassemblement, voilà la grâce que Lui-même maintient toujours à la foi, quelle que soit la difficulté des temps que cette foi ait à traverser en attendant qu'Il vienne, comme Il l'a promis (Apoc. XXII, 20).

Avant de terminer cette lettre, déjà bien longue, permettez-moi de vous adresser une question pour vous-mêmes : Etes-vous de l'Eglise de Dieu ? La fréquentation des assemblées chrétiennes et des écoles du Dimanche, ne fait pas que l'on soit de l'Eglise. Si vous avez fait attention de quelle manière le Seigneur, au commencement, formait l'Eglise, ou son Assemblée, vous aurez pu voir que c'était par le moyen de ceux qui recevaient, avec joie, la parole. Il en est absolument de même aujourd'hui ; en sorte que si vous recevez pour vous-mêmes, avec joie, la parole du salut que vous avez déjà entendue si souvent, vous serez de l'Eglise, vous ferez partie de cette Eglise dont le Seigneur Jésus a dit : « Les portes du hadès ne prévaudront point contre elle. » — Chers enfants, Dieu vous visite en sa grâce, Il ouvre devant vous le chemin de la vie et de la gloire éternelles; ne différez pas d'y

entrer, si vous n'y êtes pas encore, afin que ses appels, — sa visitation miséricordieuse, ne vous tournent pas en jugement.

Je reste votre ami.



La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 120.)

Il s'était fait tard, et il commençait à faire nuit, quand nous nous mimes en route, de sorte qu'il fallut grimper le long de la côte avec beaucoup de précautions, car nous ne savions trop où nous mettions le pied. Arrivés près de la petite caverne, Cor dit : — Attends un instant, Gwen, j'é vais un peu regarder là, je reviens tout de suite.

— Il fait trop sombre pour rien distinguer, lui répondis-je; et j'aurais bien voulu qu'il n'allât pas, mais j'eus houte de le lui dire, et je me tins là, tremblante, les yeux fixés sur la silhouette de Georges Pritchard, qui se dessinait sur le fond bleu du ciel, tout au haut de la falaise.

Il y avait à peine une minute que Cor m'avait quittée, quand des pas précipités se firent entendre; je tournai la tête, et je vis une forme noire, qui sortait rapidement de la caverne, et gravissait le sentier en toute hâte. Quoique terrifiée, je fus sûre de savoir qui c'était; j'avais reconnu les traits de Hugo quand il passa près de moi. Cor suivit hientôt après et me rejoignit; et malgré l'obscurité, je vis qu'il était pâle et

bouleversé. — As-tu vu, Gwen? dit-il en respirant à peine.

— C'était Hugo, répondis-je.

— Oui, dit Cor. O Gwen! que pouvait-il avoir à faire là? Et il était si effrayé en me voyant; il tâchait de se cacher la figure pour que je ne le reconnusse pas. Je crains qu'il ne fasse là quelque chose de mauvais.

— Allons nous-en, dis-je, sinon il fera trop nuit pour remonter; nous parlerons de Hugo plus tard.

— Pas un mot à Georges, entends-tu, dit Cor, quand nous eûmes atteint le sommet, et ne dis rien à maman non plus; peut-être que nous l'inquiéterions à propos de rien.

Et je le lui promis.

CHAPITRE IX.

La tribulation de Cor.

Nous nous séparâmes de Georges Pritchard, après avoir convenu avec lui que le lendemain, de bonne heure, il irait à la ville vendre le fenouil; et Cor et moi nous prîmes le chemin de la maison en causant du succès de notre récolte, puis nous en vîmes à parler de Hugo.

— Je pense qu'il n'y avait rien, dit Cor; peut-être qu'il se trouvait là-haut seulement pour le plaisir de la course.

— Mais pourquoi avait-il l'air si effrayé alors, et s'est-il enfui si vite?

— Probablement il ne m'a pas reconnu; je t'assure que j'étais bien effrayé aussi.

— Le raconteras-tu à maman?

— Qu'y a-t-il à raconter ? Hugo en parlera peut-être lui-même, sinon je n'en dirai rien non plus. Il ne faut pas y penser davantage, Gwen. — Et nous n'en parlâmes plus.

Le lendemain, en effet, Georges vendit le fenouil, qui rapporta même plus d'argent que nous ne l'avions espéré, de sorte que Cor eut pour sa part une somme suffisante pour s'acheter des habits neufs. Maman était toute contente, et elle promit de les lui confectionner ; et comme le samedi suivant était un jour de foire au village, nous résolûmes d'aller tous ensemble choisir et acheter l'étoffe. Nous partîmes ce jour-là à six heures ; Hugo n'était pas encore rentré, mais maman cacha la clef dans un endroit où il saurait la trouver. On avait emprunté un âne pour Pierre, et Cor tenait la bride ; puis, maman et moi, nous suivions. Nous étions tous heureux, car outre le plaisir qu'il y avait de procurer des habits neufs à Cor, maman voulait acheter de la vaisselle pour le ménage, et un châle pour elle-même, dont elle avait un très grand besoin ; de plus elle m'avait promis un écheveau de laine rouge avec lequel M^{mo} Loyd devait m'apprendre à tricoter.

La foire se tenait sur une grande place au milieu du village ; c'était le jour où les mineurs touchaient leur paie d'un mois, et beaucoup d'entre eux étaient là avec leurs femmes et leurs enfants, entourant les boutiques. Il y avait des jeux et des spectacles de toute sorte, qui amusaient les enfants et les faisaient rire, pendant que les mamans, avec des visages sérieux, se tenaient vers les étalages d'ustensiles, d'étoffes et de chaussures. Dans un coin, on vendait à grand bruit de la faïence de toutes les couleurs, et ce fut là que maman

acheta les assiettes, et un petit pot pour Pierre avec son nom dessus en lettres d'or.

Toutefois l'emplette du drap était notre principale affaire, et je ne fis attention à rien avant que nous eussions tourné et retourné toutes les pièces qui se trouvaient à la foire, et fait choix pour Cor de la plus belle et de la plus forte marchandise. Jamais il n'avait eu d'aussi bons habits, et je sautai de joie en tâtant l'étoffe chaude et solide; elle était en laine qui n'avait pas été teinte et qui devait durer des années. Mais quand maman en demanda le prix, il se trouva qu'il dépassait d'un franc l'argent dont Cor disposait, et nous allions nous éloigner, bien désappointés, lorsque maman, qui avait réfléchi un moment, déclara que Cor aurait son drap, qu'il méritait des habits neufs, et que l'étoffe valait bien la somme; et ce ne fut que plus tard que nous sûmes que maman s'était privée, à cause de cela, jusqu'à la foire suivante, du chèle qu'elle voulait s'acheter. Le drap fut donc coupé et enveloppé, puis nous choisîmes la laine rouge, et après nous être fatigués à faire le tour de la foire et à regarder tout ce qu'il y avait à voir, nous reprîmes le chemin de la maison. L'âne portait le drap et l'écheveau de laine, et maman tenait les assiettes.

Arrivés à mi-chemin, Hugo nous rejoignit, et passant son bras autour du cou de Cor, il le retint en arrière; et comme j'étais avec Cor, je restai également, tandis que maman et Pierre continuaient leur route.

— Ecoute, Cor, dit Hugo, je sais que tu ne veux pas m'attirer des désagréments, et tu ne diras rien à maman d'hier au soir, n'est-ce pas, comme un bon garçon que tu es?

— Qu'est-ce que tu faisais dans cette caverne, Hugo? demanda Cor.

— Je n'ai pas de compte à rendre, répondit Hugo d'un ton bourru. Ne suis-je pas mon propre maître? Je suis aussi libre que toi d'aller dans les rochers, je pense. Qu'est-ce que tu y faisais, toi? Prends garde que je ne le dise à maman; — et Hugo essayait de sourire.

— Je cherchais du fenouil, tu le sais bien.

— Eh bien! qui te dit que je ne cherchais pas aussi du fenouil?

— Ecoute, Hugo, si tu ne faisais aucun mal, que t'importe que maman le sache? Je ne suis pas tranquille quand tu as cet air, et que tu parles de cette manière; dis-moi ce qui en est, et Gwen et moi nous n'aurons pas besoin d'en parler.

— Tu es un bon petit camarade, Cor; mais tu n'es qu'un petit garçon, et il y a une masse de choses que tu ne sais pas. Or, j'ai une raison à moi pour désirer que maman ne sache pas où j'ai été hier soir; et je suis sûr que tu ne seras pas assez lâche pour le lui dire.

Cor ne répondit pas, il réfléchissait.

— Voyons, Cor, je suis ton frère, et je t'aime beaucoup, bien que je sois quelquefois brusque; et quant à Gwen, elle fera tout ce que tu lui diras.

Hugo parlait si amicalement, avec un regard si bon, que je vis Cor sur le point de lui promettre tout ce qu'il voulait; et je pinçai le bras de Cor, car je ne croyais pas du tout qu'il ferait bien de promettre n'importe quoi. Avant que Cor eût dit une parole, Hugo tira de sa poche une belle pièce d'un franc toute neuve, et la lui tendit. — Regarde, Cor, dit-il, toi et Gwen vous l'aurez, si vous me promettez de ne rien dire.

(A suivre, D. v.)





Les deux chats.

Viens près de moi, maître Henri, mon neveu ;
Et viens aussi, ma petite Sophie ;
Asseyons-nous ensemble au coin du feu.
En nous chauffant, n'auriez-vous pas envie
De quelque histoire ? Eh ! bien, je vais conter
Un petit trait qui vous plaira sans doute,
Un petit trait bien digne qu'on l'écoute,
Car vous pourrez tous deux en profiter.

J'étais allé quelque part visiter
D'honnêtes gens. Très froide était la bise,
Mais au foyer la marmite était mise,
Et le bon feu, qui la faisait bouillir,
De sa chaleur remplissait la cuisine.
Deux jolis chats, désireux d'en jouir,
Étaient sortis de la chambre voisine.

Ces deux minons se ressemblaient si fort :
 Même grandeur, même aspect, même port ;
 Tous deux avaient le poil épais et lisse,
 Des yeux tous pleins de vie et de malice,
 Le ventre blanc, et le dos tacheté
 De blanc, de jaune et de noir velouté.
 Ils vinrent donc, mais non pas tout de suite ;
 Ils avançaient lentement, pas à pas,
 Tournant autour de la grande marmite,
 En regardant à droite, à gauche, en bas,
 En haut, partout, ainsi que font les chats.

Finalment au foyer ils s'assirent.
 Et savez-vous, mes chers petits amis,
 Tout en filant, savez-vous ce qu'ils firent,
 Quand bien au chaud tous deux se furent mis ?
 — En allongeant leurs cous, ils rapprochèrent
 Leurs deux museaux ; et, pour se caresser,
 Bien doucement l'un l'autre ils se léchèrent :
 On aurait dit qu'ils voulaient s'embrasser.
 C'était vraiment curieux. — Une femme
 Se disposait d'abord à les chasser,
 Pour mieux pouvoir s'approcher de la flamme ;
 Mais en voyant les deux petits minons
 Être si doux ensemble, et si mignons,
 Elle sourit et resta sur sa chaise,
 Et les laissa se chauffer à leur aise.

Moi, je souris aussi, tout en pensant
 Que, quand je viens au salon de grand'mère,
 Après dîner, me chauffer en passant,
 J'aimerais voir de la même manière
 Mes deux petits chéris se caressant.
 J'aimerais bien qu'Henri fût un bon frère,

Ne brusquant point, jouant avec douceur,
 Cherchant surtout le plaisir de sa sœur ;
 Et qu'à son tour, la petite personne
 Ne sût jamais crier, ni s'entêter,
 Fût toujours prête à céder, à prêter,
 A se montrer et complaisante et bonne.

Mes chers enfants, longtemps souvenez - vous
 De mes deux chats, si caressants, si doux.
 Imitiez-les, quand l'hiver vous ramène
 A la maison, vers le feu vif et clair ;
 Imitiez-les, quand la saison prochaine
 Vous permettra de jouer au grand air.

Les Psaumes.

VIII

Les Psaumes dits « Maskil. »

Ps. CXLII.

Nous avons maintenant considéré tous les Psaumes dits « Maskil, » excepté le dernier, le CXLII^e, qui se trouve dans le cinquième livre, et qui fut écrit par David, quand, poursuivi par ses ennemis, il était caché dans les ténèbres, privé de la clarté du grand jour. Ce Psaume est très court ; c'est une prophétie remarquable des souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ. Il exprime l'état d'une âme qui a profité des enseignements, que nous avons placés devant vous aussi, chers enfants, en considérant les derniers Psaumes « Maskil, » — l'état d'une âme qui se repose en Dieu seul, alors qu'il n'y a pour elle pas le moindre soula-

gement aux angoisses qu'elle rencontre sur la terre. Voilà quelque chose de noble ! une âme qui plane au-dessus des tristes circonstances qu'elle traverse, sans se laisser en rien ébranler par elles, mais qui, au contraire, voit par l'œil de la foi, à travers toutes les ténèbres présentes, un rayon de la clarté du jour éternel de joie et de gloire qui remplacera la nuit de tristesse et d'humiliation (2 Cor. IV, 16-18). Mais, bien que ce rayon encourage et soutienne l'âme, il ne change rien aux circonstances éprouvantes par où elle passe, lesquelles restent toujours pénibles, même au plus haut degré ; néanmoins l'âme ne se laisse pas émouvoir par ces choses, quand elle ne voit que Dieu, et ne s'occupe que de Lui.

Il en était ainsi du Seigneur Jésus-Christ, « qui, à cause de la joie qui était devant Lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu » (Hébr. XII, 2). Cette joie, comme un reflet de gloire de la maison de son Père, le rendait parfaitement content de faire la volonté de Dieu ici-bas, quelque terribles que fussent les souffrances que cette coupe amère Lui valait ; pour Lui cependant, c'était toujours la coupe que son Père Lui avait donnée. Mais, pas moins, Il verse dans le sein de son Père les larmes et les supplications qui exprimaient combien cette coupe Lui était amère : « Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe ! Toutefois que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite. » Et l'ange, qui le fortifiait à cette heure, le mit en état de ne prier que plus instamment, de sorte que sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant sur la terre. Précieux Sauveur ! Comme Il a dû

souffrir pour nous ! Et combien Il nous a aimés profondément, pour vouloir descendre ainsi jusqu'au plus bas de la fosse afin de nous en faire remonter. Il s'est humilié jusqu'à la mort, à la mort même de la croix (Phil. II, 8).

Mais les hommes, pour qui Jésus a tellement souffert, ont été sans pitié pour Lui, comme cela est rapporté en Esaïe LIII, 3 : « Nous avons caché notre visage arrière de Lui, tant Il était méprisé ; et nous ne l'avons rien estimé. » L'homme était content de se débarrasser de Jésus ; mais Jésus, dans sa grâce infinie, cherchait l'homme. Assurément il n'y a jamais eu de douleur semblable à celle du Seigneur Jésus (voyez Lamentations I, 12) ; mais rien n'a pu l'arrêter dans son chemin d'abnégation et de parfait dévouement, jusqu'à ce qu'il eût atteint son but, savoir de trouver le pécheur perdu. Mais en cherchant le pécheur, Il a dû, non-seulement subir la juste colère de Dieu contre lui, mais encore expérimenter contre sa propre personne toute la méchanceté du pécheur et son inimitié acharnée contre Dieu, comme il est écrit : « Les outrages de ceux qui l'ont outragé sont tombés sur moi » (Ps. LXIX, 9).

Le Ps. CXLII décrit les exercices de son âme, qui deviennent ainsi un exemple parfait pour tous ceux qui se trouvent dans une épreuve, sans voir une issue quelconque ; épreuve qui leur est survenue dans le chemin de la droiture, où l'on rencontre toujours la haine et le mépris de ceux qui suivent le train de ce monde et de celui qui en est le prince.

Les deux premiers versets nous montrent où se trouve le seul et véritable refuge : « Je crie de ma voix à

l'Éternel, je supplie de ma voix l'Éternel ; j'épands devant Lui ma plainte, je déclare mon angoisse devant Lui. » Oh ! quelle joie pour le cœur que de pouvoir ajouter : « Quand mon esprit s'est pâmé en moi, alors tu as connu mon sentier. » — C'est là le témoignage d'une bonne conscience dans un monde où l'ennemi sera toujours content de trouver une occasion contre un enfant de Dieu (1 Pierre II, 12 ; III, 16). Quel bonheur que de pouvoir se remettre à Dieu en toutes choses, comme Jésus qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage ; quand Il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à Celui qui juge justement (1 Pierre II, 24) ! — *« Tu as connu mon sentier. »*

Quand on est dans une grande angoisse, c'est un besoin du cœur de chercher quelque soulagement, quelque sympathie en ceux qui nous entourent. Jésus n'a personne trouvé. Au contraire, Il était entouré d'ennemis qui lui dressaient continuellement des pièges (Luc XI, 54 ; XX 20) ; comme cela est dit dans le Psaume, versets 3 et 4 : « Ils m'ont caché un piège au chemin par lequel je marchais. Je contemplais à ma droite et je regardais, et il n'y avait personne qui me reconnût ; tout refuge me manquait, et il n'y avait personne qui eût soin de mon âme. » Voilà le genre de tristesse que l'homme de douleurs a connu. Et Lui l'éprouvait, non pas seulement pour son propre compte, mais parce qu'Il savait que tous ceux qui s'éloignaient de Lui — le Messager de paix de la part de Dieu — rejetaient pour eux-mêmes le conseil de Dieu, et abandonnaient ainsi les gratuités que Dieu leur offrait. De sorte que, pour Jésus, c'était une double douleur, qui le portait

à dire : « J'ai travaillé en vain, j'ai usé ma force pour néant et sans fruit » (Ésaïe XLIX, 4). Mais la ressource de son âme, dans ce moment suprême, c'était Dieu son Père ; ainsi qu'on le voit dans les versets 5 à 7 du Psaume que nous avons sous les yeux : « Éternel ! je me suis écrié vers toi ; j'ai dit : Tu es ma retraite et ma portion en la terre des vivants. Sois attentif à mon cri, car je suis devenu fort chétif ; délivre-moi de ceux qui me poursuivent, car ils sont plus puissants que moi. Délivre-moi du lieu où je suis renfermé (pour le Seigneur Jésus c'était le sépulcre), et je célébrerai ton nom ; les justes viendront autour de moi, parce que tu m'auras fait ce bien. » — Et les desseins glorieux de Dieu s'accomplirent dans la résurrection de Jésus, selon ce qui est dit au Psaume XXII, verset 22 : « Je déclarerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de l'assemblée. » Cette assemblée s'est réunie pour la première fois le jour de la résurrection de Jésus (Jean XX) ; et le premier message que Jésus leur envoya par Marie-Madelaine était celui-ci : « Va vers mes frères, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ! » Il les regardait dorénavant comme ses frères, — les frères de Celui qui était ressuscité d'entre les morts.

Quel exemple glorieux et encourageant pour nous ! « Pas un de ceux qui se confient en Dieu ne sera confus » (Ps. XXV, 3). Et qui peut décrire le bonheur intérieur d'une âme qui sait qu'elle a un refuge en Dieu Lui-même, le Dieu vivant, au moment même de la plus grande tristesse et des plus noires ténèbres venant de dehors. Ce sont les rayons du soleil de jus-

lice qui resplendissent dans le cœur, de telle sorte que tout le corps devient plein de lumière. Alors on n'est plus dépendant d'une lumière de dehors (Luc XI, 36). Voilà ce qui soutenait le Seigneur Jésus, quand il passait dans la faiblesse à travers ses souffrances indicibles, et voilà ce qui soutiendra tous ceux qui se trouveront avec Lui dans des souffrances pour la justice et pour son nom ; des souffrances du même genre, quoique pas au même degré. C'est là qu'on pourra apprendre comme Paul, selon l'ardent désir de son cœur, la communion des souffrances de Christ (Phil. III, 10).

Oh ! que c'est autre chose de chercher le soulagement d'une épreuve que Dieu nous dispense, et autre chose de chercher dans l'épreuve la communion des souffrances de Christ ! Mais pour cela il faut connaître la *puissance* de sa résurrection ; alors l'âme sera illuminée d'une clarté céleste, un échantillon de cette gloire dont elle jouira pleinement bientôt avec le Seigneur qui l'a tant aimée, et qui a donné sa vie pour elle. Et puisque nous serons avec Lui dans la gloire là-haut, que Dieu nous accorde de chercher d'être avec Lui dans la souffrance ici-bas !

Chers enfants, je sais que dans ce que nous vous avons écrit sur les Psaumes et les leçons qu'ils renferment, il y a beaucoup de choses qui sont au-dessus de votre portée, et qui sont en rapport avec des expériences que la plupart d'entre vous, bien jeunes encore, n'avez pas encore faites. Mais que Dieu vous donne, quant à ces enseignements, d'y trouver votre part plus tard, si le Seigneur tarde à venir, et s'Il vous accorde encore quelques années de vie sur cette terre ! Néan-

moins il y a, dans ce que vous avez lu, des choses que vous comprenez parfaitement bien déjà maintenant, parce qu'elles se rattachent à notre nature humaine, qui commence à se développer et à montrer son mauvais côté dès la plus tendre jeunesse. Cela est bien triste, mais il en est ainsi ; et c'est pourquoi Jésus est descendu dans ce pauvre monde qu'Il a vu si mauvais et si corrompu ; Il y est venu pour ôter le péché et nous procurer le pardon selon la justice de Dieu ; et pour nous faire comprendre les richesses insondables de l'amour de son Père, qui avait décrété par un effet de sa volonté souveraine de nous faire ses enfants bien-aimés. Nous voyons ainsi que notre Sauveur a entrepris une double tâche, — premièrement de nous apprendre qu'Il a ôté le péché, afin qu'il pût nous recevoir ; — ensuite de nous faire comprendre le vrai caractère du péché en nous, et autour de nous, pour que nous ayons une communion parfaite avec Lui, et que nous puissions nous adresser à Lui, et nous appuyer sur Lui dans toutes les circonstances de la vie. Et voilà ce que nous avons trouvé dans les Psaumes « Maskil. »

Vous aurez remarqué que tous ces Psaumes s'occupent du mal, soit en dedans, soit au dehors, sauf peut-être le XLV^e, qui est la réponse au XLIV, et lequel célèbre quelqu'un — un seul — qui a toujours, comme homme, aimé la justice et haï le mal.

Le premier Psaume de la série pose les fondements des relations de l'âme avec Dieu, moyennant la confession que celle-ci fait de son iniquité, le pardon gratuit que Dieu lui accorde ; c'est le XXXII, dans le 1^{er} livre. — Les huit Psaumes du 2^me livre parlent du mal au dehors, qui n'est que le reflet, la conséquence de l'inté-

rieur ; mais, par la bonté de Dieu, ils indiquent aussi comment, en pratique, il faut traiter le mal qui se trouve en dedans, toujours prêt à agir dans le cœur. Le Ps. XLII qui parle de l'oppression de *l'ennemi* (vers. 9), et le XLIII qui gémit à cause de sa *nation* impie et de l'homme *trompeur*, donnent les traits du tableau des deux formes du mal : la violence et la corruption, éléments qui sont développés dans les Ps. LII à LV ; puis les Ps. XLIV et XLV présentent la souffrance et la délivrance personnelles que l'âme éprouve, et qui la poussent vers Dieu ; ce dont les quatre Psaumes du 3^e livre (LXXIV, LXXVIII, LXXXVIII et LXXXIX) parlent avec beaucoup plus de détails. — Enfin le Psaume CXLII, dans le 5^e livre, expose la confiance assurée en Dieu d'une âme intègre qui ne trouve point de sympathie sur la terre.

Comme je l'ai déjà dit, chers enfants, il n'est pas probable que vous ayez fait toutes ces expériences ; surtout ceux d'entre vous qui, par la grâce de Dieu, ont été plus ou moins abrités du mal, et protégés par de pieux parents. Mais vous ferez ces expériences, si vous vivez sur la terre ; et, maintenant déjà, Dieu vous communique par l'instruction que vous recevez les ressources inépuisables que sa bonne Parole contient pour le jour de l'épreuve.

Cependant vous connaissez déjà le mal dans vos cœurs ; et Dieu est juste ; Il ne peut pas le laisser passer. Si vous le confessez devant Lui, et que vous vous jugiez vous-mêmes, vous jouirez de son pardon, et vous goûterez le bonheur qu'il y a d'avoir, dans son cœur, la certitude inébranlable de Lui appartenir. Si,

au contraire, vous persistez dans votre état, sans Lui confesser votre péché, il vous jugera ; sa Parole vous condamne déjà ; et Jésus, qui a été crucifié pour sauver ceux qui se confient en Lui, vous punira d'une perdition éternelle au jour qu'Il sera glorifié dans ses saints. Oh ! permettez-moi de vous supplier d'aller à Lui maintenant, afin que vous ayez le pardon et la paix. — Oh ! que l'Éternel Dieu, notre Père, grave lui-même, par son Esprit de grâce, ses saintes leçons sur la table de vos cœurs.

La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 140.)

Cor repoussa la main de Hugo. — Je ne veux pas de ton argent, dit-il, il faut que je réfléchisse. La pensée que tu faisais du mal ne m'était pas venue, c'est toi qui me la donnes. Il est bien sûr que je ne désire pas t'attirer des désagréments, cependant je ne crois pas devoir te rien promettre.

— Ah ! c'est comme ça, tu ne peux pas promettre ; eh bien ! nous allons voir, dit Hugo sur un autre ton ; tu parleras autrement tout à l'heure. Nous allons voir qui de nous deux est le plus fort ; — et il prit Cor par les épaules, et le secoua jusqu'à ce que le pauvre garçon pût à peine se tenir sur ses jambes. Et j'avais beau regarder tout autour de nous, je n'apercevais personne.

— Viens, Cor, m'écriai-je en saisissant son habit, allons vite à la maison.

— Ah ! bien oui, dit Hugo, ni toi ni Cor, vous ne partirez d'ici qu'il ne m'aie promis, ou bien je lui dou-

nerai une raclée comme jamais de sa vie il n'en a reçu une.

— Je t'ai dit que je ne puis rien promettre, répondit Cor doucement, quoiqu'il tremblât de la tête aux pieds et que sa figure fût rouge et brûlante. Alors Hugo se mit à le battre avec violence; et je poussai des cris perçants, mais personne n'était là pour m'entendre.

— Tais-toi, Gwen, dit Cor, ne fais pas tout ce bruit; qu'il me batte s'il le veut. Et Hugo le frappait avec rage; mais Cor ne fit pas une plainte, il demeura immobile, les poings fermés et les dents serrées.

— Là, dit Hugo en s'arrêtant pour reprendre haleine, veux-tu promettre maintenant?

Cor secoua la tête négativement, fermement résolu à tenir bon, mais il ne put s'empêcher d'avoir les larmes aux yeux, et il se tourna pour que Hugo ne s'en aperçût pas.

— A présent, Cor, dit Hugo, tu penses peut-être que c'est fini comme cela, mais je te préviens d'une chose: si tu dis un mot de ce qui s'est passé hier et aujourd'hui à maman ou à qui que ce soit, tu t'en repentiras, tu peux y compter. Tu as vu de quoi je suis capable, mais ce n'est rien en comparaison de ce que je ferai alors; ainsi je t'avertis, et toi aussi, petite coquine. Et après avoir donné à Cor un dernier coup de pied, Hugo s'éloigna.

Alors je fis asseoir le pauvre Cor, et j'essuyai ses larmes qui coulaient abondamment, maintenant que nous étions seuls. Pauvre Cor! Il était tout meurtri. — Si j'étais un homme, dis-je, je rendrais bien la pareille à ce méchant Hugo!

— O Gwen, je n'aime pas t'entendre parler ainsi.

Pauvre Hugo ! il est plus malheureux que moi. Je ne veux certes pas lui faire le moindre mal.

— Comment as-tu fait pour être si calme ?

— Eh bien ! répondit-il lentement, c'est à peine si j'ose en parler, car il me semble que c'est trop bon pour un gamin comme moi ; mais, Gwen, je pensais tout le temps à ce que M^{me} Loyd nous a lu dans la Bible, tu sais.

Je compris ce qu'il voulait dire, et je fis signe qu'oui.

— *Lui* n'éleva pas sa voix, tu sais ; *Lui* leur laissa faire à son égard ce qu'ils voulaient. Crois-tu qu'il y avait du mal à penser à cela ?

Je l'embrassai et j'essuyai ses joues humides, et nous nous serrâmes l'un contre l'autre en pleurant. A la fin, Cor me dit : — Il nous faut rentrer, car maman s'inquiétera.

— Le diras-tu à maman ce soir ? lui demandai-je.

— Je ne sais. Non, pas ce soir. Je voudrais savoir ce qui vaut le mieux, Gwen ?

— Ne pourrais-tu pas le demander à M^{me} Loyd ? Elle sait toujours si bien ce qu'il faut faire ?

— J'ai besoin d'y penser. Demain c'est dimanche. N'en parlons plus maintenant, et faisons le tour du côté de la mer ; nous nous laverons la figure, afin que maman ne voie pas que nous avons pleuré.

Cor avait tant de peine à marcher et avait l'air si souffrant, que j'étais sûre que maman s'apercevrait de quelque chose ; mais quand nous rentrâmes elle était très occupée, de sorte qu'elle fit à peine attention à nous, et Cor alla se coucher presque aussitôt.

Hugo n'était pas encore là quand, à mon tour, je me

couchai dans mon petit lit, et ce ne fut que tard dans la soirée que je l'entendis rentrer.

CHAPITRE X.

On fait sauter la mine.

— Gwen, me dit Cor le lendemain, comme nous étions assis au bord de la mer, Gwen, il y a tant de choses qui ne sont pas comme je voudrais.

— Lesquelles, Cor ? demandai-je.

— D'abord, je voudrais être meilleur ; hier soir, par exemple, je suis resté calme, et tu as cru que j'étais bien brave ; mais si tu savais combien j'étais en colère intérieurement, jusqu'au moment où je me souvins de ce que je t'ai dit, tu sais ?

— Oui, répondis-je.

— Je désire tellement savoir mieux comment je puis plaire au Seigneur Jésus, Gwen. Il a tout fait pour moi, et il n'y a rien que je puisse faire pour Lui.

— M^{me} Loyd dit que cela fait plaisir au Seigneur que nous l'aimions, quand même nous ne sommes que de pauvres enfants, qui ne savent pas grand'chose.

— Je l'aime, dit Cor lentement ; et une expression d'étrange beauté illumina sa figure ; je l'aime certainement, mais qu'est-ce que cela à côté de son amour à Lui ? Ne m'a-t-il pas aimé, moi, pauvre garçon, si ignorant, si stupide ? Ne s'est-il pas intéressé à moi, alors que je n'avais encore jamais entendu parler de lui ? Je voudrais faire ce qui lui plaît, faire quelque chose pour lui, parce qu'il a été si bon pour moi.

Je me disais qu'il n'était guère possible que Cor fût meilleur qu'il n'était, mais je gardai le silence, car je

savais bien un peu ce qu'il voulait dire. Cependant il est sûr que je n'étais pas la moitié, ni le quart, non pas même la centième partie aussi brave que lui.

— Ensuite, dit Cor après un moment, ensuite il y a maman qui toujours se tourmente, et s'inquiète et s'agite; et je pense quelquefois : Si seulement elle pouvait savoir combien Jésus l'aime, elle ne prendrait pas les choses comme elle le fait. Et pourtant elle est notre bonne mère; et c'est pour nous qu'elle travaille et qu'elle se donne tant de peine. Mais si elle connaissait Jésus, comme elle serait heureuse.

— Quand tu penses tout cela, tu le dis au Seigneur Jésus, n'est-ce pas ?

— Oui, je le lui ai dit bien, bien des fois, et c'est un grand bonheur que nous soyons assurés qu'il nous voit, et qu'il s'occupe de nous.

— Tu te rappelles, Cor, ce passage où il est parlé de deux ou trois qui prient ensemble. Veux-tu que nous priions maintenant, toi et moi? demandai-je timidement.

Cor me prit la main, et nous nous agenouillâmes, puis il parla à Jésus de tout ce qui oppressait son cœur, et il lui demanda de nous apprendre comment nous pourrions lui plaire et l'aimer davantage. Puis ce fut en nous tenant par la main que nous retournâmes à la maison, sans plus échanger une seule parole.

Le lendemain, au moment de partir, Hugo dit à maman : — On va faire sauter la mine aujourd'hui; et, à ce qu'on dit, il est probable qu'après cette opération nous trouverons un riche filon, ce qui nous procurera une meilleure paie. Il en est temps, vraiment !

— Je me demande ce qui est arrivé à ce garçon, dit maman après qu'il se fut éloigné; il a été gentil et doux ces deux derniers jours comme il ne l'a jamais été auparavant; et quand il est ainsi, il me rappelle son père. Peut-être qu'il va se faire un changement en lui. Il est resté avec moi pendant tout le dimanche pour me tenir compagnie, et il m'a raconté toutes sortes de choses; il était si prévenant et si affectueux ce jour-là.

Cor et moi, nous nous regardâmes, car nous savions pourquoi Hugo s'était tenu si près de maman; mais Cor ne dit rien, il ne voulait pas la détromper. Bientôt nous entendîmes au loin le grondement sourd et prolongé de la mine qui sautait.

— Je n'aime pas ce bruit, dit maman; votre père était toujours mal à son aise quand il fallait en venir là; pourtant il ne s'effrayait pas de peu de chose, mais avec cette poudre on ne sait jamais exactement de quel côté ça sautera. Je pense que c'est le seul moyen d'arriver à la veine de plomb, cependant cela me fait toujours l'effet de tenter la Providence.

A ce moment, nous vîmes courir un homme, et des gens sortir de leurs maisons et se rassembler en petits groupes, tandis que d'autres se dirigeaient en toute hâte vers la mine.

— Gwen, dit maman, va vite t'informer de ce que c'est; je crains qu'il ne soit arrivé un malheur.

Je courus à la maison la plus voisine, où l'on me dit que l'explosion avait produit un éboulement; que plusieurs hommes étaient blessés et d'autres morts, et qu'il y en avait aussi ensevelis sous les décombres, tellement qu'on ne pouvait pas parvenir jusqu'à eux,

Je répétais tout cela à maman avec autant de ménagements que possible, et nous courûmes avec tout le monde à l'entrée du puits ; mais Cor nous devança de beaucoup, pour arriver un des premiers, de sorte que nous le perdîmes de vue. Une foule de gens étaient rassemblés là, et le nombre s'en augmentait à chaque instant ; il y avait aussi des mineurs, la figure et les habits noircis par la fumée de l'explosion. Leurs femmes, leurs enfants, leurs mères les entouraient ; on se réjouissait, on s'embrassait, on riait, heureux de se retrouver sains et saufs, et sans blessure ; tandis que d'autres femmes et enfants, qui ne trouvaient pas ceux qu'ils cherchaient, se jetaient à genoux en pleurant, et en priant Dieu, ou allaient de l'un à l'autre en réclamant leurs bien-aimés.

— Où est mon Hugo ? Quelqu'un a-t-il vu mon Hugo ? criait maman, en allant d'un groupe à l'autre ; et tous secouaient la tête et se détournaient avec un air de pitié qui faisait peur. A la fin nous aperçûmes un vieillard que nous connaissions très bien, car il travaillait dans la mine depuis plus de quarante ans ; c'était un ami de mon père, et maman s'adressa à lui : — Jacob, vous savez où est mon fils, dites-moi tout de suite ce que vous savez. Je veux tout savoir. Est-il dans la mine ? Est-il mort ? Jacob, vous me le direz, vous !

Le vieux mineur lui prit la main : — Il est inutile de vous rien cacher, pauvre Susanne, dit-il ; seulement ce n'est pas moi qui puis vous dire où est votre fils : le Seigneur là-haut, Lui le sait. Hugo était dans la galerie tout près de l'endroit qu'on a fait sauter.

Quelques hommes apportèrent un cadavre. Avec un cri sauvage, maman se précipita vers eux, et leva le

drap qui couvrait le corps ; mais ce n'était pas Hugo qui était là , grâce à Dieu ce n'était pas lui.

Jacob avait suivi ma mère, et tâchait de lui parler ; mais elle était trop surexcitée pour faire attention au vieux mineur. — Il se peut que votre fils soit en vie, lui disait-il, mais si on l'apporte blessé, et que vous soyez dans une telle agitation, comment pourrez-vous le soigner ? Tout dépend de vous, et vous voyez qu'il faut vous calmer, et être prête à tout, ma pauvre amie ; votre fils est entre les mains de Dieu, ajouta-t-il, en ôtant respectueusement son chapeau.

— C'est bien dur pour moi, c'est bien dur, répétait maman un peu plus calmement ; je suis veuve. Mon pauvre garçon ! mon pauvre Hugo ! Il me parlait si gentiment ce matin, comme s'il avait su ce qui devait arriver ; et peut-être ne reverrai-je jamais sa bonne figure !... Et maman se mit à sanglotter.

Quand Jacob vit la désolation de maman, il me dit : — Fillette, tu vas conduire ta mère là-bas sur l'herbe ; vous vous assiérez l'une à côté de l'autre, et vous tâcherez d'être bien calmes toutes les deux, c'est le seul moyen de pouvoir vous rendre utiles plus tard. Je vous promets de vous apporter des nouvelles de Hugo aussitôt qu'il y en aura, bonnes ou mauvaises ; et qui sait si le garçon ne viendra pas lui-même vous en donner. Courage, voisine, et regardez en haut ! Et Jacob leva sa main vers le ciel bleu au-dessus de nos têtes.

— Est-ce qu'on va descendre dans la mine, Jacob, à la recherche de mon pauvre Hugo ? demanda maman.

— Je vais voir ce qu'on pourra faire, répondit Jacob ; car il ne voulait pas dire à maman que, par crainte d'une seconde explosion, tous les mineurs

avaient refusé de continuer les fouilles pour trouver les trois hommes qui manquaient. — Bien sûr qu'ils étaient morts, disaient-ils; pourquoi risquer notre vie inutilement?

Nous étions assises, maman et moi, sur le gazon. Le puits était à quelque distance, et personne n'était près de nous. Je passai mon bras autour du cou de ma mère, et tâchai de l'encourager, mais elle ne semblait ni me voir, ni m'entendre. — Mon pauvre garçon, mon pauvre Hugo! répétait-elle sans cesse en gémissant; il n'y a personne qui vienne à ton secours, ils te laisseront mourir seul. O mon fils! mon fils!

— Maman, lui dis-je tout bas, Jacob disait que Dieu serait avec Hugo.

— Je n'en sais rien, dit-elle en se tournant brusquement vers moi. Dieu n'est pas avec moi, et je n'ai pas appris à Hugo quel est le chemin qui conduit à Lui; ceux qui vivent sans Dieu doivent mourir sans Dieu.

— Mais Dieu nous aime tant, Maman; je suis sûre qu'Il aime Hugo; prions-le, et demandons-Lui de ne pas laisser mourir Hugo.

— Prie, enfant, si tu le peux; mon cœur est comme desséché; je ne peux pas prier, j'ai oublié comment on prie. Où est Cor? s'écria-t-elle au bout d'un moment, en regardant autour d'elle avec angoisse. N'était-il pas avec nous tout à l'heure?

— Je ne l'ai pas vu depuis que nous avons quitté la maison, répondis-je. Il courait en avant. Ne t'effraie pas, Maman, il est certainement avec tous ces hommes là-bas, — et je lui indiquais les groupes rassemblés près de l'ouverture de la mine. Mais elle ne voulut pas m'écouter.

— Je vais perdre les deux à la fois, s'écriait-elle, les deux à la fois ! Et personne ne sait combien j'étais fière de Cor ; il était ma joie et mon orgueil. J'ai été brusque envers lui, pauvre garçon ; il ne se doute pas combien sa mère l'aime !

— Il n'est pas probable qu'il arrive du malheur à Cor, lui dis-je enfin, car la Bible dit que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu ; et Cor aime Dieu. Et je me rappelai ses paroles, et l'expression de sa figure.

— Je te dis qu'ils sont tous les deux au fond de la mine, assurait maman, en étendant la main vers le puits ; mes deux garçons sont là, raides et glacés ; je les vois. Et elle se couvrit la figure de son tablier, comme pour échapper à quelque spectacle horrible ; puis, se levant tout d'un coup, elle s'élança vers la mine ; mais ses forces la trahirent, et elle tomba en arrière.

Quelques femmes accoururent à mon secours ; elles desserrèrent sa robe, et lui frappèrent dans les mains, en lui disant de prendre courage, que ses fils lui seraient rendus ; mais maman voyait bien, et moi je le voyais bien aussi, que ces femmes ne croyaient pas ce qu'elles disaient ; elles voulaient tranquilliser maman un peu, voilà tout. Mais soudain il s'éleva un grand bruit dans la foule.

(A suivre, D. v.)





Le meilleur guide.

Je me trouvais, il y a quelques semaines, sur le bateau à vapeur qui conduit les voyageurs de Neuhaus à Thoune. Au moment du départ un homme, jeune encore, que je crus reconnaître à ses vêtements et à sa chaussure, pour un membre du Club alpin, vint s'asseoir à côté de moi. Vous savez, mes enfants, que les membres du Club alpin se font une gloire de tenter des ascensions périlleuses, et d'explorer les régions de nos montagnes que souvent nul pied humain n'a foulées avant eux.

A mesure que nous nous éloignons du bord, les cimes neigeuses et escarpées de la Jungfrau, du Mœnch et de l'Eiger ressortaient blanches et resplendissantes sur le fond bleu du ciel. Mon voisin lia conversation avec moi.

— Voyez, me dit-il, je reviens de là ; — et il désignait du bout de son bâton ferré le sommet de la Jungfrau, qui se détachait sur l'horizon comme une arête tranchante. — Pendant trois heures, ajouta-t-il, pour at-

teindre le sommet, il nous a fallu marcher entre deux précipices ; mon guide me précédait ; nous avons tout juste la place pour poser un pied devant l'autre. Ce chemin est une véritable arête de glace, où le guide devait tailler des marches avec la hache qu'il porte toujours sur lui.

— Quelle fatigue, répondis-je en fixant les yeux sur le sommet de la montagne, quels dangers ! c'est à faire frémir ! Je me représente ces abîmes de deux ou trois mille pieds dans lesquels un seul faux pas vous précipite ; je pense au vertige qui peut vous saisir à ces hauteurs, à la fatigue d'une longue marche, que double le poids du sac, de la couverture et des cordes, dont vous devez être muni pour ces périlleuses ascensions. Vraiment, plus j'y pense, moins je comprends qu'un seul de ces aventureux explorateurs puisse revenir sain et sauf d'une telle excursion.

— Le danger, répliqua le jeune homme, n'est pas ce que vous l'imaginez. Moi qui vous parle, quoique peu sujet au vertige, je n'ai pas le pied bien sûr, et je suis loin d'être robuste. Vous me croirez difficilement, mais je vous dis la stricte vérité : *Tout dépend du guide, et de l'attention que je lui porte.* J'ai soin de prendre le guide le plus éprouvé, le plus calme, le plus fort, et à vrai dire, entre tous, je n'en connais qu'un seul qui me convienne de tout point. Il se nomme M. E. C'est lui, d'abord, qui se charge de tout mon bagage. Toujours, dans les nombreuses ascensions que j'ai faites avec lui, je lui confiais tout ce qui pouvait alourdir ma marche ; faire autrement le blesserait. Ensuite, c'est lui qui va devant, c'est lui qui taille les pas dans la glace ; je sais que je n'ai rien à craindre quand je mets exactement

mon pied dans la trace du sien. Mais ce n'est pas tout ; il me lie solidement à lui par une corde artistement tressée, éprouvée, et à l'abri d'une rupture. Quand nous gravissons un endroit difficile, cette corde est toujours tendue entre nous deux...

— Mais, interrompis-je, si vous tombez, vous l'entraînez dans l'abîme avec vous ?

— Cela peut arriver avec d'autres guides, répondit-il, mais pas avec le mien. Une fois, par inadvertance, j'ai fait un faux pas et je suis resté suspendu au-dessus de l'abîme.

— Quelle affreuse situation !

— Affreuse, en vérité, et je n'y songe jamais sans frémir, mais la sûreté de mon guide m'a sauvé.

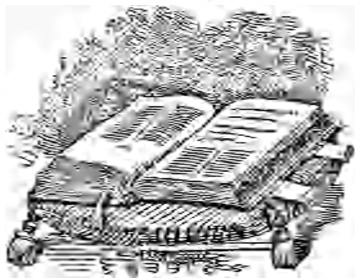
— Comment cela ?

— En voici le secret : Le point capital, c'est que la corde reste toujours tendue et que je fasse, pour ainsi dire, corps avec celui qui me devance ; puis il faut que j'aie l'oreille ouverte à chacun des mots qu'il prononce. Ainsi, il fait un pas en avant, tend la corde, embrasse fortement le rocher ou la glace, et me crie : Avance ! Si je tombais au moment où la corde est relâchée, la vitesse de ma chute s'accroîtrait au début dans une proportion effrayante, et ni corde, ni guide ne pourraient y résister. Si d'autre part j'avançais sans mot d'ordre, mon guide n'aurait pas encore pris un point d'appui solide, et je serais également perdu. Vous comprenez maintenant, Monsieur, pourquoi je ne fais pas un pas sans mon guide. Son pas, sa voix me conduisent, c'est lui qui tient ferme pour moi ; c'est lui qui résistait quand je flottais au-dessus du précipice. Ah ! si tous les voyageurs faisaient comme moi, jamais les

tristes accidents qu'on a eu à déplorer, ne seraient arrivés.

— Je vous comprends et je vous approuve, lui dis-je. Il y a 21 ans que je fais comme vous, et jamais je n'ai eu à m'en repentir. J'ai fait des ascensions autrement périlleuses que les vôtres ; j'ai le pied moins sûr encore que vous ; la moindre crevasse sur mon chemin me donne le vertige. J'ai souvent, dans une aveugle confiance en moi-même, refusé de confier à mon guide le fardeau qui pesait sur mes épaules ; souvent, occupé d'autre chose, je n'écoutais pas son mot d'ordre, ou bien je m'avançais témérairement, quand il n'avait pas dit : Avance. Oh ! cher Monsieur, quel guide que le mien ! quelle préoccupation constante pour celui qui s'est confié à lui ! Quel soin pour me tailler chaque marche dans les endroits difficiles ! Toujours en avant, il m'a tiré, malgré tout, de chaque faux pas ; il me lie à lui avec des liens mille fois plus forts et mieux tressés que votre corde ; avec lui, j'ai franchi mille obstacles. Comme vous, je ne connais qu'un seul guide qui me convienne ; mais si vous connaissiez le mien, vous n'en prendriez jamais d'autre. Il a toute ma confiance ; l'expérience de chaque jour m'a appris que *tout dépend de lui*. Mon guide, c'est Jésus-Christ.





Les Psaumes.

IX

Les Psaumes alphabétiques.

Ps. XXV.

Il y a un autre genre de Psaumes, chers enfants, qui portent un cachet particulier ; et qui, d'après la manière dont ils sont composés, sont surtout propres à arrêter notre attention. On ne les distingue pas par le titre, comme c'est le cas des Psaumes « Maskil, » mais par le fait que, dans l'original hébreu, les versets, ou les phrases, sont arrangés de manière à commencer par une lettre suivant l'ordre alphabétique.

En traduisant les Psaumes en français, ou en toute autre langue, cette particularité ne se retrouve naturellement pas, mais elle est signalée dans beaucoup de bibles par les mots *Aleph, Beth, Guimel, etc.*, qui sont les noms des lettres de l'alphabet hébreu, comme nous disons A, B, C, etc,

Pour un Juif, ou quelqu'un qui connaît l'hébreu, il y a ainsi une grande facilité à rappeler ces Psaumes à sa mémoire, sans perdre la suite exacte des pensées et des paroles. Quoiqu'il en soit, il se trouve toujours dans ces Psaumes une espèce de sommaire de doctrine, qui s'adresse au cœur d'une manière spéciale, comme résultat de l'enseignement des Psaumes précédents, et qui exprime en même temps la confiance en Dieu, et la joie du cœur de celui qui a écouté les instructions, et qui a répondu aux invitations de l'amour divin.

On peut remarquer en passant que cet arrangement alphabétique n'est pas limité aux Psaumes seulement, parmi les livres poétiques de la Parole de Dieu, mais il se trouve aussi dans le dernier chapitre des Proverbes, et dans les quatre premiers chapitres des Lamentations de Jérémie.

Dans le recueil des Psaumes il y en a sept de ce genre, dont trois dans le premier livre, savoir les Ps. XXV, XXXIV, et XXXVII. Les autres se trouvent tous dans le dernier livre; ce sont les Psaumes CXI, CXII, CXIX, et CXLV. — Le Psaume CXIX est le plus remarquable de tous; il est divisé en vingt-deux sections de huit versets chacune, correspondant aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, et tous les versets de chaque section commencent avec la même lettre; ainsi les huit premiers versets commencent en hébreu avec A, les huit suivants avec B, et ainsi de suite. Dans les Psaumes XXV et XXXIV, les lettres *He* et *Vau* se trouvant dans le même verset (5), la lettre *Pe* est répétée à la fin pour compléter le nombre; et dans le Psaume CXLV la lettre *Nun*, qui viendrait après le verset

13, est sautée*, de sorte qu'il n'y a que vingt et un versets, au lieu de vingt-deux.

Considérons maintenant un peu en détails ces Psau-
mes alphabétiques; et d'abord le Ps. XXV. — Nous
en avons déjà dit quelques mots dans la deuxième
étude biblique de cette année; mais ce Psaume mérite
un examen tout particulier, non-seulement parce qu'il
est le premier qui parle du « péché, » mais aussi à
cause de la manière dont il met en évidence les opé-
rations de l'Esprit de Dieu dans le cœur du croyant.

Le Ps. XXV est le dernier d'une série qui commence
avec le Ps. XX, et qui présente notre Seigneur Jésus-
Christ comme « Roi, » dans son incarnation, sa mort,
sa résurrection, son entrée dans la gloire, et finale-
ment sa seconde venue. Comme il est dit (1 Pierre I,
11), l'Esprit de Christ y rend témoignage de ses souf-
frances, et de la gloire qui les suivrait.

Les Ps. XX et XXI parlent du Roi qui se présentait
à son peuple, — le Roi que Dieu avait sacré sur Sion,
la montagne de sa Sainteté (Ps. II, 6); comme dit le
prophète Zacharie (IX, 9): « Dites à la fille de Sion :
Voici, ton Roi vient à toi, débonnaire, et monté sur
une ânesse, et sur un ânon, le petit d'une ânesse »
(Matth. XXI, 5). Jamais roi de la terre ne s'est pré-
senté comme Lui, — le seul qui ne fût pas égoïste,

* Il paraît que, selon quelques manuscrits, on a bien voulu
ajouter un verset entre les 13 et 14, commençant avec *Nun*,
mais c'est probablement un effort fait en vue de garder l'ap-
parence, tandis que la parole de Dieu veut toujours garder
le sens, — malgré l'omission apparente qui a, sans doute,
sa raison d'être.

— qui allait de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec Lui (Actes X, 38), — Lui qui était venu pour *donner*, et non pour *prendre* ; pour servir, et non pas pour être servi — Jésus de Nazareth, « le Prince des rois de la terre » (Apoc. I, 5).

Mais quand les hommes l'ont vu, alors ils l'ont haï, et « ils ont intenté du mal contre lui » (Ps. XXI, 11). Il est venu chez lui ; et les siens ne l'ont pas reçu (Jean I, 11). « Les rois de la terre se sont trouvés là, et les chefs se sont réunis ensemble contre le Seigneur et contre son Christ » (Ps. II, 2 ; Actes IV, 26, 27). Ils lui ont bien accordé son titre de « Roi, » mais c'était dans l'inscription clouée au-dessus de lui, sur la croix : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. » Ils lui ont mis une couronne sur la tête, mais c'était une couronne d'épines. Ils lui ont mis un manteau d'écarlate, et ils ont fléchi les genoux devant lui, mais c'était pour s'en moquer et pour lui cracher contre. Puis ceux qui sont les témoins de ses souffrances indicibles hochent la tête, et provoquent le roi d'Israël à descendre de la croix, s'il le peut ! Oh ! comme le caractère de l'homme se manifeste sous son vrai jour à la croix de Christ, l'homme aveuglé et trompé par Satan, haïssant Dieu, et ennemi de toute justice ! C'est là le sujet du Ps. XXII ; « c'est Christ qui est mort » (Rom. VIII, 34), « Lui qui n'a jamais connu le péché — fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui » (2 Cor. V, 21), — qui a dû crier à notre place : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Ps. XXII, 1.)

Chers enfants, croyez-vous que le Christ est mort,

et qu'Il a subi la colère de Dieu pour le péché, que « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés nous vivions à la justice; » et que « par sa meurtrissure vous avez été guéris? » (1 Pierre II, 24; Esaïe LIII, 5.) *Croyez-vous cela? Etes-vous lavés dans son sang précieux?*

Mais si le Christ a été livré pour nos fautes, Il est ressuscité pour notre justification (Rom. IV, 25). Le Dieu de paix a ramené d'entre les morts le grand Pasteur des brebis, dans la puissance du sang de l'alliance éternelle (Hébr. XIII, 20); oui, de ce sang précieux qui nous purifie de tout péché, et qui fait que Jésus peut prendre soin, comme « le Berger et le surveillant de nos âmes, » de ces pauvres brebis égarées, qu'Il Lui a tant coûté de chercher et de sauver. Il est ressuscité d'entre les morts, le grand Pasteur des brebis, et le Ps. XXIII nous montre quels soins Il prodigue à celles-ci.

Et Il est monté au ciel pour pouvoir le faire, car maintenant toute autorité lui a été donnée dans le ciel et sur la terre. Le « GRAND PASTEUR des brebis » est glorifié. C'est lui-même qui le dit : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire? » (Luc XXIV, 26.) N'êtes-vous pas contents, chers enfants, que le Ps. XXIV suive le Ps. XXIII, et de savoir que maintenant « la terre est au Seigneur avec tout ce qui est en elle; » et que « les éternelles portes » du ciel ont élevé leurs linteaux pour laisser entrer « le Roi de gloire, puissant en bataille, » qui a vaincu toute la puissance de l'ennemi, et qui Lui-même a voulu nous ouvrir le même chemin, afin que là où Il est nous y soyons aussi? Et ne pouvez-vous pas joindre vos

voix aux voix de ceux qui disent : « A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang,.... à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles. Amen! » (Apoc. I, 6)? Oui, grâces à Dieu! grâces à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ (I Cor. XV, 57).

Voilà la bonne nouvelle que Dieu nous annonce : Christ, incarné pour la passion de la mort, est ressuscité et couronné de gloire et d'honneur (Hébr. II, 9). Quel en est l'effet sur vous, enfants? Est-ce que vous dites tout d'abord, comme dans le premier verset de notre Psaume alphabétique (XXV) : « Éternel, j'élève mon âme à toi ; » et puis : « Mon Dieu ! je *m'assure en toi* » ? Pas un de ceux qui se confient en Dieu ne sera confus ; mais nous avons besoin d'apprendre beaucoup de choses. Ah ! l'attitude de votre âme vis-à-vis de Lui est-elle comme celle de David (vers. 4) : « Éternel, fais-moi connaître *les voies*, enseigne-moi *les sentiers* » ? Voilà en quoi le Seigneur Jésus, notre exemple parfait, a toujours marché pendant sa vie, faisant les choses qui étaient agréables à son Père, comme le dit un prophète : « Le Seigneur, l'Éternel m'a ouvert l'oreille et je n'ai point été rebelle, et ne me suis point retiré en arrière » (Esaïe L, 5); et encore : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Ps. XL, 8; Hébr. X, 7, 8). Finalement, est-ce que vous pouvez dire en regardant au Dieu de notre salut, au Seigneur Jésus, assis maintenant à la droite de Dieu : « Je m'attends à toi tout le jour. » — L'attendez-vous toujours, celui qui nous a dit : « Voici je viens bientôt » ?

Quelle beauté parfaite il y a dans la parole de Dieu. C'est ici le premier Psaume où l'on ose parler de ses

péchés et de ses transgressions (vers. 7, 11), parce que le Ps. XXII a déjà parlé du moyen dont Dieu s'est pourvu pour les ôter; et c'est aussi le premier qui présente cette attente de l'âme qui sent qu'elle n'appartient plus à cette terre, et qui espère jusqu'au bout dans la délivrance que va lui apporter Celui qui doit bientôt venir. On peut demander le pardon, non pas parce que l'iniquité est petite, mais « parce qu'elle est grande » (vers. 11), car Dieu lui-même a procuré un remède divinement efficace pour l'effacer, tellement qu'il n'en restera plus le moindre souvenir. C'est pourquoi on peut dire : « Ne te souviens point de mes péchés, » mais « souviens-toi de moi, » et cela, non à cause de mes mérites (je n'en ai point), mais « à cause de ta bonté, ô Éternel » (vers. 7). Il est bon et droit; Il enseignera donc aux *pêcheurs* le chemin qu'ils doivent tenir, non-seulement parce que les pécheurs ne connaissent pas ce chemin, mais aussi parce que Lui les a appelés à marcher dans la communion avec son Fils, notre Seigneur Jésus-Christ (1 Cor. I, 9). — Deux choses caractérisent l'attitude de l'âme dans ce Psaume : d'abord le besoin qu'elle a d'être enseignée dans le sentier qui est selon le cœur de Dieu, et d'être gardée dans ce sentier et abritée de tout le pouvoir de l'ennemi; puis l'attente de la délivrance que le Seigneur a placée devant nous pour nous encourager tout le long du voyage, de sorte que nous pouvons dire sans l'ombre d'un doute et sans nulle crainte : Je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé (Ps. XVII, 15).

Il se peut qu'il y ait des difficultés, des détresses à traverser; il se peut que l'on doive rencontrer l'afflic-

lion, l'isolement, la persécution même (vers. 16-19) dans le chemin; — c'est ce que le Seigneur Lui-même a rencontré ici-bas plus que pas un autre; — mais bientôt nous verrons la pleine délivrance; et si nous souffrons avec Jésus, nous régnerons aussi avec Lui; « notre légère tribulation d'un moment opère pour nous en mesure surabondante un poids éternel de gloire, nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas: car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles » (2 Cor. IV, 17, 18). « Nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme Il est » (1 Jean III, 2).

Quelle chose pour nous de savoir que le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent! (vers. 14.) Certainement Il gardera tous ceux qui s'attendent à Lui.

Remarquez maintenant la conclusion, le dernier verset qui commence avec *Pe*, et qui se lie ainsi au verset 16. — Si l'on prie le Seigneur: « Tourne ta face vers moi, » ce n'est pas dans un sens égoïste, mais on a le cœur assez large pour penser aux autres; cela devient même un besoin du cœur; on prie pour *tout* son peuple bien-aimé, comme David le fait pour Israël, quand il dit: « O Dieu! rachète Israël de toutes ses détresses » (vers. 22). Or que le Seigneur incline vos cœurs à l'amour de Dieu, et à la patience du Christ! (2 Thess. III, 5.)



La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 160.)

— Va vite, Gwen, cours voir ce que c'est, s'écria maman, et je courus aussi vite que je le pouvais. En passant vers les groupes des mineurs, je les entendis murmurer : — C'est son frère. — Non, ce n'est pas lui. — Je te dis que je le connais. — Il n'est jamais descendu dans la mine ; s'il y est entré c'est pour mourir. — Un si beau garçon, dit un autre. — C'est bien dommage, car il est clair que son frère était mort.

Dans la précipitation de ma course je compris à peine leurs paroles, et j'arrivai à l'ouverture de la mine, long passage incliné, au bout duquel les mineurs descendaient par plusieurs longues échelles, pour se rendre à leur ouvrage.

— Est-ce Hugo ? Où est Hugo ? — demandai-je à ces hommes. A la fin l'un d'eux secoua la tête, et répondit lentement : — Il est tué, mis en pièces, il n'y a pas d'espoir ; et ce brave enfant s'en est aussi allé à la mort.

— De qui parlez-vous ? m'écriai-je.

— Son frère est descendu à sa recherche, il a absolument voulu y aller.

— Cor est descendu ? En bas, dans la mine ? m'écriai-je terrifiée.

— Oui, en bas, sans doute mort ou vivant, — dit un autre ; et avant qu'on eût pu m'arrêter, je m'étais élancée dans le passage, et je me cramponnai à la première échelle, descendant, descendant toujours, dans les ténèbres, en me tenant des pieds et des mains. —

Cor ! Cor ! criai-je, où es-tu ? Je viens, c'est moi, c'est Gwen ! — Mais personne ne répondait.

Je ne sais combien de temps je mis à arriver au bas ; on m'a dit depuis que les échelles ont ensemble une longueur de plusieurs centaines de pieds. Mais je n'avais alors aucune idée du temps ou de la distance ; une seule pensée m'occupait, une seule image était devant mes yeux, — c'était Cor, mon frère Cor, étendu mort et glacé au fond de la mine affreuse et déserte. A la fin je me trouvai, je ne sais comment, saine et sauve sur le sol ; autour de moi tout était noir, et bien que jusqu'à ce moment je n'eusse pas eu peur, que je n'eusse pas même pensé à moi, un frisson de terreur me saisit lorsque je me trouvai là, dans l'obscurité qui semblait devenir palpable, et dans le silence le plus profond. Un écho long et discordant répétait mes cris étouffés et le bruit de mes timides pas. J'avais lentement, en étendant mes mains pour tâcher de me rendre compte des lieux, et mon effroi augmentait de plus en plus. Je n'osais pas remonter les échelles, car j'étais sûre de tomber, et aucun son ne venait me révéler la présence de quelque créature vivante dans ce terrible lieu. Tout-à-coup mes mains touchèrent quelque chose de froid ; mon cœur cessa de battre. Je sentis un visage glacé, de long cheveux, — c'était un cadavre, celui de Cor peut-être ! Je me souviens qu'en ce moment j'éprouvai une sensation étrange, la vie semblait m'abandonner ; et je tombai inanimée à côté de ce corps rigide et sans mouvement.

CHAPITRE XI.

Le sauvetage.

Cor me dit plus tard ce qui lui arriva, à lui, dans la mine, et voici ce qu'il me raconta: Il nous avait devancés, maman et moi, comme on le sait; et étant arrivé à l'entrée du passage, il demanda aux mineurs qui se tenaient là s'ils savaient quelque chose de Hugo.

— Il est dans la mine, lui dirent-ils, et probablement tué, le pauvre garçon! Il n'a guère de chance, non plus que ses deux camarades.

— Est-ce que personne ne descend? demanda Cor, plein d'angoisse, en saisissant les mains de ces hommes. Oh! essayons de les sauver. Tentons au moins un effort!

— Ecoute, répondit un des mineurs, j'ai une femme et quatre petits enfants; je ne puis aller risquer ma vie, et leur ôter le pain, et cela en pure perte. Il n'y a pas moyen qu'aucun des trois ait survécu, pas moyen. Il ne te reste qu'à l'apprendre à ta mère, et à tâcher de la consoler. Tu ne peux rien faire de plus.

Les autres appuyèrent tristement cette affirmation. Ce n'est pas qu'ils fussent indifférents, ou qu'ils eussent le cœur dur; c'était tout simplement qu'ils n'avaient aucun espoir. S'ils en avaient conservé un, ils auraient tout bravé; mais maintenant à quoi bon?

Cependant Cor ne pouvait en prendre si facilement son parti; il ne voulait pas abandonner Hugo et le laisser mourir seul, ni aller dire à sa mère que tout était fini, et qu'il n'y avait pas de salut pour son fils. Qu'il y eût grand danger à descendre, il le savait; car,

au moment de l'explosion, chacun s'était enfui en abandonnant la poudre et les lampes allumées, dont on se servait pour travailler ; chacun n'avait songé qu'à sauver sa vie. Ceux qui entouraient l'entrée de la mine s'attendaient même à tout instant à entendre le bruit de la roche qui saute et s'écroute, ce bruit sinistre et sourd qui fait frémir le mineur lui-même, lors même qu'il est à l'abri et hors de l'atteinte du danger.

Mais rien n'aurait pu arrêter Cor. Sans rien dire de plus il s'engagea dans le passage, et se mit à descendre les échelles. Il les avait descendues maintes fois, et il arriva au bas lestement et sans encombre. Alors il vit à terre une casquette et une lampe ; et s'étant armé de celle-ci, il se dirigea du côté où l'explosion avait eu lieu, et où il savait que Hugo travaillait habituellement ; et il passa près du cadavre que je devais rencontrer plus tard.

La galerie était jonchée d'éclats de roc et de débris, mais Cor avançait toujours, malgré qu'il eût les pieds déchirés et les mains saignantes. Le temps lui paraissait long, me dit-il, en pensant que, tout près de lui peut-être, Hugo rendait le dernier soupir, sans secours, et il ne cessait de demander à Dieu de le conduire là où était son frère. Il avait la conviction que sa prière était entendue, car il lui semblait sentir Jésus à côté de lui, qui lui faisait prendre la bonne direction quand il était incertain. Aussi n'éprouvait-il aucun effroi. Cor me dit qu'il croyait avoir marché pendant bien des heures, quand il entendit enfin un faible gémissement, un appel peut-être, ou une prière inarticulée, sortant de dessous un monceau de pierres qui encombraient le souterrain à quelque distance devant lui.

Il y avait de la poudre en cet endroit, car c'était là précisément qu'on avait fait sauter le rocher. Cor fut donc obligé d'abandonner sa lumière, et il s'approcha à tâtons. Il distinguait mieux les gémissements, mais ils semblèrent s'affaiblir à mesure qu'il enlevait les lourds blocs de pierre, et qu'il se frayait un passage jusqu'auprès de la victime, de son frère peut-être. A la fin sa main toucha un pied, puis un habit déchiré, et ses yeux étant mieux habitués à l'obscurité, il put se rendre compte de la manière dont Hugo, car c'était lui, était couché. Deux grandes pierres avaient, en tombant, formé comme une voûte au-dessus de sa tête et de ses épaules, le garantissant ainsi du choc des pierres plus petites sous lesquelles il était enseveli, de sorte que, bien que fortement meurtri et contusionné, sa vie avait été épargnée, là où il semblait que tout espoir était perdu.

Cor n'avait pas la force de soulever le corps presque inanimé de son frère, mais il tâcha de faire arriver de l'air jusqu'à lui ; et découvrant un peu d'eau, il rafraîchit les lèvres desséchées du pauvre blessé, et lava le sang de sa figure meurtrie et de ses mains. Hugo fit un mouvement, et soupira, puis il demeura tranquille comme s'il se sentait soulagé. Cor s'assit près de lui en réfléchissant à ce qu'il fallait faire, et bientôt il se dit que le seul moyen de secourir Hugo était de remonter les échelles, et de demander l'aide des mineurs ; car il était sûr qu'ils viendraient dès qu'ils sauraient que Hugo était vivant.

Ce fut alors qu'il me trouva étendue auprès du cadavre. J'étais venue pour aider à Cor, et au lieu de cela je n'étais pour lui qu'un embarras de plus dans ce

moment. Mais il paraît que je revins à moi, dès qu'il m'eût appelée par mon nom, et je me souviens qu'en ouvrant les yeux je vis sa bonne figure penchée sur moi. Je poussai un cri, et j'entourai son cou de mes deux bras ; c'était presque un bonheur trop grand que de retrouver mon bon frère. En peu de minutes je fus en état de comprendre ce qui se passait, c'est-à-dire que le pauvre Hugo gisait non loin de là, vivant, mais bien meurtri.

— Il faut aller te tenir vers lui, Gwen, pendant que je remonterai.

Mais à la pensée de voir Cor me quitter de nouveau, et de me trouver seule avec Hugo, qui pouvait mourir pendant ce temps, je fus si épouvantée que je priai et suppliai Cor de rester avec moi, ou de me laisser monter avec lui.

— Gwen, dit-il d'un ton grave, je ne pensais pas que tu parlerais ainsi. Pense au pauvre Hugo.

— C'est que j'ai si peur, m'écriai-je, j'ai tellement peur.

— Comment donc, Gwen, et le Seigneur Jésus qui est dans la mine ?

Je n'y avais pas pensé ; dans ma terreur je ne m'étais pas souvenue que Jésus notre Sauveur devait être là, précisément parce qu'il y faisait si noir et si affreux ; nous ne pouvions rien sans Lui, et Il le savait et nous aimait trop pour nous abandonner. Les paroles de Cor me remirent tout cela en mémoire, et je répondis : — Va Cor, va vite ; montre-moi le chemin pour aller vers Hugo, et je resterai près de lui jusqu'à ce que tu reviennes.

Je pris la lumière, en promettant de ne pas l'appro-

cher de l'endroit où Hugo était couché, et je me dirigeai vers lui, en me répétant : Jésus est dans la mine. Cette assurance m'ôtait toute crainte, et j'étais toute tranquille. Je demandai au Seigneur d'être avec Cor pendant qu'il remontait les échelles, et avec Hugo qui souffrait tant, et de permettre que le secours arrivât avant qu'il fût trop tard.

Je venais de rejoindre Hugo, et j'essayais d'introduire quelques gouttes d'eau entre ses lèvres serrées, lorsque j'entendis le bruit de pas et de voix qui s'approchaient; puis Cor qui criait : —Gwen, petite Gwen, nous voilà !

En effet, il n'avait encore gravi que la première échelle, lorsqu'il vit au-dessus de lui des lumières, et une troupe de mineurs descendant avec Jacob à leur tête; ils furent bientôt tous en bas, écoutant le récit de Cor, et lui serrant chaleureusement les mains, pendant que le vieux Jacob disait : — Quand je sus que ces enfants étaient descendus, je me dis : Honte à moi et aux autres, qui sommes des hommes, et qui nous laissons retenir par la peur; et je résolus de descendre tout de suite. Mais à peine avais-je pris une lampe, que la plupart des camarades demandèrent à m'accompagner. Ils avaient besoin d'être poussés, voilà tout; il fallait quelqu'un qui leur dit : Viens ! et nous voilà tous, Cor.

Et ils firent le cercle autour du pauvre Hugo et de Cor, admirant l'intrépidité de celui-ci; ils m'adressèrent même aussi des louanges, et me prirent sur leurs épaules. Mais nous les priâmes de s'occuper tout d'abord de Hugo, qui était si immobile et si pâle que nous craignions que maman ne le revît pas vivant. Ils l'enve-

loppèrent donc d'un drap dont ils s'étaient munis, et le portèrent en haut au jour et au grand air. Ils me portèrent, moi aussi, et ils se montrèrent tous si bons et si affectueux que j'en étais vraiment confuse. Je suis sûre même d'en avoir vu qui pleuraient sur l'infortune de Hugo et sur le courage de Cor.

Maman nous attendait à la sortie de la mine. La nouvelle s'était répandue que Hugo vivait encore, bien que ses deux compagnons eussent été tués; mais maman ne pouvait pas croire ce qu'on lui disait, et ne voulait pas être consolée; et quand elle vit Hugo, qu'on déposait livide et sans mouvement sur le gazon, elle s'écria qu'il était mort. Mais s'étant agenouillée auprès de lui, et ayant posé sa main sur le cœur, elle sentit qu'il battait encore.

— Je puis prier maintenant, — s'écria-t-elle en joignant les mains, tandis que ses larmes coulaient abondamment; et elle rendit grâces à Dieu pour sa miséricorde envers elle et envers nous tous. La plupart des femmes s'agenouillèrent avec elle, et je voyais les hommes se détourner pour cacher les larmes qui roulaient sur leurs faces brunies.

Bientôt arriva le docteur; il donna à Hugo quelque chose pour le ranimer; et Hugo ouvrit les yeux et sourit à maman; mais il s'évanouit bientôt de nouveau, de sorte que, sur l'ordre du docteur, quelques hommes le transportèrent à la maison où maman les précéda, pour préparer un lit.

(A suivre, D. v.)





La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 180.)

Les mineurs voulaient aussi porter Cor, mais il s'y refusa, demandant qu'on donnât tous les soins à Hugo, qui était si mal.

— Gwen, me dit-il, quand nous nous en retournâmes la main dans la main, — je ne voudrais le dire à personne qu'à toi, mais tu sais combien je désirais faire quelque chose pour plaire à Jésus, et je pense que c'est Lui qui a permis que je vinsse au secours de Hugo. Je n'aurais jamais rien pu faire, si Jésus n'avait été avec moi, tu le sais, Gwen ! c'est pourquoi j'aime tant Jésus.

Il fallut du temps avant que Hugo se rétablît ; pen-

dant plusieurs jours il fut entre la vie et la mort, car il avait été atteint de graves brûlures, et le docteur dit qu'il avait encore plus souffert de l'émotion et du manque d'air, lorsqu'il s'était trouvé enseveli sous les pierres.

Maman le veilla nuit et jour, à ce que j'appris plus tard, et le bon docteur venait le voir très souvent; mais je ne sais que peu de chose de ce qui se passa, car moi aussi je tombai malade, et j'eus la fièvre pendant bien des semaines. Je ne reprenais mes idées que rarement, et ce ne fut que par les autres que je sus dès lors l'histoire de ces tristes temps.

CHAPITRE XII.

Le commencement de choses meilleures.

Le soleil brillait gaiement à travers la petite fenêtre de notre cabane quand je repris connaissance et que j'ouvris les yeux. Je n'oublierai jamais les beaux rayons si chauds de ce soleil. Je fus même obligée de refermer les yeux; mais déjà Cor avait surpris mon regard et s'approcha de mon lit. — Gwen, petite Gwen, murmurait-il en me prenant la main, te voilà donc enfin réveillée! — J'étais trop faible pour lui répondre, mais je lui tendis tant bien que mal le bout de mes doigts, et ses deux fortes mains brunes se refermèrent sur eux.

Puis je l'entendis traverser la chambre doucement, et parler tout bas à maman. — Que Dieu la bénisse, elle a repris connaissance! répondit-elle. C'est bien la meilleure nouvelle que j'aie entendue de longtemps! — Et je la vis sortir ses mains de l'eau de savon, et

les essuyer à son tablier en s'approchant de moi. Comme je tâchais de me tourner vers elle : — Tiens-toi bien, bien tranquille, mon enfant, me dit-elle, et bois cette tisane que Cor t'apporte ; c'est lui qui va prendre soin de toi. C'est à peine s'il t'a quittée un instant depuis trois semaines.

—Trois semaines ! répétais-je. Mais tout me semblait si confus et si éloigné, que je ne fis pas même un effort pour me souvenir. Je refermai les yeux, et je restai tranquille, ma main dans celle de Cor.

Peu à peu, cependant, je redevins plus forte ; je pus supporter la lumière, et suivre des yeux maman quand elle allait et venait. Je regardais Pierre tordant ses joncs, assis en dehors de la porte, et Cor raccommodant et faisant sécher le filet, ou partant seul avec le panier rempli de crevettes. Puis le jour vint où je fus en état de me soulever, et même de m'asseoir dans mon lit, soutenue par les deux oreillers de maman, et son vieux châle roulé derrière. Alors je demandai qu'on me donnât ma Bible, et je priai Cor d'épeler quelques-uns des beaux versets, car j'étais encore trop faible pour distinguer les lettres. Et le soir, quand le travail de la journée était terminé, Cor s'asseyait près de moi, avec ma Bible sur ses genoux, et lisait à haute voix aussi bien qu'il le pouvait. Alors maman faisait son ouvrage tout doucement, comme si elle aussi voulait écouter ; Pierre se rapprochait avec ses joncs, et Hugo — vraiment je ne saurais dire si Hugo aimait notre lecture ou si elle l'ennuyait—mais il restait assis, le visage tourné de côté, et il ne s'en allait pas, bien que ses forces fussent suffisamment revenues pour lui permettre d'aller se promener sur la plage.

Car Hugo était en pleine convalescence maintenant. Il avait été bien près de la mort, et la pensée d'entrer dans cet avenir inconnu sans un guide, sans un ami pour le soutenir, avait été pour lui pleine d'horreur. Cor ne me dit pas tout ce qui se passa ; mais je sais que pendant trois jours Hugo fut dans des angoisses horribles causées par la terreur, la honte et le remords ; il pleurait sur son passé, mais il n'avait devant lui aucune espérance. Un serviteur de Dieu venait s'asseoir près de lui, et lui parlait du Sauveur mort pour effacer ses péchés, de l'amour de Dieu qui a donné son Fils unique afin qu'il y eût un chemin par lequel les pécheurs pussent recourir à cet amour qui leur tendait les bras ; et il priait à genoux pour le malheureux jeune homme dont ce moment même pouvait être le dernier. Mais aucune parole, aucune prière n'apportait de consolation au pauvre Hugo. Alors Dieu eut pitié de lui et de nous, et ne permit pas qu'il mourût au milieu de ses ténèbres. Hugo traversa lentement la crise de la maladie, puis il reprit le dessus jour après jour.

Mais quand le danger fut passé, Hugo cessa de parler de ce qui avait oppressé son âme ; seulement, il écoutait avec avidité ce que lui disait son pieux visiteur chaque fois qu'il venait, sans toutefois lui adresser de questions, ni répondre à celles qu'il lui faisait. Il était devenu très patient et très doux, bien différent du Hugo d'autrefois ; pourtant nul n'aurait pu dire si son cœur était en paix, s'il avait prêté l'oreille à la voix de Jésus qui l'appelait, et s'il avait cru dans son cœur au sacrifice qui abolit nos péchés.

Voilà ce que me raconta Cor, un dimanche soir que nous étions seuls. Je me rappelle encore ce soir-là. C'é-

tait le premier dimanche que j'étais levée, et assise dans le fauteuil. A l'heure de la réunion j'avais été bien surprise de voir maman prendre dans la chambre à côté son meilleur châle et son chapeau de paille, et se préparer à sortir.

— Qui d'entre vous m'accompagne à la réunion ? demanda-t-elle.

Pierre était dehors sur la plage, et Hugo ne répondit pas.

— C'est à moi à rester avec Gwen, n'est-ce pas, mère ? dit Cor.

— Certainement, nous n'allons pas laisser Gwen toute seule. Et toi, Hugo, viens-tu ?

A mon grand étonnement Hugo se leva lentement d'un air moitié confus, moitié boudeur ; il prit néanmoins son chapeau et suivit maman, et je les vis s'en aller le long des dunes. Je regardai Cor qui vit mon air surpris.

— Maman va à la réunion tous les dimanches, dit-il, et bien plus que cela, Gwen, maman a sa Bible à elle maintenant.

— Que dis-tu, Cor, une Bible comme la mienne ?

— Pas précisément, elle ressemble plutôt à la grosse Bible de Mme Loyd, avec une couverture brune. Elle appartenait à la mère de maman, et était toujours au fond de la grande boîte.

(A suivre, D. v.)



Les Psaumes.

X

Les Psaumes alphabétiques.

Ps. XXXIV, XXXVII.

Ces deux Psaumes doivent être considérés ensemble, car ils appartiennent à la même série, qui commence au Ps. XXXI, et qui se termine au Ps. XXXVII ; cette série a pour sujet la confiance en Dieu, et on y trouve le développement en détail du Ps. VII, et du verset 20 du Ps. XXV.

« Je me suis retiré vers toi, » tel est le thème sur lequel roulent ces Psaumes ; et c'est l'expression parfaite des relations du Seigneur Jésus, comme homme, avec son Père (Hébr. II, 13), relations dans lesquelles Il nous a introduits.

Les sept Psaumes de cette série se divisent en deux parties, se terminant chacune par le Psaume alphabétique. Les quatre premiers, correspondant aux versets 1-5 du Ps. VII, traitent de la délivrance de l'ennemi (XXXI), du pardon des péchés (XXXII), et puis de la parole et des œuvres de Jéhovah, comme source de la dépendance (XXXIII), — le XXXIV^{mo} donnant l'application pratique dans l'expérience du croyant, et dans les soins paternels de Dieu. Le nom de l'Éternel (Jéhovah) s'y trouve dans presque tous les versets. Les trois Psaumes qui suivent traitent de la position du croyant en face du mal qui l'entoure dans ce monde, ils correspondent à la dernière portion du Ps. VII. Le Ps. XXXV exprime les sentiments de l'âme qui s'en

remet à Dieu, lequel jugera justement, et qui ne veut pas se venger de ceux qui l'accusent injustement et qui la persécutent; le Ps. XXXVI met en contraste le mal qui existe dans le monde avec la bonté éternelle de Dieu; et le XXXVII^e montre le chemin que le chrétien doit suivre en pratique, en face du mal.

Nous avons affaire plus particulièrement, dans ce moment, avec les Ps. XXXIV et XXXVII qui donnent la somme pratique de la doctrine appliquée à notre expérience: — au Ps. XXXIV^e, on est bas, et l'on regarde en haut; au XXXVII^e on est haut, et l'on regarde en bas. — Dans le premier état, c'est toujours la délivrance et puis le triomphe; le second état est bien dangereux, si l'on oublie un seul moment que « la délivrance des justes vient de l'Éternel, et Lui est leur force au temps de la détresse » (Ps. XXXVII, 39).

Dans le Ps. XXXIV il y a un appel spécialement adressé aux enfants; mais suivons l'ordre de l'enseignement pas à pas. D'abord le titre de ce Psaume, et l'occasion à laquelle il fut écrit, nous montrent que l'enfant de Dieu sort de la disgrâce après avoir appris par elle à se connaître en quelque mesure — ce qui est nécessaire pour chacun de nous; c'est une leçon à apprendre tôt ou tard. Mais retraçons ici les grands traits de l'événement rappelé dans ce Psaume.

David avait quitté le pays d'Israël, parce qu'il redoutait la malveillance de son seigneur, le roi Saül, et il s'était enfui auprès d'Akis, roi de Gath, étant poussé par la crainte des hommes au lieu de demeurer tranquille sous le regard de Dieu. Et comme il arrive toujours quand on agit de cette façon, David se trouva en

présence d'un danger beaucoup plus grand, — entre les mains des hommes dont il avait lui-même tué le champion ; car Goliath était de la ville de Gath. Les hommes d'Akis reconnurent David, et ils parlèrent défavorablement de lui devant le roi, de sorte que d'un moment à l'autre David pouvait s'attendre à perdre la vie. Aussi pour échapper à ce nouveau danger, il contrefit le fou devant eux. Quelle position déplorable pour l'oint de l'Éternel, pour cet homme sur la tête duquel Samuel avait versé l'huile sainte ! (1 Sam. XVI.) Mais Dieu n'oublie pas son serviteur, et dans sa grâce, Il intervient, et dispose le cœur d'Akis à chasser David, et c'est alors que celui-ci écrivit le Psaume XXXIV, l'Esprit de Dieu s'emparant de l'occasion pour rendre témoignage des souffrances de Christ, qui s'est placé volontairement sous le pouvoir de l'ennemi, pour pouvoir en délivrer ceux qui y étaient par leur faute. David dit : « Cet affligé a crié et l'Éternel l'a exaucé, et l'a délivré de toutes ses détresses » (vers. 6), et l'Esprit applique ses paroles à Jésus (Hébr. V, 7) qui, durant les jours de sa chair, fit monter avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort, et qui l'exauça à cause de sa piété. Et même sur la croix la parole fut accomplie (verset 20 du Psaume) : « Il garde tous ses os, et pas un n'en est cassé. » (Jean XIX, 36 ; Exode XII, 46.) C'est quand on a passé par l'épreuve, et qu'on a vu la délivrance qu'on peut inviter autrui à savourer et à voir que l'Éternel est bon. Bienheureux l'homme qui se confie en Lui !

La grâce brise le cœur, elle remplit la bouche d'actions de grâce ; bien loin d'ouvrir la porte à la licence,

ou de laisser agir la volonté propre, elle fait comprendre que le fait de se trouver en relation avec Dieu nécessite qu'on se garde du mal, car « les yeux de l'Éternel sont sur les justes » (comparez Job XXXVI, 7). On ne peut pas avoir communion avec Dieu, et marcher dans les ténèbres en même temps (1 Jean I, 6); et si l'on est dans la lumière, tout ce qu'on fait de contraire à la lumière est manifesté tout de suite, et doit être jugé soit par nous, soit par le Seigneur (1 Cor. XI, 31, 32); — tant mieux si c'est par nous.

L'enseignement qui est particulièrement adressé aux enfants (vers. 11-16) est cité en plein par Pierre dans sa première épître (III, 10-12). — « La crainte de l'Éternel c'est de haïr le mal » (Prov. VIII, 13). C'est parce que Dieu ne peut pas, et ne veut pas le supporter, qu'il fit tomber son terrible jugement sur la personne de son Fils qu'il a fait péché par nous. De sorte que tous ceux qui sont sauvés par le sang précieux de Christ sont amenés à détester le mal que Dieu hait tellement, et pour lequel Christ a tant souffert.

Chers enfants, « la face de l'Éternel est contre ceux qui font le mal, » mais l'Éternel rachète l'âme de ses serviteurs; et aucun de ceux qui se confient en Lui ne sera détruit (vers. 16, 22).

Le Ps. XXXVII, aussi de David, parle des sentiments qui peuvent surgir dans le cœur du chrétien, quand il voit le mal prospérant autour de lui, tandis que le juste rencontre un chemin pénible, et qu'il est même opprimé par le méchant. Asaph souffrait amèrement de cet état de choses, et portait envie aux insen-

sés, se plaignant de son sort (voyez Ps. LXXIII); et ce ne fut que dans le sanctuaire de Dieu qu'il apprit à se juger d'avoir eu de telles pensées. Et c'est là l'instruction de ce Ps. XXXVII : « Ne te dépîte point à cause des méchants qui semblent venir à bout de leurs entreprises ; garde-toi de te courroucer, et renonce à la colère ; ne te dépîte point seulement pour mal faire » (vers. 1, 7, 8).

Quant à l'existence du mal dans le monde, et à la manière dont Dieu semble laisser faire, un peu de réflexion suffit pour convaincre que c'est inévitable. Le péché est entré dans le monde ; et l'homme pécheur s'oppose naturellement à tout ce qui est bon. Dieu est « tardif à la colère » (Exode XXXIV, 6); « Il est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre III, 9); c'est pourquoi il n'exécute pas encore son jugement, qui toutefois a déjà été prononcé contre le mal, et qui ne manquera pas d'être exécuté en son temps. Si Dieu agissait en jugement maintenant, qui échapperait ? Mais c'est maintenant le temps agréable, le jour du salut (2 Cor. VI, 2); et Dieu est bon même envers les ingrats et les méchants (Luc VI, 35), et Il fait lever son soleil et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes » (Matth. V, 45). Il y a donc du mal dans le monde au jour que Dieu agit en grâce, et le jugement seul peut effacer le mal ; et quand Dieu agit en jugement, il faut qu'Il juge tous les hommes également, parce qu'Il est juste et qu'Il n'a pas égard à l'apparence des personnes.

Dans le Psaume qui nous occupe il y a trois bons conseils à l'égard de ce que doit être notre attitude dans ce

monde, et l'état de notre cœur pour produire cette attitude : — 1° (vers. 3, 4) « *Confie-toi* en l'Éternel, et pratique le bien ; » à quoi il est ajouté : « Prends *ton plaisir* en l'Éternel ; et il t'accordera les demandes de ton cœur. » — 2° (vers. 5, 6) « Remets ta voie sur l'Éternel ; et Lui, il agira. » — 3° (vers. 7) Garde le silence vers l'Éternel, et attends-toi à Lui. »

Les versets 8-15 mettent en contraste le méchant et le débonnaire — l'homme qui n'insiste pas sur ses droits ; et c'est celui-ci, comme Jésus le dit, qui héritera de la terre (vers. 11 ; Matth. V, 5).

Les versets 16-22 traitent des *biens* qu'on peut avoir, et quant à cela, « mieux vaut au juste le peu qu'il a, que l'abondance de beaucoup de méchants. »

Les versets 23-33 ont pour sujet la *voie* du juste ; l'Éternel prend plaisir à ses voies, et lui soutient la main ; la loi de son Dieu est dans son cœur, aucun de ses pas ne chancellera.

Enfin les versets 34-40 sont la conclusion ; « la fin de l'homme intègre, c'est la paix » (vers. 37) ; « la délivrance des justes vient de l'Éternel, Il est leur rempart au temps de la détresse. »

Chers enfants, ne vaut-il pas mieux se renoncer soi-même dans ce monde, et marcher en avant en s'attendant tranquillement à Dieu pour toutes choses, dans la paix, que de chercher sa propre satisfaction ici-bas pour rencontrer finalement le jugement et la colère de Dieu au temps que leur pied glissera ? (Deut. XXXII, 35.) Dieu nous voit, et il tient compte de tout ce que nous faisons.

Dans le chemin du renoncement, on trouve le Seigneur Jésus qui n'a point cherché à complaire à lui-

même, mais selon qu'il est écrit : « Les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi » (Rom. XV, 3 ; Ps. LIX, 9). Il était le Seigneur de tous (Actes X, 36) ; le monde fut fait par Lui ; cependant quand il vient dans ce monde, Il ne veut rien exiger, rien prendre que ce qu'on lui donne de bon cœur. Ne vous semble-t-il pas qu'il dût Lui être bien dur de commencer sa vie terrestre dans une étable, et de ne trouver pour berceau qu'une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour Lui dans l'hôtellerie. Jésus était un homme pauvre duquel le monde ne fit aucun cas, et jamais Il n'a cherché, Lui, à se faire valoir ; néanmoins, malgré l'inimitié qu'Il a rencontrée, Il est allé partout, faisant du bien à tous, annonçant la bonne nouvelle du salut aux pécheurs perdus qui le haïssaient, et quand ils le crucifièrent, Il pria son Père de leur pardonner.

Qu'il y ait donc en vous, chers enfants, cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus ; et si vous êtes sauvés par la grâce, soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné (Phil. II, 5 ; Eph. IV, 32).

Qui sous la garde du grand Dieu

Pour jamais se retire

A son ombre, en un si haut lieu,

Assuré se peut dire.

Lui seul est mon libérateur,

Mon espoir, mon asile.

Sous la main d'un tel protecteur,

Mon âme, sois tranquille.



Une fleur moissonnée.

L'homme né de femme, est de courte vie et plein de misères. Il sort comme une fleur, puis il est coupé, et il s'enfuit comme une ombre qui ne s'arrête point. Job XIV. 1, 2.

Le 18 juin 1871, un des jeunes lecteurs de la *Bonne Nouvelle*, Camille T. a rendu le dernier soupir, à l'âge de 13 ans. Ce garçon orphelin de père, vivait avec sa mère et sa petite sœur. Il fréquentait l'école, lorsqu'une maladie de langueur vint l'obliger d'y renoncer. Il atteignait alors sa douzième année, mais à cet âge on ne perd pas tout espoir de guérison. Que de malades, à l'aide de bons soins, recouvrent la santé ! Notre jeune ami se cramponnait à la vie, il espérait encore, il espérait toujours. La lampe, sur le point de s'éteindre, est ranimée par quelques gouttes d'huile ; la fleur qui se flétrit reprend ses couleurs, si l'on arrose sa tige ; et Camille faisait tous ses efforts pour persuader ses alentours que la maladie serait vaincue, ou pour se l'imaginer lui-même.

Sa mère suivait avec anxiété les progrès de la maladie ; elle profitait de toutes les occasions pour parler à son fils de la justice de Dieu, et de la grâce et de l'amour qu'il a montrés en Jésus. Tout était inutile, ce cœur restait fermé et semblait s'endurcir. Camille connaissait cependant sa culpabilité comme pécheur, et la pensée que bon gré, mal gré, il serait obligé de se trouver un jour dans cette lumière resplendissante, qui mettra tout en évidence, jusqu'aux plus secrètes

intentions du cœur, cette pensée, disons-nous, affectait péniblement sa conscience. La mort était pour lui le roi des épouvantements ; mais il ne voulait pas se laisser obséder par la terrible pensée qu'il marchait à grands pas vers le sépulcre. Pour se distraire il se livrait, avec le peu d'énergie qui lui restait, aux divertissements de son âge ; et quand on lui disait combien il était maigre, il se raillait même de son extrême maigreur.

Il avait l'habitude de dîner et de passer la soirée, le dimanche, chez ses grands parents ; mais le temps vint où il ne put franchir sans fatigue, la petite distance d'environ 1500 mètres, qui séparait les deux habitations. Renoncer à s'y rendre, c'eût été s'avouer plus malade, et il voulait le cacher. Une voiture à bras ménagea son orgueil. Deux jeunes garçons se prêtèrent de bonne grâce à le trainer dans son petit véhicule ; mais que penseraient les gens, si ce n'est qu'il déclinait toujours plus ? Il tenait à laisser dans l'esprit des passants qu'il ne prenait la voiture qu'en vue de s'amuser. Descendant à son tour, l'un des deux amis prenait sa place, et lui se mettait à tirer. Bien que satisfait d'avoir joué ce rôle, il en ressentait plus tard une extrême lassitude.

Chaque chose a sa saison ; chaque affaire, sous les cieux, son temps. Un moment arrive où toutes les illusions doivent disparaître ; ce moment vint pour Camille. La faiblesse augmentant, il dut garder la maison, et bientôt après le lit. Les amis de sa mère sympathisaient avec elle, et ils s'intéressaient au salut de l'âme de celui qui, jusque-là, n'avait montré qu'indifférence. Dieu leur avait appris quelle est la valeur

d'une âme à ses yeux, et ils désiraient que celle du pauvre malade fût sauvée.

Savez-vous, amis lecteurs, ce que votre âme vaut ? En supposant que vous eussiez les trésors de tous les Crésus actuels, que vous eussiez même une fortune telle qu'il vous fût impossible d'exprimer en chiffre le nombre de vos millions, cependant vous ne posséderiez pas encore l'équivalent d'une seule âme. Notez que l'âme du pauvre est aussi précieuse que celle du riche. Aussi n'est-ce pas une perte immense, quand une âme meurt loin du Sauveur ? Trouvez-vous étonnant que vos parents et vos amis soient affligés de voir votre indifférence à l'égard de votre âme, à la pensée que vous pourriez faire une si grande perte ? Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il fait la perte de son âme ?

Six semaines avant la mort de Camille, l'enflure commença de se montrer aux pieds. Sa mère voyant en cela les symptômes de la dernière période de la maladie, essaya de parler à son enfant avec vérité. Elle constata avec douleur qu'il était toujours le même. « Tu crois, sans doute, dit-il ironiquement, qu' aussitôt que l'enflure arrivera aux genoux, je mourrai ! » Et il tâchait de faire bonne contenance, et de plaisanter, et il ne pouvait souffrir d'entendre parler les chrétiens ; même son antipathie pour eux était telle qu'un jour, la veille de celui où il dut se mettre au lit, comme il revenait avec sa mère d'une courte promenade, il aperçut au moment de rentrer, un ami qui se dirigeait vers leur demeure, pour les visiter. Alors le pauvre Camille, quoique accablé de fatigue, se traîna dans un endroit à l'écart, où jouaient de petits garçons, et il y

resta tout le temps de la visite de leur ami chrétien.

Quelle patience Dieu n'a-t-il pas avec les rebelles ! Jeunes lecteurs, si vous jetez un regard sur votre vie passée, vous serez honteux, j'en suis certain, d'avoir autant abusé de cette patience, et vous éprouverez le besoin de remercier Dieu de vous avoir attendus si longtemps.

Le moment arrivait où l'œuvre allait se faire dans le cœur de Camille. Les hommes rencontrent des barrières qu'ils ne peuvent franchir, mais il n'y en a point pour Dieu. Il parle « une première et une seconde fois, à celui qui n'aura pas pris garde à la première, par des songes, par des visions de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes » (Job XXXIII, 14, 15). C'est ce moyen qu'il employa avec Camille. Pendant son sommeil, quand tout autour de lui était dans le repos, son esprit fut agité par une scène qui, trait pour trait, ressemblait à l'histoire de ces garçons moqueurs, criant à Elisée : « Monte chauve, monte chauve » (2 Rois II, 23, 24). Il raconta le songe à sa mère, et ajouta : « moi, je n'étais pas avec ces moqueurs qui ont été dévorés. » Trois jours après il reçut par la foi le témoignage que ses péchés avaient été expiés par le sang de Christ. Dès lors commença pour lui une ère nouvelle. Comme ces quatre lépreux qui, ayant trouvé dans le camp des Syriens de quoi satisfaire leur faim et étancher leur soif, et de quoi faire des provisions pour l'avenir, se disaient entre eux : « Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous ne disons mot !... maintenant donc venez et le faisons savoir » (2 Rois VII, 9), de même notre jeune ami éprouva le besoin de proclamer la vertu du sang de Christ. Il eut

la visite d'un des garçons dont nous avons parlé, et dans un tête-à-tête, après lui avoir confessé qu'il avait été bien misérable d'avoir préféré les amusements au Sauveur, il ajouta : « Mais j'ai obtenu grâce, mes péchés sont effacés, je suis heureux et en paix. » Puis il lui adressa cette question directe : « Dis-moi, A'' que fais-tu quand tu es seul, à quoi penses-tu ? — Je t'engage à lire la Parole, et à prier Dieu de te convertir. Vois-tu, je puis maintenant te dire que le temps employé aux distractions est un temps perdu pour toujours ; je t'en supplie, ne le perds pas, ce temps si précieux ; et si Dieu me laisse encore, il me donnera de lui consacrer le reste de mes jours. »

Pourquoi le pauvre pécheur passerait-il sa vie loin de Dieu ? Pourquoi mourrait-il dans son péché, quand Dieu lui crie, en lui tendant les bras : « Oh ! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux, et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez, et mangez ; venez dis-je, achetez sans argent, et sans aucun prix, du vin et du lait » (Esaïe LV, 1). Dieu donne gratuitement, mais l'homme aime à marchander et demande : Combien cela me coûtera-t-il ? Il oublie qu'il est pauvre, aveugle et nu. L'amour propre joue un grand rôle dans le cœur de chaque créature, et c'est seulement après un grand travail de conscience que l'homme est amené à dire avec sincérité : Je ne suis rien, je ne veux rien, je ne possède rien. Il s'estime alors heureux de savoir qu'il est sauvé gratuitement, par la grâce, par pure grâce.

Camille eut dans l'espace de quatre ou cinq jours, trois violentes crises ; et, tant lui que ceux qui l'entouraient, ne pensaient pas qu'il pût traverser la der-

nière. La mort, usant des droits que lui a donnés le péché, réclamait sa proie ; mais le Seigneur était visiblement là en grâce, comme l'attestait le bonheur dont jouissait notre ami au milieu de ses souffrances. Il s'adressa à ses anciens compagnons de jeux, qui entouraient son lit, et leur dit : — Savez-vous où je vais ? — Au ciel ! fut la réponse de ces petits. — Oui, reprit-il, je vais au ciel, auprès de mon Sauveur ; il me tarde d'y être. Mais vous, si la mort venait à vous atteindre, car elle pourrait vous surprendre, avant même que je rende le dernier soupir, où iriez-vous ? — Au ciel ! répondirent-ils encore. Il s'agissait de ne laisser subsister ni équivoque, ni malentendu. Pour celui qui est en face de l'éternité, les questions de cette nature doivent être traitées avec sérieux et vérité, lors même que la réponse vienne de jeunes enfants, et il reprit : — Mais vous êtes pécheurs, et personne ne peut entrer au ciel avec des péchés ; il faut être lavé, purifié. J'étais pécheur comme vous, mais j'ai reçu grâce, le sang de Christ m'a lavé parfaitement, et c'est à cause de cela que je puis aller au ciel, car je suis sauvé. Ce serait un grand bonheur pour moi d'apprendre, de vos bouches, que vous aussi avez mis votre confiance dans le sang de Jésus ; je pourrais mourir joyeux, avec l'espérance de nous retrouver là-haut.

Après les avoir exhortés sa respiration devint pénible ; ses souffrances plus aiguës semblaient présager l'approche de sa fin. Il pria d'une manière entrecoupée, demandant un peu de répit à ses souffrances, chose que Dieu lui accorda sur le moment même, et il reprit : — Merci, Seigneur, car tu m'as déjà exaucé. Les crises ne reparurent plus, quoiqu'il vécut encore

dix jours. Il disait souvent à sa mère, en l'entourant de ses bras : « Chère maman, j'ai été bien méchant, et je t'ai fait beaucoup souffrir, mais tu me pardonnes, n'est-ce pas ? Si le Seigneur me laissait encore, j'aimerais pouvoir réparer tous ces chagrins que je t'ai causés, mais il vaut mieux pour moi de m'en aller auprès de Jésus. »

La dernière nuit de sa vie il fit appeler ses parents, qui durent s'arracher au sommeil, pour venir entendre les pressantes sollicitations que Dieu leur faisait adresser par la bouche du mourant. Chacun versait des larmes. Étaient-elles le résultat de ce qu'il leur disait, ou était-ce le chagrin qu'on pouvait éprouver de le voir quitter ce monde si jeune ? Camille ne voulait pas qu'on pleurât à son sujet : « Ne pleurez pas sur moi, leur dit-il, je suis heureux de m'en aller au ciel, mais je voudrais que vous pussiez me dire que vous y viendrez. Je vous supplie de ne pas tarder davantage à vous tourner vers le Sauveur. » — Et nous ajouterons : A LUI SEUL on ne peut être ni *trop tôt*, ni *trop longtemps*.

La souffrance étant extrême, il répandit son âme devant Dieu, lui demandant de le soulager un peu ; il fut exaucé. La nuit s'écoula, et pendant le jour qui suivit il demanda qu'on le portât à la cuisine, dans les bras de sa grand'mère, mais il fallut bien vite le remettre au lit. Il ne trouvait aucune position qui lui donnât du soulagement, et dans un moment de grande souffrance, il dit : — Je sais où je serai bien. — Dis-le nous, et nous t'y mettrons, lui dit la grand'mère. — Je vous remercie tous pour tous vos soins, mais vous ne pouvez me mettre là où je dis. C'est auprès du Seigneur qu'il fera beau se trouver, là il n'y aura plus de

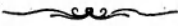
souffrance. » Puis levant les yeux au ciel, il dit : « Seigneur, prends-moi au plus tôt auprès de toi ; mets un terme à mes maux, et encourage-moi jusqu'au bout. »

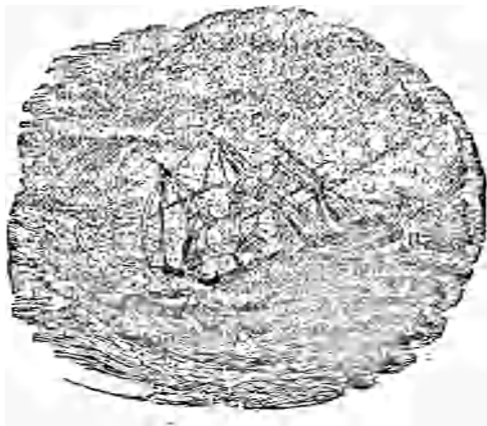
Chers jeunes lecteurs, puisse la relation de ces quelques détails que nous avons recueillis auprès de la mère, de la grand'mère, et d'autres amis de Camille, vous porter à regarder à la croix de la victime immaculée, qui versa son sang pour vous. Et si vous vous êtes déjà placés sous l'aspersion de ce sang si précieux, puissent ces lignes vous faire éprouver le besoin d'en proclamer la vertu.

Le livre par excellence.

Montrez-moi un livre, disait un homme sérieux, qui me rende joyeux quand je suis triste, fort quand je suis faible, qui éclaire mes ténèbres, qui me rende capable de supporter avec douceur les mépris et les railleries du monde, de pardonner à mes ennemis et de les aimer, de ne plus vivre pour moi-même, mais pour autrui, — montrez-moi un tel livre, et je saurai qu'il ne vient pas des hommes, mais de Dieu.

— Ce livre, vous l'avez nommé, c'est l'Évangile.





Un triomphe sur la mort.

Près de la rive anglaise du canal qui sépare la France de la Grande-Bretagne, une scène des plus touchantes est venue, il y a quelque temps, produire sur l'esprit de ceux qui en furent témoins, une impression ineffaçable, et fournir une preuve nouvelle de la puissance que possède l'évangile pour soutenir une âme à l'heure du danger et de la mort.

Deux matelots naufragés, dont l'un était au Seigneur, et l'autre étranger encore à sa grâce, s'efforçaient à regagner le rivage au moyen d'un petit bateau, mais l'orage grondait avec violence, et déjà les vagues furieuses avaient plus d'une fois ballotté et rejeté en arrière la frêle embarcation, lorsqu'un grand coup de

vent la fit chavirer entièrement, et nos deux pauvres malheureux se virent abandonnés à la fureur des flots. Cependant le rivage n'étant plus très-éloigné, on résolut de tenter de les secourir. A cet effet, on leur lança une corde de salut. Celui des deux hommes qui était chrétien put la saisir, et se dirigeant aussitôt, bien qu'à grand'peine, vers son camarade, il lui cria : « Prends cette corde, et tâche de sauver ta vie, car tu n'es pas prêt pour mourir. Quant à moi, j'ai le salut en Jésus, et pour celui qui croit la mort a perdu son aiguillon. » — Ils se séparèrent alors, et du milieu des eaux on entendit la voix de celui qui venait de faire si généreusement le sacrifice de sa vie, afin de sauver celle de son compagnon, entonner ces magnifiques paroles :

Jésus, mon divin Sauveur,
C'est dans ton sein que mon âme
Jouira du vrai bonheur ;
C'est Toi seul que je réclame.

Tandis que les grandes eaux....

Mais comme il prononçait ces derniers mots, une vague l'engloutit, et il disparut entièrement.

Oh ! n'est-ce pas là, en vérité, *la vie dans la mort* ? et combien c'est ineffablement beau ! C'est le calme au milieu de l'orage, c'est le renoncement volontaire d'une âme qui a toute sa joie et tout son trésor en un Christ qui est à la droite de Dieu. Tout le secret de la chose, c'est qu'il *connaissait Jésus comme son Sauveur*. « J'ai le salut en Jésus, avait-il dit, et pour celui qui croit la mort a perdu son aiguillon. »

Et vous, cher lecteur, pouvez-vous dire aussi : « J'ai

le salut » ? Non pas, remarquez-le bien : « J'espère, ou je pense que je suis sauvé », ou « j'espère que plus tard, je le serai ; » mais : « *J'ai le salut en Jésus.* » La mort a-t-elle ainsi perdu son aiguillon pour vous ? L'aiguillon de la mort c'est le péché, et un seul péché qui n'aura pas été effacé suffira pour précipiter une âme dans la perdition éternelle. Mais dites, le connaissez-vous cet Être béni — qui a été fait péché pour nous — le remède de Dieu — la rançon de Dieu pour le pécheur — Celui sur lequel tous les flots et toutes les vagues de la colère de Dieu ont passé, lorsque sur la croix Il a été fait le substitut des pécheurs.

« Il a porté nos péchés en son corps sur le bois, » telle est la vérité salutaire et bénie que notre cher matelot avait reçue par la foi, et qui fut le soutien et la joie de son âme à l'heure de l'épreuve. — Et connaissant combien le Seigneur doit être craint, et sentant de quel danger épouvantable une âme sans Christ est menacée, il était heureux de faire l'abandon de sa vie dans la douce assurance que, pour lui, mourir était un gain, et que déloger pour être avec Christ c'était le « *beaucoup meilleur.* »

Il savait que Jésus l'avait aimé, et le cœur de ce Sauveur si tendre était devenu son refuge et sa demeure. Oh ! quel lieu de repos ! Quel doux oreiller de sécurité au milieu des tempêtes de la vie ! Quel abri pour de pauvres pécheurs lavés dans le sang de l'Agneau ! Aucun ange, aucun séraphin ne connaît un pareil refuge ! Et les anges eux-mêmes ne sont que des serviteurs, tandis que le pécheur sauvé et lavé devient héritier de Dieu, cohéritier de Christ (Rom. VIII, 15, 17).

Celui qui a toujours été dans le sein du Père, qui a

connu toutes les secrètes profondeurs de ce cœur d'amour, est venu sur la terre comme l'expression parfaite de ce qu'est Dieu. Il a traversé la mort et le jugement, Il a enduré la colère et la malédiction de Dieu comme le substitut du pécheur, et puis il est remonté et s'est assis à la droite de la Majesté divine dans les lieux célestes. Maintenant, par la puissance du Saint-Esprit, Il *donne* la vie éternelle à tous ceux qui croient simplement en son Nom, Il répand son amour dans leurs cœurs, et de plus Il leur donne à connaître que Sa place est la leur dans le cœur du Père, car « comme Il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. » C'est pourquoi nous éprouvons de la joie à redire que nous L'aimons parce qu'il nous a aimés le premier.

Les Psaumes.

XI

Les Psaumes alphabétiques.

Ps. CXI, CXII, CXLV.

Les quatre Psaumes alphabétiques qu'il nous reste à examiner se trouvent tous dans le cinquième ou dernier livre du recueil (CVII-CL). Nous renvoyons au mois prochain, s'il plaît à Dieu, l'examen du Ps. CXIX; de sorte que ce seront les trois Psaumes indiqués en tête qui nous occuperont aujourd'hui. Mais il est bon de jeter un coup d'œil sur l'ensemble du dernier livre

pour arriver à une appréciation juste du sujet de ces Psaumes.

Le cinquième livre se divise en sept sections. — La première, se terminant par les deux Psaumes alphabétiques CXI et CXII, présente la gratuité de l'Éternel dans les détails des circonstances de la vie, que ces circonstances soient amenées par la providence de Dieu ou par l'hostilité de l'homme contre le chemin de la droiture ; — montrant ainsi que le repos de l'âme est dans les conseils éternels d'un Dieu de parfaite bonté. « Il se tient à la droite du misérable pour le délivrer de ceux qui condamnent son âme » ; et Il fait asseoir son Oint à sa droite, remettant toute l'autorité entre les mains de celui qui a accompli la rédemption. Puis le Ps. CXI donne en somme le caractère de Celui qui doit être craint ; et le Ps. CXII, le caractère de celui qui Le craint. — La seconde section (CXIII-CXVIII) développe les voies de Dieu en grâce et en bénédiction à l'égard des individus qui en sont les objets, et cela dans le but de faire monter à Dieu le tribut de louanges qui lui est dû. Les serviteurs sont appelés à l'adorer toujours, tant leur cœur est rempli par Lui de joie et d'actions de grâces. — Le Psaume CXIX forme la troisième section, c'est la valeur de la parole de Dieu écrite dans le cœur. — La quatrième se compose des quinze Psaumes des degrés, lesquels traitent de l'expérience de la grâce de Dieu dans l'âme, et du sentiment que sa présence produit chez le croyant. — La cinquième section (CXXXV-CXXXVII) nous montre le caractère et les motifs de l'adoration, et qui sont ceux qui doivent célébrer Dieu, et en quelle occasion il ne convient pas de chanter, car il y a « un temps de pleurer. » — La

sixième contient huit Psaumes de David, et elle fait voir comment l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu attache à Lui le cœur de son serviteur, qui s'applique incessamment à l'adoration, et recherche avant tout la jouissance de la présence de Dieu, pour lui plaire, quelles que soient les circonstances. — Le dernier de ces huit Psaumes est alphabétique. — Enfin la septième section (les cinq derniers Psaumes), est le résultat, le couronnement et la conclusion de toutes les autres, — des louanges qui montent et qui prennent leur essor dans tous les sens, en commençant par le cœur individuel (« mon âme, loue l'Éternel »), puis trouvant un écho dans toute la création (« que tout ce qui respire loue l'Éternel »). Comparez Apoc. V, 9-14.

CXI, CXII.

Considérons maintenant les Psaumes alphabétiques dont nous avons parlé ; et d'abord les deux qui se trouvent ensemble à la fin de la première division du 5^{me} livre des Psaumes, savoir les CXI^o et CXII^o. Le titre de l'un et de l'autre, comme celui de plusieurs Psaumes dans le 5^{mo} livre, est : « Alleluia, » ou : « Louez l'Éternel ; » et le sujet de louange, dans le premier, c'est l'Éternel Lui-même, son caractère et son œuvre ; tandis que dans l'autre c'est le bonheur de l'homme qui craint Dieu, et la formation de son caractère d'après celui de l'Éternel.

Cela nous fait penser à ce verset (2 Cor. III, 18) : « nous tous contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire comme par le Seigneur en

Esprit. » Quand on s'occupe de Christ, on devient l'expression pratique de ce que Christ est, et en Lui toute la plénitude de la déité habite corporellement. Un miroir, tant petit qu'il soit, s'il est tourné vers le soleil, il reflète ses rayons ; mais si la face du miroir est tournée dans l'autre sens, le soleil donne toujours, mais on ne voit plus son reflet dans le miroir.

Il suffit de lire les deux Psaumes ensemble pour voir jusqu'à quel point cela est vrai. Le Ps. CXI, 3, dit que la justice de l'Éternel demeure à perpétuité, et dans le Ps. CXII, au verset 3, on trouve la même expression en toutes lettres en parlant de la justice de l'homme qui craint l'Éternel ; et cela est répété au verset 9. De même, quand l'Éternel manifeste son glorieux caractère, en proclamant son nom devant Moïse, en Exode XXXIV, 6, manifestation répétée au vers. 4 du Ps. CXI : « L'Éternel est miséricordieux et pitoyable, » on en trouve aussitôt l'effet pratique (Ps. CXII, 4), c'est que l'homme juste est aussi « pitoyable et miséricordieux. » Le Psaume CXI, 5, nous apprend que l'Éternel « se souvient éternellement de son alliance, » et le CXII, 6, affirme que « la mémoire du juste sera éternelle. » Le CXI, 8, dit que les commandements de l'Éternel sont appuyés à perpétuité et à toujours ; et le CXII, 8, que le cœur du juste est bien appuyé. — On voit donc que le cœur de celui qui se confie en Dieu est aussi arrêté, aussi ferme que les commandements de son Dieu, lesquels il aime à garder ; et Dieu, qui se souvient sans cesse de son alliance de grâce, agit de telle sorte qu'on se souvienne également de celui qui est au bénéfice de son alliance. Or, cela ne serait pas un plaisir pour Dieu si l'homme juste n'était pas d'accord avec Lui ; mais

Dieu lui donne un cœur nouveau qui répond en toutes choses à l'amour divin ; et enfin Il l'associe à Lui-même de telle manière qu'Il rattache sa propre gloire au nom et au souvenir de l'homme juste.

Il est évident qu'il n'y a qu'un seul être qui, de fait, répond au caractère de l'homme intègre qui est dépeint au Ps. CXII. C'est le Seigneur Jésus-Christ. Sur Lui les cieus s'ouvrent, et le Père dit qu'Il trouve tout son plaisir en Lui. Mais Dieu envoie l'Esprit de son Fils dans le cœur de tous ceux qui croient en Lui, afin qu'ils soient, moralement, semblables à son Fils ; et c'est ainsi que le Psaume devient vrai à leur égard.

Ah ! ce n'est pas peu de choses que d'être un objet de la grâce souveraine de Dieu. Quand l'homme se trouve dans une position qui lui donne tant soit peu d'autorité, il veut mettre tout le monde sous son joug : Dieu, au contraire, se sert de son pouvoir absolu sur toutes choses pour s'associer à Lui-même en gloire et en joie une misérable créature qu'Il a rachetée à grand prix (comparez Phil. III, 21). — « Dieu a envoyé la rédemption à son peuple, Il a prescrit son alliance pour l'éternité. Son nom est saint et redoutable. » On comprend donc que « le commencement de la sagesse est la crainte de l'Éternel ; tous ceux qui s'y adonnent ont la vraie intelligence. » Etes-vous de ce nombre, mes chers jeunes lecteurs ? Quel bonheur indicible que celui qui attend tous ceux qui appartiennent à Dieu ! Or, dès à présent même, Dieu les comble tellement de ses biens, et les enrichit si abondamment, qu'ils peuvent se passer de toutes les pauvres choses de ce monde passager. A les voir, ce sont, comme dit l'apôtre, des gens qui n'ont rien, et qui toutefois possèdent toutes

choses (2 Cor. VI, 10). Voilà pourquoi ils sont à même de répandre les bénédictions qui viennent d'en haut, d'en donner aux pauvres qui les entourent dans le monde. Ainsi faisait notre Seigneur Jésus-Christ, en prêchant l'évangile aux pauvres.

Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Dieu aime celui qui donne joyeusement : et Il augmentera les fruits de votre justice (voyez 2 Cor. IX, 7-15). « La corne du juste sera élevée avec gloire. Le méchant le verra et en aura du dépit. Il grincera les dents et se fondra. Le désir des méchants périra. »

CXLV.

Le Ps. CXLV est comme une conclusion des sept Psaumes de David qui le précèdent; il devient en même temps la thèse des cinq Psaumes qui suivent, et qui forment la dernière section du 5^{me} livre. Il présente d'une manière particulière la louange de Dieu, et c'est le seul Psaume qui soit intitulé : « Louange, par David. » *

Deux sujets de louange ressortent surtout de ce Psaume : 1^o La magnificence glorieuse de la majesté de Dieu. 2^o Sa miséricordieuse fidélité. Et nous pensons que c'est l'absence de la lettre « nun » en hébreu, après le verset 13 (comme nous l'avons fait remarquer précédemment), qui marque la division.

Il est à remarquer, comme dans la dernière section du livre, que David commence ici par l'expression du besoin de son propre cœur de louer, et qu'il termine par un appel général à tout le monde de se joindre à

* Le seul autre Psaume qui ait un titre un peu semblable est le C, qui est intitulé : « Psaumes d'actions de grâces. »

lui pour bénir l'Éternel. Il faut avoir expérimenté pour soi-même la bonté de Dieu, pour être ainsi disposé à le louer ; et alors on a le cœur assez au large, et assez plein de confiance dans le caractère de Dieu, pour inviter les âmes à exprimer par des louanges ce qu'elles ont dû ressentir de la bonté invariable de Dieu. Comme dans les Psaumes V, LXXXIV et ailleurs, David reconnaît Dieu pour Roi ici. C'est là toujours un grand sujet de joie et d'assurance ; comparez Ps. XLIV, 4 ; XLVII, 2, 6, 7 ; LXXIV, 12. Quand on se rappelle le nom sous lequel l'Éternel s'est fait connaître (Ps. CXI, Exode XXXIV) : « Miséricordieux, pitoyable, tardif à la colère et grand en bonté » (vers. 8), le cœur prend plaisir à méditer la gloire et la magnificence de Son règne, et à chanter la valeur de ses faits redoutables, et sa justice (comparez Apoc. V, 8-14 ; XIX, 6).

Notre Psaume, dans sa première partie au moins, est évidemment une de ces écritures, dont Pierre fait mention, lesquelles parlent de la gloire qui devait suivre les souffrances de Christ (1 Pierre I, 11). On trouve en Daniel VII, vers. 14, 27, presque les mêmes expressions appliquées au règne millénial du Fils de l'homme ; seulement dès ce chapitre (vers. 18) les saints sont associés avec le Seigneur dans son royaume, ce qui est confirmé dans l'Apocalypse (chap. XX, 4, 6).

La seconde partie du Psaume traite de la fidélité de Dieu, et des soins continuels dont Il entoure ses saints pendant la traversée de ce désert, en attendant la gloire. Il se tient *près* de tous ceux qui l'invoquent en vérité, Il accomplit le souhait de ceux qui le craignent ; Il exauce leur cri et les délivre. Ainsi que le Seigneur Jésus le dit (Jean XV) : « Si vous demeurez en moi et

que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait. »

Combien cela doit nous encourager à nous approcher toujours davantage de Lui avec une sainte hardiesse, en comptant sur sa grâce qui ne fera jamais défaut. On trouve trois précieux encouragements dans ces versets :

1° L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent en vérité.

2° Il accomplit le souhait de tous ceux qui le craignent.

3° L'Éternel garde tous ceux qui l'aiment.

On trouve toujours, pour finir, cette solennelle parole d'avertissement : « Il exterminera tous les méchants. » Mais quelle bonté de Dieu de nous avertir d'avance, et de nous frayer le chemin du salut et du bonheur !

Pouvez-vous, chers enfants, dire avec David : « Ma bouche racontera la louange de l'Éternel, et que toute chair bénisse le nom de Sa sainteté à toujours et à perpétuité » ?



Dieu m'aime.

Quelqu'un disait dernièrement : Lorsque je considérai ces paroles : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est au sein du Père, Lui, *l'a fait connaître* — et qu'ainsi je vis Dieu en Christ, le Sauveur du pécheur, je pus me reposer en Dieu sur-le-champ ; et toutes mes craintes s'évanouirent. »

La pensée qu'il nous faut aimer Dieu pour être sauvés, au lieu que nous sommes sauvés uniquement parce

que Dieu nous aime, est innée chez l'homme déchu ; mais rien, si ce n'est de voir l'amour de Dieu pour nous à la croix de Christ, alors même que nous étions morts dans nos péchés, ne peut donner la paix.

Un gentilhomme, qui vivait depuis plusieurs années dans le péché, en compagnie de joyeux camarades, apprit un jour que le chef de leur société était converti.

Tous déploraient la perte d'un ami si jovial, et s'étonnaient qu'il pût être aussi fou que d'être religieux. Mais lui était bien décidé, et il alla voir chacun de ses anciens compagnons, l'un après l'autre, et leur parla du salut qu'il avait trouvé dans un Sauveur crucifié. Il y en eut un cependant qu'il n'alla pas visiter. C'était notre gentilhomme ; et celui-ci fut très sensible à cette sorte d'oubli. Cela le conduisit à réfléchir ; et bientôt il commença à éprouver le peu de contentement que procurent les plaisirs du péché, et à sentir qu'il avait aussi une âme. Il lut sa Bible, mais il n'en retira aucune consolation. Il pensa qu'il avait quelque chose à faire, mais il s'aperçut bien vite que jamais il ne pourrait accomplir les bonnes résolutions qu'il formait.

Enfin un jour il rencontra son ancien ami, qui lui dit :

« Lisez-vous jamais votre Bible ? »

— Oui, je la lis, répliqua-t-il ; mais je n'en puis pas retirer de consolation, *je ne puis pas aimer Dieu.*

— Non, vous ne le pouvez pas, dit son ami, et ni moi non plus ; mais la vérité bénie est que *Dieu m'aime !* » Et là-dessus ils se séparèrent.

« Dieu m'aime, Dieu m'aime, pensait le gentilhomme à part lui ; que veut-il dire par là. » Mais avant qu'il eût atteint sa demeure, la certitude de cette vérité que Dieu

a donné Son Fils unique pour mourir sur la croix, afin de sauver des pécheurs, illumina son âme d'une lumière resplendissante et divine. — A présent, pensait-il, je le vois. Je vois que Dieu m'aime, *moi pécheur*. Oui, Dieu m'aime jusqu'à me sauver ; — et toute son âme fut remplie de joie et de paix. Telle est la déclaration de l'apôtre Jean : « En ceci est l'amour, — non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima, et qu'Il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. » C'est là ce qui nous rend capables d'aimer et de servir Dieu ; car « nous L'aimons, parce qu'Il nous a aimés le premier » (1 Jean IV, 10, 19). C'est ainsi que le cœur trouve une joie réelle, qu'il puise de la force pour le service, et qu'il donne gloire à Dieu.

C'est Toi, Jésus, c'est ta grâce,
 Ta croix, ton sang précieux,
 C'est le regard de ta face
 Qui nous rend justes, heureux.
 Notre âme en paix se repose
 Sur Toi, bien-aimé Sauveur,
 L'Auteur, la source, la cause
 De notre éternel bonheur.





La cabane au bord de la mer.

(Suite de la page 185.)

— Et maman la lit ?

— Oui, et elle nous a tout raconté. Je lisais la Bible quand j'étais jeune fille, nous dit-elle, et j'avoue à ma honte et avec douleur que j'ai négligé de le faire durant de longues années ! Et elle pleurait en nous le disant. Puis elle ajouta qu'elle n'avait jamais été heureuse tant que le Livre avait été fermé et oublié dans un coin ; mais elle désirait mieux faire, et elle espérait

que nous aussi, nous apprendrions à mieux faire. Je ne sais que bien peu de chose, mes enfants, dit maman, mais ce que je sais, c'est que Dieu ne nous repoussera pas, quelque méchants et ignorants que nous soyons, si nous allons à Lui au nom de Jésus, notre Sauveur.

— O Cor ! Que je suis contente, répondis-je. Et je le vis qui souriait d'un sourire de bonheur, bien que ses yeux fussent remplis de larmes. — Que je suis contente ! Et dire que j'étais couchée là, et que je ne savais rien de ces choses !

— Oui, le temps m'a aussi paru bien long, dit Cor, en te voyant malade ; et tu ne reconnaissais aucun de nous.

— As-tu demandé à Dieu de me rétablir, Cor ?

— Je ne sais pas, Gwen, je ne le pense pas.

— Comment ! que veux-tu dire ?

— Je parlais toujours de toi à Jésus. Je lui disais que ma petite Gwen était malade, et que peut-être elle allait mourir, et que si elle mourait je serais bien seul. Mais, vois-tu, il me semblait que Dieu savait mieux que moi ce qu'il te fallait, rester ou t'en aller, et ainsi je ne pouvais que m'en rapporter à Lui.

— Mais Cor ! je pensais que tu aurais tellement prié Dieu de me guérir ?

Cor prit ma main et la caressa doucement. — Je désirais beaucoup te garder, dit-il, mais je pensais que le Seigneur Jésus savait ce qui était bon pour toi, et qu'il t'aimait aussi bien mieux que moi.

— Si toi tu étais malade, Cor, je demanderais à Dieu tout le long du jour de te laisser avec nous.

— Mais Gwen, répondit-il avec un sourire heureux,

bien sûr tu ne pense pas à cette belle demeure où le Seigneur Jésus habite. Sans doute j'aime à être ici-bas, où il y a maman, et toi, et une foule de choses ; mais le meilleur de tout, Gwen, sera quand Dieu nous appellera à venir auprès de Lui.

Ce fut le jeudi soir de cette même semaine, quand maman et Cor et moi nous étions assis ensemble à causer, que Hugo rentra d'une course qu'il avait faite ce jour-là. Cor cherchait dans la Bible l'endroit où nous en étions restés, et maman venait de s'asseoir et de prendre son ouvrage, tandis que moi, bien établie dans le fauteuil, et entourée d'oreillers, j'essayais de tricoter avec ma laine rouge. Hugo parût ne rien voir, et s'approchant il se tint droit devant maman, les mains dans les poches et la figure pâle et troublée.

— Maman, dit-il, et toi Cor, je viens vous dire une chose qu'il faut, je crois, que vous sachiez. Cor et Gwen ont pu se douter de quelque chose ; mais toi maman, tu n'en as jamais rien su. Je pense qu'il y aura de quoi te briser le cœur, et il n'est pas probable que tu me pardonnes jamais.

Maman tremblait de tout son corps en le regardant, mais elle ne prononça pas une parole. Au bout d'un instant Hugo continua d'une voix rauque et étouffée. Il semblait parler avec difficulté.

— J'ai volé, dit-il ; j'ai aidé à soustraire le plomb de la mine.

Maman se taisait toujours, seulement ses mains jointes étaient fortement crispées, comme si elle souffrait.

— Je ne cherche pas à m'excuser, dit Hugo. J'ai été un vilain garnement et un mauvais fils, cependant je

n'ai jamais eu l'intention d'en venir là. Les autres m'avaient prêté de l'argent, et alors ils me forcèrent de les aider à voler. C'étaient eux qui prenaient le plomb, et je devais le cacher dans les rochers, jusqu'à ce qu'il y en eût assez pour en charger une barque.

Nous comprîmes alors, Cor et moi, ce que Hugo faisait là-haut, et pourquoi il avait été si effrayé en nous voyant.

Hugo se tut, attendant que quelqu'un parlât, mais personne ne dit rien. A la fin il regarda autour de lui avec une expression d'indifférence, tout autre que celle qu'il avait en entrant dans la chambre, et il dit : A présent je vous ai tout avoué, et comme je ne m'attendais pas à ce que vous me pardonniez, je ne suis pas désappointé — et il s'avança vers la porte. Mais maman se leva et l'entoura de ses bras comme elle ne l'avait pas fait depuis bien des années, en s'écriant : Mon enfant ! Mon pauvre cher enfant !

— Pourquoi pleures-tu à mon sujet ? je n'en suis pas digne.

— Ce n'est pas à moi à te pardonner, dit maman, c'est à ceux à qui tu as fait tort. Tu as à l'avouer au patron.

— Le patron sait tout, répondit Hugo avec vicacité. Tout a été découvert pendant que j'étais malade, à l'exception de ma participation à l'affaire ; et aujourd'hui même je suis allé trouver le maître, et je lui ai tout dit. Je m'y suis décidé depuis le moment qu'on m'a rapporté à la maison ; je sentais que je devais avouer ma faute, mais il me semblait que j'aimerais mieux mourir ; et nul ne pourrait comprendre combien j'ai été misérable et angoissé.

— On t'a donné ton congé, je pense ? dit encore maman. Mais n'importe ; si tu recommences à nouveau, en changeant de conduite, nous ne penserons plus au passé.

— Non je ne suis pas renvoyé ; le maître veut encore me prendre à l'essai pour l'amour de mon père.

— Que Dieu bénisse le maître ! Ne lui donne jamais lieu de se repentir de sa bonté pour toi, mon garçon.

— Je ne le désire pas non plus. Mais ce n'est pas à moi à faire de belles promesses ; seulement je croyais que ni vous, ni le maître ne voudriez me pardonner ; et maintenant j'espère que Dieu me pardonnera aussi un jour.

— Mon enfant, dit maman solennellement, je ne suis qu'une pauvre créature pour parler de ces choses, car je ne sais ma leçon que d'hier, pour ainsi dire ; mais ce que je sais, c'est que si tu t'adresses à Dieu de tout ton cœur, le pardon ne se fera pas attendre. Comment peux-tu croire que le Dieu tout bon, qui t'aime, te repoussera, quand une pauvre femme coupable comme moi pleure de joie rien qu'en te voyant souhaiter de revenir au bien ?

— Tout cela est nouveau pour moi, étrange et nouveau ; mais je veux y réfléchir ; et toi, maman, et Cor, priez pour moi tous les deux. Et sans ajouter une parole Hugo sortit.

(La fin au prochain numéro)



L'enlèvement des Saints.

Ecoutez la trompette ! Elle sonne victoire !
La nuit est écoulée, enfin le jour a lui.
Ah ! voici le Seigneur ! Et l'éclat de sa gloire
Resplendit pour le cœur qui soupire après Lui.

Changés en un clin-d'œil, — ressuscités en vie,
Jésus les réunit — les morts et les vivants.
C'est la voix de l'archange à cette heure bénie,
Qui nous appelle tous dans les glorieux rangs.

Tous — sur des ailes d'aigle, à ce cri plein de charmes,
Nous montons, dans les airs, au céleste séjour.
Là n'est plus de travail, plus d'ennuis, plus de larmes,
Mais la parfaite joie et l'éternel amour.

Nous pouvons contempler le glorieux visage,
Le radieux éclat du Bien-aimé Sauveur ;
Sans en être éblouis, sans l'ombre d'un nuage,
Nous voyons maintenant Jésus notre Seigneur.

Seigneur, la bienheureuse et brillante espérance,
Qui nous a soutenus à travers le désert, —
Ce repos éternel, béni, dans ta présence,
Pour nous est pleinement et pour toujours ouvert.

Elle est loin maintenant, la voix de la tristesse ;
De la prière aussi le cri s'est arrêté,
Et nous n'implorons plus, comme dans la détresse,
Ta grâce, ô Rédempteur ! ta fidèle bonté.

La louange est le chant — l'éternelle louange —
Dans ce lieu glorieux, ce bienheureux séjour,
Où chaque œil peut jouir, sans voile et sans mélange,
Des secrets de ta grâce et de ton grand amour.

Le combat est passé ! Seigneur, c'est notre gloire
 Que de te voir toujours, de te glorifier,
 De chanter devant toi l'hymne de ta victoire,
 De vivre seulement, Seigneur, pour te louer !

Nous attendons maintenant la venue du Seigneur Jésus dans les airs ; la résurrection des saints qui dorment dans le tombeau ; la transmutation des saints vivants sur la terre, et leur enlèvement tous ensemble au-devant du Seigneur en l'air.

Jésus dit :..... Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. Jean XIV, 5.

Car notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le seigneur Jésus Christ comme sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses. Philip. III, 20, 21.

Voici, je vous dis un mystère : Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés. 1 Corinth. XV, 51, 52.

Mais chacun dans son propre rang : les prémices, Christ ; puis ceux qui sont de Christ à sa venue. 1 Corinth. XV, 25.

Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, une voix d'archange, et la trompette de Dieu descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. 1 Thess. IV, 16, 17.



LA MAISON DE LA VEUVE LOYD.

La cabane au bord de la mer.

CHAPITRE XIII ET DERNIER.

Comment il se fait que l'histoire de la petite Gwen a été mise sur le papier.

Un matin, en m'éveillant d'un long sommeil réconfortant, je trouvai à côté de moi, sur mon oreiller, une

superbe rose. — Oh ! Cor, est-ce toi qui l'as mise là ? demandai-je.

— Où crois-tu que j'aurais pu trouver une pareille rose ? Non, Gwen ; tu te trompes ; devine qui l'a apportée.

— Ce ne peut être le docteur ?

— Tu te trompes encore, dit Cor en riant et en se frottant les mains ; cherche encore une fois, puis il faudra te déclarer vaincue.

Quelque chose dans l'expression de son visage me révéla tout d'un coup le secret. — Cor, murmurai-je, est-ce *elle* ?

— Précisément, répondit Cor ; ta bonne dame et Mlle Edith sont de retour, et pensent rester jusqu'à l'hiver. Jeudi dernier, elles m'aperçurent débitant mes crevettes. — C'est toi, Cor ? me dit la dame de l'air le plus aimable — et où est la petite Gwen ? — Alors je pris la liberté de lui dire que tu étais malade et au lit, et que tu ne serais pas de sitôt en état de m'accompagner pour vendre des crevettes ; et la dame s'informa où nous demeurions, et je le lui expliquai. Puis elle ajouta : — Ne dis pas à Gwen que je suis ici, je veux aller la surprendre. — Et elle est venue aujourd'hui même, et de sa propre main elle a posé cette rose à côté de toi.

— Et je n'ai pas vu ma bonne dame ! — Oh ! comme j'avais envie de pleurer ! J'avais tellement langui de la voir ; et elle avait été là, dans la chambre même, et je ne l'avais pas su !

— Elle n'a pas permis que maman t'éveillât, dit Cor, bien que maman lui ait dit que tu serais joliment contrariée. Mais prends patience, ma petite Gwen, elle va

revenir demain ; ainsi, tiens-toi tranquille en attendant.

Et le lendemain elle vint en effet, ma chère bonne dame ; elle s'assit près de mon lit, et passa sa main sur mes cheveux, exactement comme elle l'avait déjà fait une fois ; et elle me fit raconter tout ce qui s'était passé depuis son départ. Ensuite elle vit ma Bible rouge, et quoique la couverture eût perdu toute sa fraîcheur, et que la dorure eût à peu près disparu, la dame n'eut pas du tout l'air fâché ; au contraire, elle parut contente d'apprendre que je savais quelque peu de ce qu'il y avait dans ce livre, et que j'avais quelquefois essayé, (mais c'était bien faiblement, je le sentais), de faire ce que la Bible me disait. Elle me pria de lui lire un des chapitres que j'avais lus avec M^{me} Loyd, et elle me dit beaucoup de choses sur ce chapitre, et m'en fit comprendre tous les mots.

Dès lors elle vint me voir tous les jours. Je m'asseyais près d'elle, et maman aussi ; et Cor, lui aussi, aimait ses visites presque autant que moi. Il nous semblait qu'elle apportait avec elle quelque chose de Celui de qui elle nous parlait.

Ce furent là de beaux jours ; et mes forces revinrent rapidement, maintenant que j'étais si heureuse. Bientôt je pus me promener autour de la maison, et m'asseoir sur le sable à côté de Pierre ; et même, avec le secours de Cor, je pouvais aller jusque sur la plage, et me procurer le plaisir de tremper dans les vagues le bout de mon pied.

Un jour, au commencement du mois de novembre, la dame me dit :

— Gwen, je vais bientôt partir et retourner chez

moi, car voilà l'hiver qui vient. J'ai encore deux petites filles plus jeunes que Mlle Edith, et j'aimerais leur faire connaître ton histoire, tout-à-fait comme tu me l'as racontée. Je vais donc l'écrire comme je te l'ai entendu dire, et ce sera comme si tu la leur disais toi-même.

Voilà comment il se fait que ce récit se trouve sur le papier. Il ne renferme rien de bien intéressant; mais je suis contente d'une chose, c'est que de cette manière on saura combien Jésus a été bon pour nous; et combien Cor a été modeste et dévoué, en pensant beaucoup plus aux autres qu'à lui-même.

Quand la dame eut achevé d'écrire, elle me demanda comment je voulais que mon histoire finit? Je lui répondis que j'aimerais que le verset de Cor fût mis tout à la fin.

— Et quel est le verset de Cor? demanda-t-elle.

Alors je lui répétai ce que Cor et moi, nous avions lu ensemble dans la grande Bible de la veuve Loyd: «Or, nous les forts, nous devons supporter les infirmités des faibles, et non pas nous plaire à nous-mêmes. Que chacun de nous cherche à plaire à son prochain. ...Car aussi le Christ n'a point cherché à plaire à Lui-même.» (Romains XV, 1-3.)



Les Psaumes.

XII

Les Psaumes alphabétiques.

Ps. CXIX.

Ce Psaume, très remarquable en lui-même, l'est aussi par son arrangement et par ses divisions ; l'on voit que c'est à dessein que chacune de ses portions se compose de huit versets, commençant par la même lettre hébraïque. Ces lettres se suivent aussi dans l'ordre alphabétique, c'est-à-dire qu'il y a huit versets qui commencent chacun par A, puis huit versets commençant par B, et ainsi de suite pour les 22 lettres de l'alphabet hébreu.

Si l'on examine le rapport mutuel de ces vingt-deux portions entre elles, on voit pourtant que cet arrangement méthodique est entièrement subordonné à l'ordre divin des pensées et du sujet qui sont traités et développés dans ce Psaume. Il en est toujours ainsi des choses de Dieu, dans lesquelles il y a toujours un ordre parfait ; et pour nous faire entrer dans ces choses, Dieu se sert de simples moyens ou méthodes qui sont bien à notre portée, et qui ont pour but d'éclaircir, et non pas de lier la vérité.

Ce Psaume se divise juste au milieu en deux parties, contenant chacune onze portions qui se groupent d'une manière régulière en cinq sections, comme cela se voit aussi dans l'arrangement des Lamentations de Jérémie. La première partie traite de la valeur de la

Parole d'une manière générale ; la seconde, de la Parole elle-même.

Nous donnons ci-après un tableau analytique et comparatif de tout le Psaume, qui fera mieux comprendre le rapport existant entre toutes les portions.

1 ^{re} PARTIE, vers. 1-88.		2 ^{me} PARTIE, vers. 89-176.	
La valeur de la Parole.		La Parole elle-même.	
§ 1. Aleph. Beth.	{ LA PAROLE indique le chemin de la bénédiction, et donne la force morale pour y marcher.	§ 1. Lamed. Mem.	{ LA PAROLE, son caractère et son effet.
§ 2. Gimel. Daleth.	{ Le désir de l'âme qui devient étrangère sur la terre, de connaître et de garder la Parole qui donne la vie et la force.	§ 2. Nun. Samech.	{ Ce que la Parole opère pour l'âme envers Dieu, Participant dans sa communion, et la séparant de tout mal.
§ 3. He. Vav. Zain.	{ Par le moyen de la Parole, la miséricorde et la vérité maintiennent l'âme dans la voie de l'Éternel et dans sa justice.	§ 3. Hain. Pe. Tsade.	{ Comptant sur l'exercice actif de la miséricorde de la part de l'Éternel, l'âme trouve la Parole attrayante en elle-même, comme étant le reflet de la justice absolue de l'Éternel. « La justice et la paix se sont entrebâisées. » (Ps. LXXXV, 10.)
§ 4. Cheth. Toth.	{ Le caractère et l'effet de l'application : l'Éternel et sa Parole sont la ressource de l'affligé, qui est opprimé par le mal qui l'entoure.	§ 4. Koph. Resch.	{ La puissance vivifiante de l'Éternel et sa Parole, soutenant la vie qui vient de Lui, contre toute l'oppression et la malice des méchants.
§ 5. Iod. Caph.	{ La persécution même devient, par le moyen de la fidélité et de la miséricorde de l'Éternel, l'instrument pour établir le caractère de son serviteur, et lui donner un cachet divin aux yeux de ceux qui craignent Dieu.	§ 5. Seïn. Tav.	{ La Parole donne la joie et la paix au milieu de la persécution. On ne peut pas se consoler dans la chair.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour se rendre compte de l'étendue immense qu'embrasse ce Psaume ; on y trouve l'instruction biblique qui convient à chacun, quel que soit son âge, ou l'état dans

lequel il se trouve. Mais puisque nous nous adressons maintenant à de jeunes âmes, nous nous bornerons à indiquer quelques traits saillants; ensuite nous considérerons les deux premières sections de chaque partie, lesquelles s'appliquent surtout à vous, chers jeunes lecteurs, en ce qu'elles développent les premiers éléments de la connaissance de Dieu par sa Parole. A mesure qu'on avance dans le chemin, on a besoin de toutes les consolations que nous offre cette Parole. Mais Dieu ne nous fait jouir d'elle qu'à mesure que nous sentons davantage le besoin de nous en nourrir. — La première partie du Psaume montre les effets extérieurs produits chez l'âme soumise à l'influence de la Parole; la seconde partie développe le caractère de la Parole, et son action sur l'âme intérieurement, en la remplissant de paix et de joie.

Dans toutes les deux on trouve souvent répétée l'expression du désir d'être vivifié. Car c'est la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus qui nous affranchit de la loi du péché et de la mort. Mais les termes dont l'Esprit se sert, relativement à cette action vivifiante de la Parole, ne font que mettre en relief le caractère qui est particulier à chacune des deux parties du Psaumé, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Cette expression revient neuf fois :

1^{re} PARTIE.

- Vers. 25. Vivifie-moi selon ta PAROLE.
 Vers. 37. Vivifie-moi *dans* ta voie.
 Vers. 40. Vivifie-moi *dans* ta justice.
 Vers. 88. Vivifie-moi selon ta MISÉ-
 RICORDE.

2^{me} PARTIE.

- Vers. 107. Vivifie-moi selon ta PA-
 ROLE.
 Vers. 119. Vivifie-moi selon ton ju-
 gement.
 Vers. 154. Vivifie-moi vers ta Parole
 (ou ton discours).
 Vers. 156. Vivifie-moi selon tes juge-
 ments.
 Vers. 159. Vivifie-moi selon ta MISÉ-
 RICORDE.

* Le mot n'est pas le même que celui traduit : « parole, » aux vers. 25

La première partie parle du chemin de la justice dans lequel l'âme est amenée; la seconde traite de ce qui est opéré dans l'âme. Dieu donne la vie en effaçant le péché par le jugement que Christ a subi à la croix; et mieux on comprend combien ce jugement a été terrible, mieux on jouit de cette miséricorde ineffable qui a placé devant le pauvre pécheur un tel moyen de salut.

La vie est accordée selon la Parole; car « de sa propre volonté, Il nous a engendrés par la Parole de vérité » (Jacq. I, 18). Et Jésus nous dit (Jean III) qu'il faut être né d'eau et de l'esprit (l'eau est ici l'action purificatrice de la parole de Dieu). Mais on ne possède la vie en soi que dans la dépendance de Dieu, c'est pourquoi nous avons besoin de l'exercice constant de Sa miséricorde. Aussi est-il ajouté : *Vivifie-moi selon ta miséricorde*. Jésus nous dit que, séparés de Lui, nous ne pouvons rien faire. Mais il ne nous abandonnera pas; — et celui qui croit en lui ne sera pas confus.

Dans la première partie du Psaume on voit le progrès toujours croissant de l'hostilité de l'ennemi. Il faut s'y attendre dans la carrière chrétienne; mais Dieu et sa Parole sont là pour consoler, et faire sortir victorieusement son serviteur de tout mal.

Après l'opprobre et le mépris des versets 22, 23, et 42, on éprouve la moquerie (vers. 51), on est volé (vers. 61), on devient l'objet de la calomnie et de l'op-

et 107. Il veut plutôt dire l'expression de la parole, la manière dont elle sort de la bouche de Dieu; c'est ce qu'il y a de si doux au verset 103, où l'on retrouve le même mot que dans ce verset 154. C'est là ce que le Psalmiste a en vue. Il désire que la vie de Dieu ait une telle efficacité en lui, qu'il devienne en pratique l'expression de la pensée de Dieu; c'est ce que Christ a toujours été.

pression des orgueilleux (vers. 69, 78), on est persécuté sans sujet, et harcelé jusqu'à être presque exterminé; et l'angoisse de l'âme augmente en même temps; mais tout cela ne fait que rattacher davantage à la Parole l'âme qui compte sur sa puissance vivifiante (comparez 2 Cor. VII, XI).

Dans la seconde partie l'hostilité de l'ennemi et la persécution sont supposées être un état de choses existant (vers. 95, 110, 121, 122, 134, 150, 157, 161), mais la parole de Dieu est la ressource et la joie de son serviteur; et l'angoisse que l'âme éprouve est surtout causée par tout le mal que les persécuteurs machinent contre Dieu (vers. 136, 139, 158), en foulant aux pieds ses commandements et en méprisant sa grâce. — C'est dans cette expérience que l'on goûte véritablement la communion des souffrances de Christ.

La première partie de notre Psaume débute en décrivant le bonheur de ceux qui s'adonnent de tout leur cœur à Dieu, afin de marcher dans ses voies, selon sa Parole. Le Seigneur Jésus en dit autant (Luc VIII, 21; XI, 28): « bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. » Le verset 4 nous montre un cœur fidèle, dont le dévouement puise ses motifs dans l'obéissance selon Dieu, laquelle écarte toute idée de se vanter soi-même (comparez Luc XVII, 10). On ne dira pas: je vous sers parce que je vous aime, car ainsi on se vanterait de son amour; mais on dira plutôt: je vous sers parce que je désire que votre volonté soit accomplie. — C'est de cette manière que Jésus parle (Hébr. X, 7-9; Ps. XL, 7-9). De même, ici: « Tu as commandé qu'on

garde tes ordonnances avec soin. » Cela nous est difficile à réaliser ; aussi l'on trouve immédiatement quatre versets (5-8) de prière, afin que Dieu l'opère Lui-même en nous.

« Par quel moyen le jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? en y prenant garde *selon ta parole*. » Et il faut que cela soit une affaire du cœur. « Je t'ai recherché *de tout mon cœur* » (vers. 10, comp. vers. 2). Mais quand même on serrerait la Parole dans son cœur afin de ne pas pécher contre l'Éternel, il faut sans cesse Lui demander qu'Il nous instruisse dans la connaissance de cette Parole. On ne peut rien faire sans le secours de son Esprit ; et nous avons à réclamer constamment ce secours (voyez vers. 18, 26, 27, 28, 33). Toutefois il ne faut pas se contenter de connaître la Parole : mais « si vous connaissez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les *faites* ; » et nous avons ici (vers. 32) l'expression juste de ce que c'est qu'être dans la dépendance de Dieu à cet égard : « Je *courrai* dans la voie de tes commandements quand tu auras élargi mon cœur (comp. 2 Cor. VI, 13 — VII, 1). Courir dit plus que marcher (comp. Phil III, 14 ; 1 Cor. IX, 26).

Le sujet du commencement de la seconde partie (vers. 89-96) est la stabilité de la Parole, par laquelle le Seigneur soutient toutes choses, comme il est dit aussi en Hébr. I, 3. Il n'y a point d'incertitude, rien de chancelant dans la Parole ; et parce que Dieu nous soutient et nous encourage par son moyen, il n'est pas étonnant qu'elle fasse les délices du croyant, qui exprime ainsi sa foi : « Je suis à toi, sauve-moi, car j'ai recherché tes commandements. » C'est l'expression

de la confiance dans le Dieu de résurrection, en quelque circonstance que l'on se trouve (comp. 2 Cor. I, 9, 10; 1 Tim. IV, 10).

Le Psalmiste aime la loi de son Dieu; et elle lui communique trois choses; il devient par elle :

Plus sage que ses ennemis,
Plus habile que ses instructeurs,
Plus intelligent que les anciens.

Mais remarquez que c'est parce qu'il met en pratique la Parole; il garde ses pieds de toute mauvaise voie, afin d'observer la Parole. La Parole apporte avec elle sa récompense, elle est plus douce que le miel à la bouche; elle est une lampe au pied, une lumière au sentier; elle conduit dans la communion avec Dieu, en remplissant le cœur de la joie de Sa présence, et la bouche de Ses louanges (vers. 108, 111). Elle fait sentir néanmoins à l'âme toute sa propre faiblesse, mais le croyant trouve tout de suite en Dieu Lui-même, asile et bouclier (vers. 114); et en présentant à Dieu sa prière continuelle, afin d'être soutenu (vers. 116, 117), il travaille à son propre salut avec crainte et tremblement (vers. 118-120; Phil. II, 12).

Chers enfants, si vous voulez être réellement heureux dans ce monde aussi bien que dans le monde à venir, attachez-vous à la Parole de Dieu, croyez en elle, et marchez à sa lumière à la rencontre du Seigneur Jésus-Christ. « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection » (Prov. III, 18).





HEUREUX VOYAGE !

Souhails à nos jeunes lecteurs.

En commençant le voyage
De la vie et son travail,
Vers le céleste rivage
Tournez votre gouvernail.
Mettez voile aux vents propices ;
Et sans cesse, en ce bas lieu,
Naviguez sous les auspices
Et sous le regard de Dieu !

Qu'au mât un pavillon flotte,
Sur lequel on lise : Amour !
Que Dieu soit votre pilote,
Vous conduisant chaque jour.

Sous sa garde tutélaire
 Avancez, toujours heureux ;
 Qu'il soit l'étoile polaire
 Où se dirigent vos yeux.

Sans redouter le naufrage,
 Et les gouffres dévorants,
 Vous passerez sans dommage
 Même au milieu des brisants,
 Si vous pronez pour boussolo,
 Pour premier livre de bord
 La bonno et sainte Parole
 Du Dieu d'amour, du Dieu fort.

Oh ! que Jésus vous accorde
 A tout instant son secours,
 Grâce, paix, miséricorde,
 Heureux voyage toujours ;
 Et que Dieu qui nous rassemble,
 Dans sa grande charité
 Nous donne d'entrer ensemble
 Au port de l'éternité !

C.-F. R.

Le Juif et sa fille.

Un prédicateur de l'Amérique du Nord annonçait l'évangile devant un nombreux cercle d'auditeurs. Parmi eux se trouvait un vieux monsieur, que l'on pouvait tout de suite reconnaître pour un Juif. Il était

bien habillé, son air était vénérable, et son visage portait l'empreinte d'une profonde douleur. Qu'est-ce qui avait pu l'amener là ? Était-ce la curiosité, ou bien connaissait-il ce Seigneur que ses pères avaient rejeté comme leur roi ? Chacun se le demandait, et plus d'un chrétien parmi nous le regardait en se disant : « Je te rends grâces, ô Dieu, de ce que je ne suis pas comme celui-ci. » (Luc XVIII.) Néanmoins le monsieur juif avait sans doute des motifs particuliers ; il s'assit donc, et écouta très attentivement ; et de temps à autre une larme coulait le long de ses joues. Le prédicateur l'avait observé, et à la fin de la réunion il s'approcha de lui en lui demandant : « Monsieur, est-ce que je me trompe si je vous prends pour un enfant d'Abraham ? »

— Vous ne vous trompez pas, Monsieur, répondit-il.

— Alors comment cela se fait-il, continua l'autre, que je rencontre un Israélite dans une réunion chrétienne ?

— Je puis facilement vous l'expliquer, répliqua le Juif. Mais permettez-moi de vous accompagner chez vous.

Le prédicateur lui accorda cette demande avec plaisir, et le pria d'être son hôte. Le Juif accepta l'invitation avec beaucoup de remerciements, et il se mit à raconter son histoire à peu près dans ces termes :

« Il vous a semblé étrange de me voir dans votre réunion ; mais en voici la cause : Il y a peu de temps que j'ai quitté l'Angleterre, emportant avec moi mes livres et ma fortune, pour venir dans ce pays-ci, où je m'établis sur les bords de l'Ohio avec mon unique enfant, une fille de 17 ans. Je perdis ma femme avant de quit-

ter l'Europe, et la société de mon enfant était mon seul plaisir. Elle était non-seulement belle, mais aussi très intelligente, et elle avait un cœur tendre et affectueux. Je n'avais rien épargné pour son éducation ; elle lisait et parlait plusieurs langues avec facilité, et son aimable caractère la faisait aimer de tous ceux qui la connaissaient. Il n'était donc point étonnant que tout mon amour fut reporté sur elle, mon unique enfant, d'autant plus que je ne connaissais point d'autre source de bonheur dans ce monde. J'étais un adepte zélé de la religion juive, et j'élevais scrupuleusement aussi mon enfant dans cette religion.

» Mais ce bonheur terrestre ne devait pas être de longue durée. Ma fille tomba malade, sa beauté disparut, ses forces diminuèrent, et bientôt il devint évident que la maladie était incurable. Je crus que mon cœur se brisait d'angoisse. J'essayais souvent de parler avec elle, mais la douleur et les larmes m'en empêchaient ; et malgré tous les secours des médecins, la mort, l'inflexible mort ne put être conjurée.

» Pendant le cours de la maladie, je me promenais un jour dans un bosquet près de la maison, le cœur rempli de tristesse, lorsque ma fille mourante me fit appeler. Je rentrai, fort oppressé, sentant qu'elle m'appelait pour la dernière fois. Rassemblant ses forces, elle me dit :

— Mon père, m'aimes-tu ?

— Mon enfant, répondis-je, tu sais que je t'aime, que tu m'es plus précieuse que toute autre chose ici-bas !

— Mais mon père, est-ce que tu m'aimes véritablement ? répéta-t-elle.

— Pourquoi, mon enfant, demandai-je en sanglo-

tant, me causes-tu un si grand chagrin en ayant l'air d'en douter ? Ne t'ai-je donc jamais donné de preuves de mon amour ?

— Mais mon père, m'aimes-tu réellement ? demanda-t-elle encore une fois.

» Je ne pouvais plus répondre ; mon cœur était serré. Mais mon enfant continua :

— Je sais, mon père, que tu m'as toujours aimée, tu as été le meilleur des pères ici-bas, et je t'aime tendrement. Veux-tu m'accorder une demande ? Oh ! mon père, c'est la supplication de ta fille mourante ; veux-tu me l'accorder ?

— Ma chère enfant, répliquai-je, demande ce que tu voudras ; cela dût-il me coûter toute ma fortune, je te l'accorderais.

— Je te demande donc, dit-elle, *de ne plus jamais parler contre Jésus de Nazareth !*

» Ces mots me renversèrent. Muet d'effroi et d'étonnement, je regardai le visage pâle de l'enfant dont le regard, à moitié éteint, était attaché sur moi. Après quelques minutes d'un silence pénible, elle continua :

— Je ne sais que très peu de chose touchant ce Jésus, car on ne m'en a jamais parlé ; mais je sais qu'il est un Sauveur, car depuis que j'ai été malade il s'est manifesté à moi pour le salut de mon âme. J'irai auprès de Lui pour être toujours avec Lui, quoique je ne l'aie jamais aimé auparavant. Et maintenant, mon père, ne me refuse pas cette prière, et procure-toi un Nouveau Testament qui parle de Jésus-Christ. Je demande dans mes prières que tu apprennes à Le connaître ; et que tu reportes sur Lui, quand je ne serai plus ici-bas, l'amour que tu avais pour moi.

» C'est ainsi qu'elle parla. Comme elle était complètement épuisée, je quittai la chambre, le cœur plein d'amertume et de douleur ; et dans cet intervalle elle expira. Elle s'en était allée auprès de son Sauveur qu'elle avait peu connu, mais qu'elle avait honoré et aimé. Bientôt après je me procurai un Nouveau Testament, et je le lus avec beaucoup de prières. Le Seigneur m'a enseigné, et Il m'a ouvert les yeux. Maintenant je suis sa propriété pour toujours ; à Lui soit la louange et la gloire durant toute l'éternité ! »

Le vieillard se tut. Puis ensemble nous louâmes le Seigneur, dont la grâce merveilleuse sauve les pécheurs, et les rend heureux à jamais.



Le dernier vœu d'un Père.

Il était sur son lit de mort, et attendait en paix l'heure de son délogement ; mais sa plus vive sollicitude se portait sur son fils unique, jeune homme aimable et affectueux, trop léger cependant pour s'occuper du sort éternel de son âme.

— Promets-moi, lui dit son père, d'accomplir fidèlement ma dernière recommandation. En revenant d'accompagner ma dépouille mortelle au cimetière, tu t'enfermeras seul pendant un quart d'heure, et tu te poseras cette question : — *Où passerai-je mon éternité ?* — Tu feras cela tous les soirs pendant une année ; après quoi tu seras libre de ta promesse.

Le fils pleura et promit tout...

Après l'ensevelissement de son père, il entra dans sa chambre, ferma la porte, et essaya de se répéter la terrible question : **OU PASSERAI-JE MON ÉTERNITÉ ?**

Ce quart d'heure de méditation lui parut d'une longueur insupportable.

Il aurait bientôt négligé d'accomplir ce qu'il avait si solennellement promis, si un sentiment d'honneur, et le respect qu'il avait pour la mémoire de son père, ne l'eussent retenu. Il persévéra donc malgré le profond ennui qu'il éprouvait. Mais, peu à peu, la redoutable question qu'il plaçait chaque soir devant lui, eut à ses yeux un intérêt si grand qu'elle finit par absorber ses plus sérieuses pensées.

— **OU PASSERAI-JE MON ÉTERNITÉ ?** se demanda-t-il enfin avec terreur.

— Quand sonnera ma dernière heure, à quoi me servira d'avoir consumé ma vie à amasser de l'argent, d'avoir recherché avec tant d'ardeur les honneurs de ce monde, d'avoir tant aimé les plaisirs insensés et satisfait toutes mes convoitises ? Après tout cela il me faudra mourir *seul*, et mon âme chargée de tous ses péchés, devra comparaître *seule* devant son Juge.

Ce jeune homme n'eut aucun repos jusqu'à ce qu'il eût trouvé une réponse.

CROIS AU SEIGNEUR JÉSUS, ET TU SERAS SAUVÉ !
(Act. XVI, 31). — Voilà la grande réponse qui résout la plus grande, la plus sérieuse et la plus actuelle des questions.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Anne et son premier-né	5
La cabane au bord de la mer	12, 54, 57, 71, 89, 114 156, 151, 173, 181, 214, 221
Précieux sang!	21
Le voleur mourant	49
Réponse enfantine	60
Les cailloux	61
Charles et Henri.	77
L'indien converti	81
Un médecin entendu	98, 110
Qu'est-ce que l'Eglise selon la Parole?	129
Le meilleur guide	161
Une fleur moissonnée	195
Le livre par excellence	200
Un triomphe sur la mort	201
Dieu m'aime	211
Le Juif et sa fille	253
Le dernier vœu d'un père	237

ÉTUDES BIBLIQUES.

Les Psaumes 7, 28, 43, 65, 82, 102, 121, 143, 168, 186
204, 225

POÉSIES

Le beau printemps	79
Cantique	101
Les deux chats	141
L'enlèvement des saints	219
Heureux voyage !	252
